Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

[illegible]

COMTESSE DASH

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

D. Chauvin

p. 314 P. Hyacinthe

LES FEMMES

A PARIS

ET EN PROVINCE

(Le livre le plus intéressant de la Ctsse Dash — Ce n'est pas un roman, mais une enquête sur le changement des mœurs et l'évolution de la société, de 1830 à 1860 —)

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

UN AMOUR COUPABLE.......... 1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE 2 —
L'ARBRE DE LA VIERGE......... 1 —
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE.................... 1 —
LES BALS MASQUÉS............ 1 —
LE BEAU VOLEUR.............. 1 —
LA BELLE PARISIENNE......... 1 —
LA BOHÈME DU XVIIe SIÈCLE.... 1 —
BOHÈME ET NOBLESSE......... 1 —
LA CEINTURE DE VÉNUS........ 1 —
LA CHAINE D'OR.............. 1 —
LA CHAMBRE BLEUE........... 1 —
LA CHAMBRE ROUGE........... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE.................... 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE..... 1 —
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE.................... 1 —
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE............ 1 —
CODE DU SAVOIR-VIVRE........ 1 —
COMMENT TOMBENT LES FEMMES 1 —
LE COSTUME DE BAL........... 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ... 1 —
LA DETTE DE SANG............ 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION........ 2 —
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER. 1 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES........ 1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN....... 3 —
LA FÉE AUX PERLES........... 1 —
LA FEMME DE L'AVEUGLE...... 1 —
UNE FEMME ENTRE DEUX CRIMES.. 1 —
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE.................... 1 —
LE FILS DU FAUSSAIRE......... 1 —
UN FILS NATUREL............. 1 —
LES FOLIES DU CŒUR......... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU............ 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV............... 4 vol.
— LA RÉGENCE................ 1 —
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV... 1 —
— LES MAITRESSES DU ROI..... 1 —
— LE PARC AUX CERFS........ 1 —
LES HÉRITIERS DU PRINCE..... 1 —
LE JEU DE LA REINE.......... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE........ 1 —
LES LIONS DE PARIS........... 1 —
LE LIVRE DES FEMMES......... 1 —
MADAME LOUISE DE FRANCE.... 1 —
MADAME DE LA SABLIÈRE...... 1 —
Mlle CINQUANTE MILLIONS...... 1 —
Mlle DE LA TOUR DU PIN........ 1 —
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE..................... 1 —
LES MALHEURS D'UNE REINE.... 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE..... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE...... 1 —
LE NEUF DE PIQUE............ 1 —
LA NUIT DE NOCES............ 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE....... 1 —
LA PRINCESSE DE CONTI....... 1 —
UN PROCÈS CRIMINEL.......... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR.. 1 —
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE.... 1 —
LA ROUTE DU SUICIDE......... 1 —
LE SALON DU DIABLE......... 1 —
UN SECRET DE FAMILLE........ 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.. 2 —
LA SORCIÈRE DU ROI........... 2 —
LE SOUPER DES FANTOMES...... 1 —
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE.. 2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE...... 1 —
TROIS AMOURS............... 1 —
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE 1 —
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE 1 —

1991-82 — Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

LES

FEMMES

A PARIS

ET EN PROVINCE

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

LES FEMMES

A PARIS ET EN PROVINCE

I

LE MONDE D'AUJOURD'HUI

La société se transforme, en France, à tous les changements de règne; ceux qui font une étude, même légère, de l'histoire, ne peuvent méconnaître cette vérité. Les usages et les habitudes de Henri II, pour ne pas remonter plus loin, n'étaient pas ceux de ses fils, ceux de Henri IV n'étaient pas ceux de Louis XIII, ceux de Louis XIV encore moins.

La différence est plus sensible entre Louis XIV te la Régence, entre Louis XV et Louis XVI, entre la Révolution et le premier Empire.

De nos jours ces variations sont plus fréquentes, parce que les gouvernements sont moins stables et que leurs influences, quelque réelles qu'elles soient, laissent des racines moins profondes. On oublie si facilement dans ce siècle où on conçoit si vite !

Des gens qui ne sont pas tout à fait des vieillards pourraient, en creusant leurs souvenirs, s'imaginer qu'ils ont vécu un siècle, tant ils ont vu de choses, tant les événements et les hommes se ressemblent peu.

Comparez la jeunesse de la Restauration, si vous voulez, il y a quarante ans à peine, à celle d'à présent; croiriez-vous que c'est le même peuple, que ce sont les mêmes noms, les mêmes familles, croiriez-vous que ceux-ci ont été élevés par ceux-là ?

Je dis plus: croiriez-vous que cette jeunesse de 1820 à 1830 ait produit les hommes mûrs que vous voyez autour de vous? Il ne reste plus de traces de ce qu'ils étaient, ils ont perdu leurs convictions, leurs idées, leur dévouement, je dirai presque leur éducation. Le courant est si fort qu'il entraine jusqu'aux rochers qu'on croyait rivés au sol, il les déracine, il comble leur place vide, et l'on ne s'aperçoit pas qu'ils ont disparu.

La révolution de juillet a bouleversé le monde sous un autre point de vue que celle de 89. La première s'est attaquée aux rois, la seconde s'est attaquée aux sociétés. Avec la prétention de réformer elle a perverti, parce qu'elle ne fut qu'une demi-mesure, et que, comme tous les faits avortés, elle n'a pu produire de conséquences absolues. Elle a détruit sans reconstruire, elle a chassé les abus anciens, et elle a laissé la porte ouverte aux abus nouveaux, plus dangereux que les autres en ce qu'ils ont grandi plus promptement.

Notre temps est celui des contrastes.

On prêche partout l'égalité et on est avide d'honneurs. A quelques exceptions près, montrez un bout de ruban, une fonction quelconque, un titre même à ceux qui affectent de les mépriser, vous verrez insensiblement les convictions fléchir et les capitulations de conscience arriveront.

Quelques-uns y mettront des procédés et de la vergogne, d'autres rompront franchement en visière à l'opinion et marcheront tête levée sous leurs nouveaux drapeaux. Ils ont toutes les audaces.

Jamais on n'exalta plus hautement la famille et

jamais on ne fut moins soucieux de ses proches; l'égoïsme est le Dieu du jour.

Jamais on ne parla plus d'amour et jamais on n'en eut moins.

Jamais on n'afficha plus d'esprit et jamais on ne débita plus de sottises.

Avant la révolution, je dis avant la douairière, les grands seigneurs tenaient à honneur d'accueillir les gens de lettres, ils leur ouvraient leurs maisons, s'occupaient de leurs intérêts, se paraient de leurs bons mots, il n'y avait pas de fête sans eux.

Maintenant, en ce siècle de lumières, deux femmes intelligentes, — ce ne sont pas des grandes dames, — profitant de leur fortune ou de leurs positions exceptionnelles, reçoivent chaque semaine à leur table les esprits d'élite, les poëtes, les artistes distingués; elles ont recueilli la succession des princes et des duchesses, puisque les princes et les duchesses ne la réclament pas, et déplacent ainsi une des forces les plus réelles de la société: l'union de la richesse et du rang avec le mérite, avec le génie. Elles profitent des maladresses des autres, et elles sont dans leur droit.

Elles groupent autour d'elles, non pas la bohème

littéraire, mais des hommes éminents, des académiciens ; on cause chez elles, on discute les œuvres sérieuses, il n'est pas, comme ailleurs, question seulement de sport, de chiffons et de médisances ; c'est une vraie bonne fortune pour les délicats, au milieu d'un luxe merveilleux, par conséquent toutes les jouissances à la fois.

Ce n'est pas un des traits les moins frappants de ce Paris moderne que ce déplacement des centres de la pensée. Il résume les bouleversements successifs auxquels nous avons assisté. Ce qui brillait jadis s'efface, nous ne trouvons dans le passé que des astres éteints, et ceux qui luisent à l'horizon ne descendent pas de l'Empyrée. Ils arrivent inconnus, comme les comètes, ils laissent après eux un lumineux rayon, ils occupent l'attention tant qu'ils tiennent leur place, tous les yeux les cherchent, toutes les voix les exaltent, jusqu'à ce qu'ils disparaissent et qu'on les oublie.

Ces gloires parisiennes s'en vont comme les vieilles lunes, — je ne sors pas des comparaisons célestes, — leurs traces se perdent également, et l'on se demande ce qu'elles sont devenues sans jamais le découvrir.

Le spectacle qu'offre cette grande ville est tellement multiple qu'il échappe à la description. Tous les mondes s'y croisent et s'y coudoient, le plus élevé comme le plus infime. Dans la belle saison, par exemple, où les salons se ferment, on ne se retrouve qu'aux bords du lac et sous les ombrages touffus du bois de Boulogne.

C'est là le vrai salon de l'époque, ce salon qui n'a pas de portes closes, où le premier venu peut se présenter sans cérémonie, et où les blouses trouées s'accoudent aux dentelles et aux robes de soie. C'est la démocratie en action, et, dans ce pays où l'on répand des flots d'encre pour la soutenir, il est rare de la voir mettre en pratique aussi positivement.

Les habitués, surtout les habituées, se connaissent. Les toilettes sont cotées et enregistrées dans les mémoires. Un mantelet, un chapeau nouveau, une étoffe singulière, sont signalés sur toute la ligne; une différence dans l'étalage, une voiture plus ou moins neuve ; les livrées et jusqu'aux figures des gens qui les portent, on remarque tout.

On sait quelles sont les femmes qui se promènent seules; on répète la généalogie des enfants qui *ornent* les autres; on numérote les *cavaliers servants*;

on tient registre des visages étrangers, s'ils se montrent une seconde fois, on saura leur histoire, et elle se racontera de bouche en bouche. La plus légère aventure, les regards, les conversations, les sourires sont notés et composent un bilan qui s'augmente de plus en plus jusqu'au moment où il est déposé.

On ne se fait faute ni d'impertinence, ni de grands airs, ni de moqueries, ce qui n'empêche pas les larcins de couturières ou de marchandes de modes, sans compter les autres larcins dont je ne parle pas et qu'aucunes révolutions, aucunes lois ne supprimeront jamais.

On ne s'amuse pas précisément au bois ; beaucoup n'y vont que pour y avoir été et parce qu'on doit les y voir. J'entends dire autour de moi :

— Mon Dieu ! que c'est ennuyeux !

Et pourtant l'on ira jusqu'à ce qu'un caprice quelconque invente autre chose ; on se plaindra, on bâillera, on y retournera néanmoins ; les chevaux y courraient les yeux fermés, les cochers photographieraient tous les cailloux.

Certaines personnes s'y rendent assidûment, pour faire croire à leur portier, pour se persuader à

elles-mêmes qu'elles sont *du monde* et qu'elles ont des obligations à remplir envers lui ; c'est une des prétentions les plus communes et les plus ridicules au premier abord. Cependant, avec de la persévérance, elles parviennent à se faire regarder, on s'accoutume à elles, et quand on les rencontre, on les reconnaît : c'est tout ce qu'elles désirent.

Dans ce mélange, un étranger distinguerait difficilement la brebis de choix des brebis égarées.

La voiture d'une jeune mariée de quinze jours, appartenant à l'aristocratie, est accolée à celle de mademoiselle Trois-Étoiles ; leurs mises sont pareilles, leurs livrées se ressemblent ; il faut bien en convenir aussi, leurs tenues ne diffèrent pas beaucoup. Toutes deux sont étendues sur leurs coussins, toutes deux élèvent la voix de manière à attirer l'attention des passants, quelquefois même les expressions de l'une seront plus choisies que celles de l'autre.

Elles établissent entre elles une parité déplorable, et ceci n'est pas la faute des lorettes, on les copie, elles ne copient point. Elles règnent en souveraines, elles le savent, on le leur montre partout ; on les

initie dans les habitudes, jusque dans les secrets des familles, il n'en est guère

Et je dis des plus huppées...

qui n'aient à compter avec ces demoiselles au moins une fois en leur vie, dans une grave circonstance. Au moment du mariage d'un jeune homme, il y a toujours un paquet de lettres en réserve qu'il s'agit de conquérir, parce qu'elles pourraient compromettre quelqu'un. Il serait facile de détruire ce petit commerce en n'écrivant pas.

Je ne critique point, je raconte. Je constate la position fortifiée que les mœurs actuelles ont donnée à une classe de personnes dont on s'occupait si peu il y a trente ans; elles en profitent, et c'est leur rôle. Nul ne saurait les en blâmer ni s'en plaindre; elles prennent ce qu'on leur a laissé prendre; elles usent d'un droit qu'on leur a accordé, c'est justice.

Excepté le faubourg Saint-Germain, toutes les sociétés se rejoignent par des liens mutuels.

Le faubourg forme un cercle encore tout à fait à part. C'est le dernier reste des siècles enfuis, c'est

le dernier cénacle ; encore une génération, il n'existera plus. Déjà cette phalange sacrée s'entame par quelques côtés, déjà le ver est dans la fleur, les idées nouvelles ont pénétré les jeunes têtes, elles ne sont pas acceptées tout à fait, elles sont seulement accueillies, on admet leur raison d'être; c'est un pas immense, c'est la moitié du chemin.

Jusqu'ici pourtant le faubourg est inaccessible. Tout ce qui n'y est pas n'y arrivera point, et une fois qu'on en est dehors, il ne faut pas songer à y rentrer; il est impitoyable. Il soutient longtemps ceux et surtout celles que l'on attaque, par esprit de corps: il accepte les repentirs et les retours pour les petits crimes; il ne hait pas les Madeleines et les La Vallières, à condition que les fautes resteront à l'état de doute; il pardonne ce qui n'est pas certain, ce qu'il peut nier à la galerie, pour sa propre dignité. Les scandales, fussent-ils suivis d'une expiation terrible, de remords déchirants, ne trouveront pas grâce devant ses yeux.

La coupable en mourrait, qu'il prononcerait l'anathème sur sa tombe, son nom serait rayé du Livre d'or et ses portraits voilés d'un crêpe comme ceux des doges prévaricateurs.

Il est sévère, mais il est grand seigneur et spirituel; il ne cherche pas dans les consciences et il ne demande pas mieux d'ignorer ce qu'on ne lui montre pas. Il a conservé ce savoir-vivre parmi les traditions de ses pères, il n'en a pas démérité; cette contagion le gagnera peut-être comme l'autre: il fait pourtant bonne garde.

Il a ses préjugés et ses entêtements, ils font partie de son individualité; le jour où il les perdra, il ne sera plus lui-même, il ressemblera à tout le monde. Ces belles ruines s'écrouleront et l'on se hâtera de relever les pierres pour construire un établissement industriel. Telle sera sa fin; elle est peut-être plus proche qu'on ne pense.

En attendant, c'est encore dans ces maisons de la vieille noblesse que l'on rencontre la véritable magnificence, c'est dans ces salons triés que l'élégance de bon goût et les bonnes manières conservent leur dernier asile. Les plus immenses fortunes des parvenus n'arriveront pas à les copier. Ils feront aussi bien peut-être, mais ils feront autrement.

Il y a dans la tournure d'une grande dame quelque chose qui ne s'imite pas, on ne la reconnait jamais mieux que lorsqu'elle est simple; c'est alors

que sa distinction éclate et qu'on ne saurait s'y tromper. Rencontrez-la dans la rue, avec un petit châle, une robe noire, un chapeau sans fleurs et sans plumes, vous vous retournerez pour la regarder bien plus que si elle étalait des cachemires et des dentelles. Ceci lui appartient en propre, rien ne la déguise, elle met son cachet à tout ce qu'elle touche.

Les sociétés nouvelles ont aussi leur distinction ; ce n'est pas la même. Elles sont plus vivantes dans le sens de remuantes, moins exclusives, plus animées, leurs plaisirs sont d'un autre genre; elles accueillent ce qui vient à elles, pourvu qu'un motif quelconque explique cette admission. La Fortune a chez elles le droit de cité et le mérite peut le conquérir.

L'hiver, on danse beaucoup plus par ton que par gaieté ; on affiche une vive passion pour la musique ; la plupart de ceux qui l'exaltent bâillent au concert et s'ennuient aux Italiens. Ils y vont néanmoins, ils s'enthousiasment, ils s'en montrent fanatiques, parce que c'est *la mode*, et qu'à Paris la mode est toute-puissante.

Il est douloureux de le dire, mais cette rage s'é-

tend jusqu'aux choses sacrées. Depuis assez longtemps déjà, la *mode* est à une dévotion assez accommodante; les belles dames sont juste assez pieuses pour suivre le prédicateur en renom, pour se faire remarquer à l'église par leurs toilettes et pour s'imposer, à la fin du Carême, une petite retraite terminée par les sacrements. Elles promettent à leurs confesseurs ce qu'elles ont l'intention de tenir, je n'en doute pas, puis vient le printemps, les lilas fleurissent, la verdure renaît, le soleil inonde nos rues; tout est fête, tout est gaieté, tout chante l'amour autour d'elles; elles oublient leurs promesses, leurs résolutions, elles succombent à la tentation d'être belles, adorées; elles croient à l'émotion qu'elles inspirent, ce qu'on leur répète de toutes part; elles la partagent, et l'année suivante elles ont un nouveau sacrifice à offrir à Dieu.

L'existence des gens à la mode de Paris n'est pas absolument ce que l'on pense. Dans la bonne compagnie de l'ancien et du nouveau régime, le sérieux trouve sa place à côté des futilités. On se lève bien plus tôt qu'il n'était permis jadis. Les jolies femmes s'occupent le matin chez elles de leur maison, de leurs enfants, de la littérature et des arts, voire

même de la science. Elle n'appartiennent au monde qu'après le déjeuner de famille; l'heure des visites intimes précède la promenade et les visites de cérémonie ; c'est dans ce moment de la journée que les petites aventures se racontent, que les méchancetés couleur de rose se répandent. Chaque coterie prépare ses batteries pour le soir; Paris est devenu, sous ce rapport, aussi petite ville que Quimper-Corentin.

Pour le peu qu'on soit connu, qu'on ait une supériorité ou une singularité acceptée, la vie n'est plus murée comme jadis, elle est ouverte à tous venants. On sait ce que fait son voisin et l'on se croit le droit de le critiquer. On prête non-seulement aux riches, mais aux pauvres, et l'on tient absolument à distribuer à chacun sa part d'épigrammes. Beaucoup de personnes ont, par cela seul, une réputation d'esprit qu'elles cueillent sur leurs amis et sur leurs ennemis.

Il est incroyable combien on est friand d'aventures vraies ou fausses, dans cette capitale de l'univers, et combien la médisance, même la calomnie, ont de puissance sur l'opinion.

Après ces cercles de la matinée, vient la prome-

nade au bois, dont je parlais tout à l'heure; puis le reste de la soirée est au plaisir, ou du moins à ce qui en tient lieu: les dîners, le théâtre, les bals et les cercles. L'intimité est rare, on n'a pas le temps. Quand on est du bel air, il faut être sur la brèche et chercher à tout connaître, depuis l'exposition des poules jusqu'à celle des chefs-d'œuvre, depuis les Bouffes jusqu'à l'Opéra.

Une des conditions indispensables d'un homme ou d'une femme à la mode, c'est d'avoir une constitution de fer. Le repos leur est interdit à ces heureux de ce monde; ils se doivent à leurs admirateurs, à leurs envieux; si on ne les voit pas partout, ils perdent de leur prestige; s'ils s'arrêtent une seule minute, ils sont distancés.

— Madame *** n'était pas à tel bal, à telle course; elle n'a pas paru au bois: elle est peut-être malade?

Ce doute seul est une déchéance; en l'exprimant, sa rivale jette un coup d'œil sur le miroir, afin de s'assurer qu'elle est toujours fraîche et bien portante: la santé est une supériorité de plus. Le règne des poitrinaires est passé; il ne s'agit plus d'être intéressante et diaphane; il faut être vaillante, au

contraire, le siècle est au matérialisme, les amours éthérées et les femmes romanesques ne valent pas un fêtu de paille; on ne soupire pas, on rit, on chante, on fume, on boit même à la rigueur. Madelon Friquet a la vogue; Elvire ne trouverait pas une élégie sur le pavé littéraire à l'heure qu'il est. On lui enverrait du vin de Champagne pour tisane; au lieu du *Lac*, on lui dédierait : *J'ai un pied qui r'mue.*

Voilà le chemin que nous avons parcouru pendant trente ans.

Tout a varié, jusqu'aux usages : ce qui était poli autrefois est maintenant une impertinence.

C'était manquer à la convenance et au respect que d'affranchir une lettre; à présent c'est justement le contraire.

Une carte envoyée par un domestique passait pour une façon un peu leste d'acquitter ses dettes de société; c'est aujourd'hui l'alpha et l'oméga des relations. Je n'en finirais pas si je recherchais toutes les différences.

Une des plus grandes est dans les mœurs; elles sont autres, pourtant, au fond, elles ne valent pas mieux, en les examinant d'un certain côté.

Il y a un demi-siècle et moins, la désunion et la ruine des ménages arrivaient ordinairement par les femmes, maintenant c'est par les maris.

Les femmes de la société, en général, ont une bien meilleure conduite que leurs devancières; en revanche, celles qui forment l'exception sont autrement dépravées que ne l'étaient les plus coupables de ce temps-là.

Les hommes n'avaient pas déserté leurs drapeaux, ils vivaient avec elles, ils s'occupaient exclusivement de leur plaire, ils les entouraient de séductions : s'ils ne les aimaient pas véritablement, il était impossible qu'elles s'en doutassent ; ils prenaient tous les moyens de les persuader. *La cour* durait quelque fois des années, et quand on arrachait un aveu, c'était déjà une victoire dont on se montrait fier et dont on ne se vantait pas, sous peine de passer pour un malhonnête homme. Les femmes croyaient *aux fautes*, elles combattaient longtemps ; la vertu était une des clauses du contrat de mariage, l'idée de manquer à ses devoirs ne s'acceptait pas même sous bénéfice d'inventaire.

La poésie est bannie des relations, on en rit ; c'est une vieillerie ; est-ce qu'on ne se fait pas mieux

comprendre en prose? Et l'argot n'est-il pas une riche langue?

En vérité, les belles dames de cette époque qui méconnaissent leurs serments sont sans excuse ; on ne leur dissimule pas le piége, elles s'y jettent en en mesurant la profondeur. Elles en connaissent les suites, elles ne sauraient se plaindre qu'on les a trompées, on ne se donne pas cette peine-là. Aussi tombent-elles bien vite, aussi les scandales que l'on raconte sont-ils plus propres à faire blâmer les victimes qu'à intéresser à leur sort.

Ce ne sont pas des cœurs qui se donnent, ce sont des consciences qui se vendent, ce sont des caractères qui se dégradent. Elles se laissent entraîner jusqu'aux ruisseaux ; elles se livrent à des orgies dont elles ne pourraient nommer sans honte les convives féminins, quelque dépravées qu'elles soient.

Ceci ne ressemble à rien dans le passé, pas même à la Régence, où l'on faisait au moins un souper entre soi ; on fermait la porte, on renvoyait les laquais, et les *impures* ne s'asseyaient pas à côté des marquises.

Pendant ce temps, les honnêtes personnes sont

tristement abandonnées au logis. Leurs maris prodiguent leur cœur et leur fortune à de joyeuses folles. Ils imposent à leurs femmes des privations et des économies; ils les abandonnent, ils leur font subir leur humeur et leurs caprices; quand elles murmurent, ils s'en vont plus vite et reviennent plus difficilement.

On n'entend parler que de liaisons affichées sans aucun respect ni pour le nom, ni « pour les liens du mariage. » Ils s'étalent en public, ils montrent la *beauté* qu'ils ont choisie ou que le hasard leur a donnée, tandis que leur femme est condamnée à vivre seule, ou à se compromettre en permettant à un ami de continuer leur conversation interrompue avec le mari.

Trop heureuses si elles ne sont pas forcées par le désordre des affaires ou par des catastrophes inattendues, de devenir elle-mêmes actrices dans ces comédies qui tournent trop souvent au drame.

A Paris ces sortes de séparations latentes sont plus fréquentes qu'on ne le suppose, la patience et le courage de certaines délaissées, en dissimulent beaucoup. Il y a des vertus éminentes chez ces jeunes créatures, nées dans l'opulence et brisées

par les conséquences d'une inconduite à laquelle elles ne participent pas. Les sombres chapelles ont vu verser bien des larmes qui se cachent ensuite sous des sourires.

Cette plaie est saignante dans la grande ville; elle devient de plus en plus profonde, et la société en mourra, si l'on n'y prend garde. Je ne suis pas un moraliste, je n'ai pas la prétention de régenter mon siècle, j'écris ce que je vois, je dis ce que je crains. Que de plus habiles, de plus haut placés y cherchent un remède. Ils le trouveront, je n'en doute pas.

En attendant, Paris est la merveille des merveilles, c'est le lieu de l'univers où l'on s'amuse le plus, sinon le mieux. L'effet qu'il produit le soir est magique; ses boulevards éclairés sont une féerie; ses promenades n'ont pas de rivales, et lorsqu'on l'a habité, on a bien de la peine à vivre à Pontoise.

II

LE CARNAVAL

Le temps marche avec une rapidité si effrayante qu on n'ose plus regarder derrière soi lorsqu'on réfléchit.

Hier, c'était le jour de l'an ; ce matin, le carnaval a commencé, me disais-je, et pas du tout, ce n'est pas hier, ce n'est pas ce matin, deux mois sont écoulés sur l'année et le carnaval est fini, bien plus! la mi-carême est passée!

Quelques jours à peine, et viendra le départ pour la campagne, nous aurons des fleurs, des beaux jours, l'air embaumé de parfums, le *renouveau* dans toute sa gloire, et puis des orages, et puis des

fruits, et puis le froid reviendra et toujours de même, jusqu'à la fin des siècles.

Retournons donc vers ces quelques souvenirs de folie, qui résument souvent le plus brillant de l'existence des femmes ; — je les plains, celles-là ! — Il en est qui n'ont rien dans le cœur, rien dans la tête et qui ne vivent que pour le plaisir.

Quand il est envolé, que leur reste-il ?

Je comprends les joies de la jeune fille qu'un coup d'archet fait bondir, elle ne voit que fêtes dans cet avenir qui s'ouvre si beau, elle n'a connu d'autres larmes que celles de l'enfance : on pleure dès qu'on vient au monde ! Et ses seize ans lui semblent éternels, elle demande à vieillir, l'imprévoyante ! elle y sera prise, et comme elle s'en repentira !

Je sais qu'aujourd'hui les jeunes filles sont des douairières pour l'expérience et le calcul. Elles raisonnent leurs intérêts et savent les débattre aussi bien qu'un notaire. La question du mariage est pour elles une question d'argent et de liberté. Quand elles auront un mari, elles auront aussi une voiture et des gens, elles porteront des diamants et des cachemires, elles joueront à la Bourse et

sauront sur le bout du doigt le chiffre de leurs revenus. Le temps des naïves étourderies est passé, tout se fait sérieusement et avec connaissance de cause, même le mal; il n'y a plus d'entraînement, il n'y a que du calcul.

L'hiver a été brillant. La semaine grasse a étalé des pompes inusitées. Les bals costumés officiels ont fait parler les journaux de tous les pays.

Je ne compte pas vous en donner le détail, ce serait du vieux neuf et voilà tout; j'examine les choses de plus haut et sous un point de vue plus complet, c'est un petit chapitre de morale et de philosophie féminine que nous faisons ici ; cela ne nuit pas de temps en temps et je tâcherai de ne pas vous ennuyer.

Le luxe est devenu insensé, chacun veut faire plus et mieux que son voisin ; un seul mobile est plus fort que l'intérêt, c'est la vanité.

Les toilettes de bal étaient déjà ruineuses, on n'a pas trouvé que ce fût assez, on a inventé des costumes hors des proportions du sens commun et l'on n'a pas reculé devant l'oubli de toute convenance, de toute pudeur.

Des femmes du meilleur monde se sont montrées avec des robes fendues de côté jusqu'à la hanche, comme les déesses de l'Opéra; elles se sont mises en évidence de façon à attirer les regards. Il n'est pas une d'entre elles qui ait songé à rougir.

Les leçons ne leur ont pas manqué néanmoins et de plusieurs sortes.

L'une s'était présentée dans le salon d'un des hauts fonctionnaires de l'État avec une guirlande de pâquerettes en façon de manches, sa robe n'était soutenue que par ce faible lien. En dansant, le fil se cassa, l'épaule et le bras restèrent entièrement libres.

La jeune femme y mit quelques épingles et continua à valser.

La maîtresse de la maison, dont le caractère et l'esprit sont d'un grand poids dans le monde, s'approcha d'elle d'un air sévère, tempéré cependant par un sourire.

— Madame la marquise, lui dit-elle, je vous sais gré de votre empressement à vous rendre à mon invitation, il a été si grand sans doute, que vous n'avez pas eu le temps d'achever votre toilette. J'ai

fait avancer votre voiture, et je vous engage à retourner auprès de votre miroir, il vous dira mieux que moi ce qui vous manque.

La personne interpellée est bel et bien une marquise, portant un nom historique et appartenant à la plus haute aristocratie. Elle n'en fut pas moins éconduite de cette façon ; nos pères, plus brusques que nous, auraient dit chassée.

Une autre de ces dames a fourni l'occasion d'un mot sanglant, mais très-spirituel.

Elle était mise à peu près comme celle dont je viens de parler, son corsage et ses manches dissimulaient peu de chose, et les modes du Directoire n'ont jamais rien offert de plus *complet* en ce genre. Elle avait, en outre, une queue traînant d'un mètre derrière elle.

Dans une foule semblable à celle qui encombre les salons aujourd'hui, cette manière de suite est impossible ; un monsieur, poussé malgré lui, marcha sur la robe et la déchira.

La dame se retourna en furie :

— *Fichu* maladroit ! s'écria-t-elle.

Ceci est de l'argot du bel air.

— Ah ! madame, répliqua le coupable, ce *fichu-*

là serait beaucoup mieux placé sur vos épaules que dans votre bouche.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Elle s'était attiré la mercuriale, et on ne pouvait la lancer avec plus d'esprit.

Voilà où en est le monde, et le *vrai;* qu'en pensez-vous?

Il y a pourtant bien des femmes intelligentes, bien des femmes dont les principes sont sûrs et l'éducation achevée. Ne pourraient-elles donc pas s'entendre, opposer une digue à ce torrent qui nous entraîne? Ne pourraient-elles résister par la force de leur droit et de leur volonté? Elles sauveraient peut-être la société penchée sur un abîme, et l'avenir proclamerait leur courage en en recueillant les fruits.

Il est temps d'apporter à cette décadence une attention sérieuse. Chaque année elle augmente, chaque année le mauvais goût, le mauvais ton gagnent du terrain, et ils finiront par tout envahir; il s'en faut de peu déjà qu'il en soit ainsi. Les manières, le langage, la toilette s'en ressentant, la ruine est à notre porte, l'esprit de famille s'en va, la vanité tue tout.

Et pourquoi? je vous le demande. Une femme n'est-elle pas jolie lorsque la simplicité vient en aide à la coquetterie naturelle et permise? Est-il besoin de dépenser cinq ou dix mille francs pour avoir une parure de bal? Ne peut-on plaire sans cela?

Notre mission ici-bas est de plaire et de charmer, remplissons-la; mais que ce soit sans préjudice de nos sentiments et des lois imposées par la convenance. Cela est très-facile, je vous l'assure; et les personnes sincères savent gré à celles d'entre nous qui ne sacrifient pas au dieu du jour.

Un homme de mérite choisira toujours de préférence pour sa compagne une jeune fille modeste, qui ne se livre pas aux extravagances, autorisées par l'exemple, aux yeux de ces moutons de Panurge pour qui le: c'est la mode! est le code suprême.

Une jeune mère n'a-t-elle pas plus de charmes et plus de séductions pour son mari lorsqu'elle ne dépense pas en une soirée le revenu de plusieurs mois? Elle songe à l'avenir de ses enfants et ne dissipe pas leur fortune; c'est ainsi qu'elle leur prouve sa tendresse.

Je vous le répète, mes belles lectrices, les licences du carnaval ont passé toute mesure. Je ne compte pas jouer le rôle de Jérémie; cependant, lorsqu'il se promenait sous les murs de Ninive en annonçant sa destruction, elle n'était pas plus près de l'abîme que la société actuelle. Pensez-y sérieusement.

III

LES TRIBULATIONS D'UN BAL COSTUMÉ

Je ne sais qui a dit, avec une espèce de vérité relative, toutefois : — Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux.

Cela pouvait être strictement exact à l'époque où cette sentence fut improvisée, maintenant il y aurait des restrictions à faire.

D'abord, il y a femmes et femmes, comme il y a chevaux et chevaux.

Ensuite, chacune arrange son paradis à sa fantaisie : ce qui plaît à celle-ci est un supplice pour celle-là ; ce qui semble à l'une le comble du bonheur humain, n'offrirait à l'autre que des ennuis et

des désagréments. J'en sais qui vont jusqu'à nier le paradis qu'elles n'ont point connu.

Quant aux chevaux, c'est une autre thèse. Certes, les pauvres haridelles qui traînent les fiacres et les paniers de blanchisseuses, passent une vie assez semblable à la galerie de l'enfer; mais les favoris, ceux que tout un cirque acclame, mais ces attelages de luxe, ces haquenées qui portent les belles dames, tous ces aristocrates soignés par des palefreniers, que dis-je? des valets de chambre, habitant des écuries-boudoirs et mangeant dans du marbre et du palissandre, certes, ces seigneurs-là ne sont point malheureux; ils n'échangeraient pas leur sort contre celui de bien des créatures, qui se prétendent plus nobles qu'eux, parce qu'elles ont la prétention d'exprimer leurs pensées par des paroles et de courir les rues avec la liberté d'y mourir de faim.

Donc, le proverbe pourrait avoir tort.

Parmi les plaisirs que les femmes placent dans leurs rêves, le bal costumé est certainement un des plus recherchés et des plus vifs... en apparence.

Dès qu'il en est question, l'imagination se met en campagne, à l'aide du miroir; on cherche d'a-

bord quel travestissement siéra le mieux au visage et à la taille; on s'informe ensuite si quelque autre n'a pas eu la même idée; on conserve soigneusement le secret, afin de ne pas se faire voler une découverte qui a coûté tant de réflexions.

Une pensée que les femmes n'avouent point, préside à tout cela. Elles s'ingénient à trouver le moyen de mettre en lumière ceux de leurs avantages que la toilette de ville a laissés dans l'ombre jusque-là. Le costume autorise tant d'empiétement sur la convenance ordinaire.

Si un esprit chagrin, une douairière, puisant sa sévérité dans ses souvenirs, s'avise de blâmer un jupon trop court, un corsage trop décolleté.

— C'est de costume, réplique-t-on.

Il n'y a rien à répondre à cela, si ce n'est qu'on pourrait en prendre un autre qui n'eût pas cet inconvénient.

La première difficulté à vaincre est donc celle du choix. On assemblerait volontiers un conseil, bien que l'on soit presque décidée. Et puis souvent il y a des résistances à vaincre, les maris, les grands parents s'obstinent à vous embobeliner dans des coiffes

et des draperies, sous prétexte que c'est convenable et que c'est distingué.

Il s'agit bien de convenances et de distinction !

Deux ou trois fois par an on peut briser ses entraves, on peut sortir des manches ordonnées, des jupes longues, des coiffures banales, et l'on n'en profiterait pas ! On ne serait pas femme, alors, et, Dieu merci, on n'est pas assez niaise pour en dédaigner les profits, si l'on en accepte les lourdes charges.

Le comble de l'adresse c'est d'avoir l'air d'*accorder*, de céder à des instances, tandis qu'on impose sa volonté et qu'on dicte des lois. Le tout dépend de commencer l'attaque.

— Il y a un bal costumé chez madame X..., dit en déjeunant une jolie mariée de six ans à son mari et à sa belle-mère.

Ces neuf mots ont l'air innocent, ils sont gros de tempêtes. Rien de plus indifférent que le ton, rien de plus arrêté que la décision qui les accompagne.

La belle-mère fait une grimace.

— Les costumes sont d'un prix insensé.

Le mari hume sa tasse de café et parcourt un

journal ; il a très-mal entendu, il faut le forcer à entendre.

— Vous avez raison, ma mère, aussi je n'irai pas, c'est jeter l'argent par la fenêtre et sans que cela rapporte même du plaisir; il est bien plus intelligent et plus hygiénique de rester chez soi.

Le lecteur, peu accoutumé à cette grande sagesse, lève les yeux et demande qu'on lui répète la phrase, il a trop l'habitude du ménage pour ne pas voir venir ces sortes de ballons d'essai. Il ne répond pas, c'est plus sûr.

— Et puis, reprend la jeune femme, on est si embarrassé pour choisir un costume; ils sont tous devenus si bêtes et si communs.

— Mettez-vous en marquise, la poudre sied bien à vos yeux noirs; vous avez une robe merveilleuse, tous vos diamants, cela coûtera peu, et vous serez bien belle, en utilisant ce qui vous appartient.

La rusée fait la moue. On ne voit que des marquises; les robes longues sont embarrassantes pour danser, les paniers sont odieux; cependant, on y songera. On se fait ainsi présenter tous les travestissements, sans en accepter ou en refuser précisément aucun, jusqu'à ce qu'on arrive à celui qu'on a

médité. Pour celui-là, la gamme est complète; on le repousse sans amendement.

— Vous n'y pensez pas, une jupe qui vient aux genoux, un corsage en cœur, des manches qui sont des épaulettes. Je n'y consentirai jamais.

— Vous avez de jolis pieds, de jolis bras, les jambes charmantes, la poitrine magnifique; il y a manière d'arranger tout cela de façon à faire valoir ses avantages en restant dans les convenances; je me charge de vous conseiller. Il faut être réellement belle pour supporter ce vêtement et cette coiffure: n'hésitez pas, croyez-moi.

Cette tirade vient du mari, poussé à bout par l'esprit de contradiction et par la pruderie qu'on affiche; pour le peu qu'on le pousse encore, il proposerait la tenue d'Ève en face du serpent. La belle-mère intervient.

— Mais, mon fils, ceci me paraît très-léger; on en parlera.

— Pourquoi donc? N'avons-nous pas vu dans les plus hauts lieux des femmes très-respectables, des jeunes personnes même prendre des habits d'homme? C'est bien pis. Non, ce costume est délicieux; il lui siéra à merveille; elle sera jolie comme un ange ainsi

vêtue; elle aura le succès du bal, et, du moins, s'il faut dépenser un argent fou, cela servira à quelque chose.

Le mari, étant sûr de lui-même, ne soupçonne pas que sa femme peut courir l'ombre d'un danger, et si elle a *le succès du bal*, il s'attend à en prendre les deux tiers. Dieu sait où va quelquefois l'autre; quant à lui, il ne s'en doute jamais, bien entendu.

La chose une fois décidée, la jeune femme se hâte de monter en voiture et d'aller tout commander afin de rendre la réflexion infructueuse. On lui montre une gravure, un modèle, dont on paraphrase les élégances.

Il faut des diamants par boisseaux. — Elle en a; elle empruntera tous ceux de sa famille.

Il faut une certaine broderie de perles au bas de la jupe, c'est le cachet du costume; une seule personne à Paris est capable de l'exécuter; l'habile faiseur de modes la trouvera, il en répond.

Il faut un voile d'une certaine longueur, juste de la mesure, autrement toute sa grâce est perdue.

Il faut une coiffure faite exprès; on connaît l'ouvrier, on sait ce dont il est capable.

Et madame sera superbe, et le mystère ne sera pas découvert, personne n'aura l'idée de ce travestissement original, qui sera, sans aucun doute, *le succès de la soirée*, on le répète avec acharnement. Si madame veut venir essayer tel jour, elle le pourra.

Madame est ravie. Pourtant elle a bien un petit remords; ces magnificences doivent valoir la rançon d'un banquier. Elle hasarde une question timide :

— Combien cela me coûtera-t-il?

— Madame, à *mille francs près*, je puis vous le dire.

A cette réponse, l'épouvante la prend; que sera-ce donc! Cependant son mari l'a *voulu*, il l'*exige,* elle a résisté de tout son pouvoir, il ne devra pas se plaindre; sa conscience se tranquillise. En revanche, sa tête s'exalte; elle compte d'avance ses triomphes; elle se voit, elle se représente son visage, sa tournure, elle entend ce qu'on dira d'elle, elle savoure les louanges qu'elle recevra, les envieuses qu'elles lui attireront; le travestissement devient d'autant plus sa pensée fixe, qu'il lui est interdit d'en causer avec personne. Elle a trop de tact pour en fatiguer sa

belle-mère, elle craint ses observations. Quant à son mari, elle désirerait surtout qu'il l'oubliât; peut-être s'il savait jusqu'où s'étendent ces additions, ferait-il supprimer quelques chiffres; après, il n'y plus rien à faire qu'à payer, surtout quand on obtient le *succès de la soirée.*

Le jour où l'on va essayer, il y a une petite déception; la fameuse broderie n'est pas prête, la coiffure non plus, on ne voit que des à-peu-près. Et puis la robe est trop courte, ces jambes si vantées ne son pas à leur avantage, elles paraissent trop minces; on rallongera la jupe, c'est moins leste, peut-être, mais cela est indispensable. Le couturier s'y oppose, il y met de l'humeur; pourtant, comme la cliente insiste, il obéira.

La belle dame sort des salons avec un peu d'inquiétude, elle a une peur instinctive d'un fiasco, ce serait à se pendre. Depuis ce moment elle ne néglige aucuns détails, elle s'assure les joyaux empruntés à sa mère, à ses sœurs, elle envoie et elle va deux ou trois fois par jour à l'atelier; tout marche, le grand jour approche, elle recommence à espérer, et quand on lui demande quel costume elle aura, elle répond triomphalement :

— Vous verrez !

Enfin l'aurore se lève sur ce samedi tant attendu, elle n'a pas dormi une demi-heure, elle est debout dès l'aube. Les ouvriers ne doivent livrer leurs chefs-d'œuvre que le matin. Elle veut travailler avec son coiffeur dès que le bijou extraordinaire aura paru; elle doit assister au déballage de ces merveilles et voir mettre la dernière main à sa parure. Elle court chez l'arbitre de son sort. Rien de terminé; elle attend; on lui laisse entendre qu'elle gêne; elle subit cinq ou six impertinences, afin de ne pas indisposer les maîtres du lieu. On lui promet enfin qu'à six heures tout sera chez elle. C'est bien tard, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. La journée s'écoule en préparatifs, tous les gens sont en campagne pour chercher ce qui est nécessaire. Il est impossible de s'occuper d'autre chose dans la maison. A cinq heures, le cordonnier seul s'est exécuté; les diamants promis n'arrivent point. A six heures, pas de costume. A sept, le portier et deux laquais sont en campagne de différents côtés, le chef est allé dans la matinée courir après les bas de soie spéciaux, le dîner est en retard, le mari et la belle-mère grognent à l'anglaise.

La malheureuse ne s'en inquiète guère, elle est sur des charbons ardents.

A huit heures, une lettre arrive. Ce sont les sœurs désolées, elles ne peuvent prêter leurs diamants, elles vont aussi au bal du ministre, leurs maris exigent qu'elles les portent. La mère envoie une petite croix et deux ou trois chatons, il ne lui reste que cela.

Vous jugez du désespoir! C'est un costume manqué. Pourvu que le reste aille bien!

Le coiffeur vient à trois reprises inutilement; à onze heures il n'y a encore ni habits, ni coiffure, en dépit des émissaires dépêchés. Enfin, un peu avant minuit, la manne paraît, on la découvre, le cœur bat à la jeune femme; ses femmes, le coiffeur sont là; elle a banni son mari et sa belle-mère, sous prétexte de les surprendre, mais en réalité pour se soustraire à leurs remarques et à leurs plaisanteries.

On ouvre, il n'y a qu'un cri :

— Que c'est brillant!

Elle regarde vite la broderie; son visage s'assombrit; elle est du plus mauvais goût! Le coiffeur s'est emparé de ce qui le concerne; il fait la grimace; il se demande comment il posera cela et quel effet

produira cet ornement bizarre. On n'a pas le temps d'hésiter, il faut se mettre à l'œuvre, le dessin à la main ; on tâche de l'imiter le plus possible, et c'est un joli petit supplice organisé ; tous les cheveux sont tirés l'un après l'autre. Le vieux proverbe dit : Il faut souffrir pour être belle !

Le plus affreux, c'est qu'on ne l'est pas ! C'est que cette espèce de bonnet, de casque, de bandeau, n'importe, ne sied point à ce visage frais et mutin. On le pose autrement, c'est encore pis. On y ajoute le voile ; il est trop court; il vaut mieux s'en passer. En revanche, la jupe est presque à queue, à peine voit-on le bout des pieds, les fameux bas sont annihilés.

On pleurerait volontiers en se regardant.

On pose les diamants, ils disparaissent au milieu des paillons; il en faudrait trois ou quatre fois autant. Cet ensemble est mesquin et éclatant tout à la fois; la désolée doit s'avouer à elle-même que son costume n'est pas *réussi*. Une rose sur l'oreille et une robe de gaze de vingt francs la rendraient bien plus jolie. La porte s'ouvre, le mari et la belle-mère entrent.

— Ah ! c'est là ce célèbre personnage ! dit l'un.

— Mon Dieu ! que c'est laid ! pense l'autre, et comme cela lui va mal !

La jeune femme voit l'effet qu'elle produit, elle en est si désespérée qu'elle donnerait tout au monde pour ne pas aller au bal. Mais le mari en veut pour son argent; bien que de mauvaise humeur, on part.

L'entrée tardive attire tous les yeux; on chuchote, on rit, on critique.

— Quoi ! voilà ce que l'on cachait tant ! C'était bien la peine !

— Cela ne lui sied pas !

— Elle était bien mieux hier ! Comment peut-on faire un costume semblable, si riche et si pauvre en même temps !

— Avez-vous vu madame X... Elle a le même travestissement, mais quelle différence !

Hélas ! la pauvre femme, il ne lui manquait que ce coup !

Elle se trouve en face d'une personne vêtue comme elle, mais belle, mais splendide, mais complète et parfaite ! C'est la plus sanglante épigramme, c'est le dernier outrage; elle n'y résiste pas; elle sent que sa tête se perd, et son unique envie est de se sauver.

Il faut rester pourtant, il faut livrer la bataille jusqu'au bout, même avec la certitude de la perdre; la fuite est défendue au nom de l'orgueil.

Qu'il y a loin de là au *succès de la soirée!*

Alors l'image de la note se dresse devant ses yeux, les chiffres dansent autour d'elle une sarabande infernale; ils ont l'air de la railler; son mari devra les connaître le lendemain! Et pour un pareil dénoûment!

Quelques jours après, cette pancarte tant redoutée arrive en effet; voici les principaux articles :

Broderie de la tunique. . . .	1,500 fr.
Coiffure avec pierreries. . . .	2,000
Satin pour la jupe et gaze lamée pour le voile.	1,500
Ceinture, armes et plumes. . .	1,000
Total.	6,000 fr.

Ce que je viens d'écrire, *je l'ai vu*, je n'ai rien exagéré, et si je révélais seulement le nom du costume, celui de la femme serait trouvé, il a fait assez de bruit.

On pourrait en citer d'autres exemples. Et la moralité de la chose, c'est que rarement la réalité satisfait l'imagination. Le succès est comme la fortune : souvent il recherche ceux qui ne le poursuivent pas.

IV

LES BALS MASQUÉS

Le fruit défendu est une délicieuse chose. Depuis le paradis terrestre, c'est, assure-t-on, celui que l'humanité recherche le plus. Les femmes, toujours suivant la tradition de la mère Ève, sont accusées de le préférer à tout. Il pourrait y avoir du vrai en ceci, et c'est ce qui prête à certaines jouissances un prix qu'elles n'auraient sans cela que très-médiocrement.

Parmi les fruits défendus parisiens, un de ceux qui tente le plus les filles de notre première mère, c'est le bal de l'Opéra. On en a tant parlé devant elles ! Elles ont entendu si souvent des demi-mots qu'on leur dérobe à cet égard ! Leurs maris em-

ploient tant de diplomatie pour cacher qu'ils y vont! Il doit y avoir là des séductions infinies, ce lieu de délices doit être rempli de tentations diaboliques, auxquelles on est fier d'avoir résisté. On s'y expose afin de chercher les émotions de la lutte, on mesure ses forces et on est orgueilleux de les trouver suffisantes. Tel est le rêve de beaucoup de femmes : combattre et triompher. On est plus sûr de soi ensuite.

Je dois pourtant ajouter qu'on est quelquefois vaincu et qu'il est plus sage de ne pas s'y exposer.

Nous savons une belle dame, belle entre les belles, illustre entre les illustres, qui, depuis huit ans de mariage, soupirait chaque hiver après ces *saturnales* interdites à son rang et à son âge. Elle avait timidement hasardé sa demande, refusée sans amendement, et elle devait se borner aux récits des autres, nouveau stimulant pour sa fantaisie.

Un ménage, jeune encore, mais raisonnable, résolut de la satisfaire. La supplique fut présentée au mari, — qui, par parenthèse, ne manque pas un de ces bals. — Il se fit un peu prier, et finit par consentir, sous la condition que la..... dirons-nous la comtesse, la marquise ou la duchesse? Elle

porte assurément un des trois titres, il ne s'agit que de choisir.

Prenons la duchesse, c'est plus aristocratique, *quand on prend du galon, on n'en saurait trop pren dre.*

Il fut donc arrêté que la duchesse ne quitterait pas le bras de son chevalier, qu'il la conduirait à sa loge, qu'elle y resterait avec lui et sa femme, et que personne ne leur parlerait, à moins d'être connu du gérant responsable de la soirée. On accepta.

Il fallut d'abord s'occuper de la toilette. La couturière fut consultée; elle conseilla un domino de satin ou de moire antique noire, garni de guipure, avec le capuchon également en dentelle, et la barbe du masque de même façon. C'est ce qui se porte *généralement.*

Mais il ne s'agissait pas ici de *généralement*, et quand l'époux, fort usagé, vit cet attirail, il le blâma tout à fait. Point de capuchon, ni de barbe de dentelle; on doit être calfeutré, sous peine de se faire méconnaître, pas un cheveu, pas un morceau de joue, un paquet noir des pieds à la tête, excepté les gants blancs néanmoins.

On essaya. La jeune femme poussa des cris.

— J'étouffe ! je n'y vois pas ! Ce masque me coupe la respiration.

— Tant pis, ma chère ! Cela est ainsi. Vous croyez qu'on endosse ce déguisement pour être à son aise, Fi donc ! Ce ne serait pas la peine, il vaudrait autant rester chez soi.

Bon gré, mal gré le caparaçon fut admis, après une heure de gêne on pensa qu'on s'y accoutumerait ; d'ailleurs puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, on se soumettait à tout plutôt que de manquer cette délicieuse nuit.

Comme on ne voulait surtout pas être devinée, comme les domestiques ne devaient pas être dans le secret, on alla s'habiller chez l'amie et l'on partit en remise.

« Sur les coussins d'un char numérotté. »

Coussins peu élastiques quand on n'en a pas l'habitude.

On arrive le cœur palpitant, les yeux écarquillés; la première rencontre qu'on fait dans le vestibule est un sauvage, dégoûtant, muni d'un plumet ressemblant à une tête de loup de toutes couleurs. Il est tatoué, il sent mauvais, il est un peu ivre et il se croit facétieux.

Il s'approche des dames, les regarde sous le nez, lâche un mot de corps de garde et fait le geste de prendre la duchesse par la taille. Elle se jette effarouchée dans les bras de son protecteur, celui-ci éloigne le masque, en lui disant un *prenez garde!* énergique.

— Oh! hé! s'écrie l'autre, en se livrant à une danse pyrrhique effrénée, oh! hé! la bégueule! que viens-tu faire ici, si tu comptes te faire respecter?

— Heureusement mon mari ne l'entend pas, pense-t-elle, sans cela il me ferait rentrer immédiatement.

Ils atteignent l'escalier, émaillé du haut en bas de couples causant de très-près, des bébés soupirant après une pareille conversation, surtout après le souper qui en est la suite, et attaquant volontiers les passants solitaires ou les dominos trop occupés; les dames ne savaient où poser leurs pieds, au milieu de ces guirlandes humaines. La duchesse, malgré ses précautions infinies, marcha sur la robe traînante d'une de ces nymphes.

— Eh! dis donc, la femme honnête, prends-tu mon cotillon pour un tapis?

— Mon Dieu! murmure-t-elle, en se rapprochant plus encore de son cavalier, qu'est-ce que ces manières-là!

Elle n'était encore qu'étonnée désagréablement. Quelques marches plus haut, au moment d'atteindre le corridor, un encombrement et des cris les arrêtèrent. C'était un de ces flux de paroles heurtées, qui ont, dans la langue du bal masqué, un nom que je ne me permettrai pas d'écrire. On riait aux larmes, en écoutant deux célèbres coryphées, interrompus par des trépignements d'enthousiasme. La population flottante des degrés, les passants, les montants accoururent; les dames furent bientôt pressées de façon à ne pouvoir presque respirer et à ne plus être maîtresses de leurs mouvements. On les serrait, sans aucuns égards, on s'appuyait sur leurs épaules pour tâcher de se grandir, et des voix de stentor répondaient derrière elles aux vociférations des heureux grimpés au premier rang.

On resta un bon quart d'heure dans cette dure situation, les pieds écrasés, sans oser se plaindre, de peur de recevoir pis. Enfin la *conversation* prit fin; il fut possible, à la rigueur, de circuler à travers les coups de coudes, les poings en chevaux de

frise et les mots de carrefours partant comme des fusées de tous les côtés.

Déjà on voyait poindre la porte de la loge, on soupirait après ce port, un nouvel obstacle les en écarta. Un monsieur, revêtu de je ne sais quoi, car cela n'a de nom dans aucune langue, le visage couvert de fard, saupoudré de mouches, menait en triomphe une déesse à moitié nue, s'intitulant Flore ou Pomone, ayant pour couronne des oignons et des fleurs de poireaux; ils s'en allaient de compagnie, trouant la foule à grands renforts de bras, interpellant ceux qui ne se rangeaient pas assez vite, dans un langage peu connu à l'Académie. Ils se trouvèrent en face de la duchesse, qui, levant les yeux, ne put retenir une exclamation :

— M. de *** !

C'était un des hommes de son intimité, un de ceux qu'elle recevait le plus assidûment et dont les bonnes façons étaient proverbiales dans le monde.

— Ah! s'écria-t-il, tu me connais et tu me reconnais! Tu es une femme d'esprit ou une naïve, je ne te quitte plus, je veux savoir qui tu es. Ma déesse va s'écarter, je la repigerai à la Maison-d'Or; viens

un peu, causons, intrigue-moi. Tu sens la femme de bonne compagnie, et c'est, parbleu ! drôle de te voir ici !

Le chevalier d'honneur, qui avait l'expérience du lieu, fit un mouvement en arrière, heureusement, car la pauvre duchesse se sentait prête à défaillir. Il voyait venir une bande, qui devait couper le groupe qu'ils formaient. Aucune volonté ne résiste à cette force ; ils furent rejetés vers le foyer, et M. de *** emporté avec sa compagne vers l'escalier qui descend à la salle. En trois minutes, ils eurent rejoint la loge ; l'ouvreuse attendait ; ils s'y précipitèrent, il était temps.

La jeune femme se laissa tomber épuisée sur un siége. Il se passa quelques instants avant qu'elle pût ni parler ni voir. Enfin le tapage, les lumières, la foule qui tournoyait en bas l'attirèrent, elle se rapprocha, car là était pour elle le vrai spectacle. Tout fut d'abord confus devant ses yeux, elle ne distingua rien que des couleurs éclatantes, des oripeaux, des bras, des jambes levées, un tohu-bohu à rendre fou le diable qui l'inspire, s'il le contemplait longtemps Elle fut comme éblouie, la tête lui tourna, elle se crut au milieu d'un cauchemar rêvé par Callot.

C'était beau, mais c'était horrible, c'était le sabbat, c'était l'orgie, c'était l'extravagance humaine, sans aucun frein, et poussée à sa dernière puissance.

Ce qu'éprouva la duchesse ne saurait se dépeindre, ni se rendre. Elle eut peur, pourtant elle était irrésistiblement attirée et ne pouvait détourner ses regards. Peu à peu les détails la frappèrent, ils se détachèrent du fond, elle se fit au vocabulaire de l'endroit, elle *savoura* les causeries. Alors elle se sentit rougir, elle eut honte de ces gens qui se dégradaient ainsi, et d'elle-même, qui était venue se mêler à eux. Elle s'aperçut qu'après un quart d'heure d'observation le rouleau était au bout, c'était la même répétition avec d'autres visages. Rien de nouveau, rien d'imprévu, rien de spirituel, toujours la même fange et les mêmes plaisanteries ressassées, la satiété se fit promptement et le dégoût l'avait précédée. Elle se leva et dit à ses compagnons :

— J'en ai assez, allons-nous en, c'est ignoble.

Le retour fut plus difficile encore que l'arrivée, il fallut déranger un couple amoureux, appuyé sur la porte et roucoulant des chansons de débardeur, il fallut culbuter cinq ou six pierrots qui barraient

le passage, enfin on parvint à retrouver la voiture.

Le mari attendait la duchesse au coin du feu, avec un souper conjugal.

— Eh bien? dit-il.

— Eh bien, mon cher, je m'y suis *ennuyée*, il n'y a pas de danger que j'y retourne.

Le duc sourit dans sa moustache, il en était sûr d'avance.

Peut-être ne lui avait-il montré que l'envers de l'étoffe!

V

THÉRÈSA

Je ne suis pas de ceux qui ont un parti pris de blâmer en toutes choses, je m'applique à juger impartialement, surtout pour ce qui concerne l'époque où nous vivons, qu'il ne faut comparer à aucune autre dans le passé et qui n'aura sans doute pas sa pareille dans l'avenir.

Nous sommes une transition entre ce qui n'est plus et ce qui ne sera *peut-être* jamais. Qui sait ? Le *peut-être* et le point d'interrogation sont pour nous la fin de toutes les phrases. Nous ne marchons pas, nous courons, les yeux bandés, parmi des sentiers

inconnus, tortueux, aboutissant aux pays de nos rêves, *peut-être*, mais *peut-être* aussi nous conduisant à des précipices.

Nous gardons assez de souvenirs d'autrefois pour que nos aspirations soient très-souvent arrêtées et détournées de leur but. La génération qui nous suit n'aura plus de ces *préjugés* que nous fuyons en vain et qu'il serait, je le crois, utile de retenir de notre mieux. Où nous mènera leur perte ? Que mettrons-nous à la place? Plus on avance et plus ceux qui réfléchissent sont effrayés des conséquences qu'amènent nos insouciants désirs. Nous dévorons l'espace ; nous allons sans retourner la tête, affamés de nouveautés et les effleurant à peine. Ce siècle est un monstre, dont la gueule ouverte engloutit ce qui l'approche, et sans discernement quelquefois. Les lois, les usages, les dévouements, les croyances, les habitudes, les sentiments, tout y tombe et il avance toujours au milieu de la destruction. Il sème la fécondité pourtant ; un seul de ses pas fait naître des villes, des usines, des travaux immenses, la science le guide et le conduit, des horizons infinis se découvrent à sa voix, son flambeau éclaire, illumine, et cependant ses splendeurs

ne laissent après elle qu'un malaise indéfinissable, on est assouvi et non rassasié, la soif de voir ou d'apprendre qui nous possède ne saurait se tarir.

D'où viennent ces contradictions qui nous blessent, et ces inquiétudes que nous ne pouvons dissiper?

C'est que, dans notre vie, les choses que nous regardons comme des *petites* tiennent trop peu de place. Ces *petites choses* sont le cœur, les devoirs, les convances, ces mille liens presque invisibles, et qui néanmoins forment les nœuds indissolubles par lesquels la société est attachée. Depuis que nous les tranchons, que nous les coupons à l'aventure, cette société jadis si forte par son amour, si vaillante par sa politesse, se disperse et se détruit. Encore quelques années et il ne restera plus que des membres épars, le corps se décompose, se divise, il disparaîtra comme ont disparu tant de civilisations précédentes, et le monde ne sera plus qu'une vaste pépinière, où chaque arbre produira ses boutures sans s'inquiéter du voisin.

Nous nous laissons entraîner vers cette pente fatale, nous abdiquons volontairement les formes,

sous prétexte qu'elles ne servent à rien, et nous nous accoutumons au sans-gêne, qui nous pousse nécessairement vers l'égoïsme.

Nous divinisons ce qui nous plaît, ce qui nous amuse, ce qui éveille en nous des penchants ou des instincts grossiers. Nous nous rions des sentiments nobles, les beaux vers ne savent plus nous émouvoir à moins qu'ils tournent à la satire ou qu'ils célèbrent des amours *positifs*. Lamartine composerait ses admirables *Méditations* qu'elles ne toucheraient point la jeunesse actuelle, la rêverie est morte et la poésie ne saurait vivre si elle ne ploie pas ses ailes, si elle tend à s'élever vers les cieux.

Nous avons dépassé le réalisme, dont on fit tant de bruit, il y a quelques années, nous en sommes à l'exagération.

L'exemple en est facile à trouver, il est à la vue de chacun.

Quelle est la divinité du jour ?

C'est Thérésa.

Qu'est-ce que Thérésa ? sinon l'exagération d'une réalité vulgaire, une sorte de muse habitant les casernes et les cabarets.

Dieu me préserve de m'attaquer à une femme qui a compris son époque et qui a donné ainsi la preuve d'une intelligence remarquable, aidée, j'en conviens, par une chance hors ligne. Elle a deviné qu'il fallait saisir son public par le mauvais côté, elle l'a fait, et elle le tient si bien qu'elle le domine. Pour moi, Thérésa est un symbole, je ne saurais m'en prendre à elle, ni l'accuser de ce qu'elle a réussi ; c'est à notre époque que je m'adresse, c'est d'elle que je me plains.

Nous avons sur nos théâtres des artistes excellents, nous avons des œuvres divines, ceux de nos artistes qui réussissent le plus arrivent à provoquer l'admiration des gens à la mode, ils deviennent rarement populaires ; quant aux chefs-d'œuvre, ils ne le sont presque jamais, ils restent dans les mémoires et dans les bibliothèques. Quelques chanteuses cependant ont leurs partisans fanatiques ; mais qu'on le remarque, c'est plutôt un genre qu'un goût, à très-peu d'exceptions près. Si l'on était le Diable boiteux et que l'on pût ouvrir les consciences aussi bien que les maisons, on y trouverait beaucoup de bâillements étouffés en écoutant la diva Patti aux Italiens, tandis que les ap-

plaudissements donnés à Thérésa sont de franc aloi, on se divertit tout de bon, on n'en a pas l'air, donc Thérésa a raison, et c'est une fille de sens.

Nous avons eu successivement depuis le commencement du siècle, depuis les progrès de la musique, des cantatrices sublimes, aucune d'elles n'est parvenue à la gloire universelle de la déesse de l'Alcazar. Son nom sert d'enseigne à un magasin de nouveautés; on ajoute que c'est pour lui porter bonheur.

Ce n'est pas tout.

Les grandes dames, les gens du monde les plus raffinés vont chaque soir prendre place dans une tabagie, au milieu de ceux qu'ils appellent *des goujats;* ils avalent des nuages de fumée et des verres d'eau; ils prennent des glaces, dont le faiseur n'entrerait pas dans leurs offices: ils abdiquent leur position, j'allais dire leur dignité, pour entendre chanter les audaces d'un sapeur et les coquetteries d'une luronne, avec accompagnement de gestes risqués. Ils s'y pâment d'aise, et c'est pour eux le *nec plus ultra* du plaisir.

Ce n'est pas la manière remarquable dont elle phrase; ce n'est pas l'art que met la chanteuse dans

ce genre grivois qui leur plaît et qu'ils acclament. Il ne lui savent aucun gré de ses qualités; ce sont ses défauts qui les transportent. Sa voix éraillée, ses façons indescriptibles, le mot qu'elle lance hardiment et sans en mesurer la portée, voilà ses titres à leur aprobation.

Non contents d'aller la chercher dans son royaume, ils lui ouvrent les salons, ils l'admettent dans des réunions d'où l'on n'a pas banni les jeunes filles, et lorsque, plus mesurée que ses prôneurs, elle sort de son répertoire, lorsqu'elle essaye de prouver par un morceau convenable qu'elle peut être mieux qu'une bouffonne populaire, on la ramène à ses moutons. Ce n'est pas de vin de Chypre qu'on veut s'enivrer, c'est du vin bleu des barrières.

On ajoute, et ceci j'ai peine à le croire, que des femmes très-haut placées lui demandent des leçons, qu'elle fait école dans la bonne compagnie. Si cela est, nous sommes plus malades encore que je pensais. Il est certain, du moins, qu'elle a des relations féminines fort distinguées et qu'elle amuse infiniment certains hôtels.

Jadis les gens de cour allaient à la foire Saint-

Laurent, ou, depuis, applaudir les petits danseurs chez Nicolet. Mais les hommes mettaient un habit couleur de muraille et les femmes se déguisaient; jamais à visage découvert, on n'eût accepté les *farces* dont on riait en cachette, et, vous le savez, péché caché est à moitié pardonné. De nos jours, les péchés s'affichent, si on ne leur pardonne pas, on les tolère, c'est une variante.

On a appelé Thérésa la Rigolboche du chant. Elle s'en fâche, assure-t-on. Elle a tort. Leurs succès se ressemblent. Toutes deux prennent l'art du côté vulgaire; toutes deux s'adressent aux mêmes instincts et tendent à les réveiller par des moyens à peu près identiques. Seulement l'une est plus intelligente que l'autre et durera davantage. Elle se ménage et ne se prodigue pas dans les mêmes lieux; elle a une valeur réelle. Le jour où elle cessera de fanatiser la foule par ses chansonnettes, elle pourra aborder une partie plus sérieuse et y réussir.

Toutes deux ont eu la tête tournée par leurs triomphes et toutes deux ont éprouvé le besoin de raconter au public ce qui se passe dans les coulisses

de leur vie ; toutes deux ont eu tort, et pourtant je ne ferai pas de comparaison.

La ballerine n'était qu'une bulle de savon, le vent l'a emportée on ne sait où, jusqu'à ce qu'elle s'évapore. La chanteuse a des bases plus solides, ce n'était pas une raison, je crois, pour sortir de sa sphère et pour pénétrer un peu par fraude dans un antre qui ne lui était pas ouvert. Elle n'a pas osé traiter la littérature comme la musique, et il en résulte une œuvre sans couleur qui n'a rien ajouté à sa réputation.

On n'en a pas moins vendu plusieurs éditions, et le public a été mystifié. Il espérait savourer dans ces pages toute une génération de sapeurs, il n'y a trouvé, au contraire, qu'un parfum de réhabilitation très-marqué et des aspirations vers une situation plus normale et moins éclatante.

Est-ce à l'héroïne du livre qu'il faut demander compte de l'engouement insensé qu'elle produit ? Est-ce elle qui a tort d'en profiter ?

Je ne le crois pas.

Elle fait preuve de tact jusque dans son début au théâtre, elle se contente de chanter, elle ne parle pas. Bien d'autres n'eussent pas résisté à la tenta-

tion et se fussent *coulées*, passez-moi le mot, l'argot me gagne, le sujet m'y porte.

J'espère, pour elle, qu'elle ne prend son succès que pour ce qu'il est, et qu'elle en tire sagement parti pendant qu'il dure.

VI

QUELQUES PARISIENNES

I

DUCHESSE

Il est une erreur généralement répandue, comme beaucoup d'erreurs qui ont pris droit de vérité, et que personne ne songe à combattre. Excepté quelques observateurs éclairés, tout le monde généralise la question des femmes ; on proclame des théories et des arrêts applicables à toutes, assure-t-on, et l'on vient ensuite se plaindre d'avoir été trompé. Les femmes ne se ressemblent pas plus que les feuilles des arbres ; ce sont des individus et non pas une espèce. Il faut d'abord les diviser suivant leur position sociale, et les prendre ensuite chacune pour ce qu'elles sont, et surtout pour ce qu'elles *veulent* être.

La nature des femmes est toujours double : il y a celle que Dieu leur donne et celle que la société leur impose. Ces natures se combattent souvent et se nuisent; elles souffrent l'une par l'autre et règnent tour à tour. De là les contradictions qu'on reproche à ce sexe, peut-être plus fort que ses maîtres, cependant, et dont le dévouement est une puissance.

Plus l'on monte sur l'échelle sociale, plus l'éducation est complète, plus ces nuances sont marquées. La grande dame a des caprices inconnus à sa femme de chambre, non pas parce qu'elle est plus riche et plus fêtée, mais parce qu'elle a plus d'obligations à remplir, parce qu'elle doit lutter sans cesse avec elle-même, et qu'avant de s'appartenir elle appartient à son nom, à sa famille, à son rang, qui lui défendent ce que ses penchants lui inspirent.

Les Parisiennes, dans quelque classe qu'elles soient nées, ont un cachet tout particulier; il les ferait deviner au bout du monde. Elles ne sont pas Françaises comme les femmes de Carpentras ou de Valenciennes; elles seraient aussi bien de Munich ou d'Édimbourg.

Nous essayerons d'étudier impartialement ce caractère indélébile de la grande cité. Pour ne pas tomber dans le défaut que nous signalions tout à l'heure, nous ne prétendons pas que nos types soient des portraits ou plutôt des passe-partout où l'on adapte tous les visages. Il se peut qu'on les reconnaisse, nous n'avons cependant voulu désigner personne en peignant tout le monde. Nous ne suivrons aucun ordre dans cette galerie; et si nous commençons par la duchesse, c'est que cette physionomie s'est présentée d'abord à notre imagination et que nous l'avons saisie.

On compte deux sortes de duchesses que le temps réunira en une seule, les différences s'effaçant de plus en plus, depuis quelques années surtout : les duchesses de l'ancien régime, celles qui tiennent de leurs ancêtres les duchés-pairies de la monarchie tombée, et les duchesses dont la couronne à feuilles de persil s'est posée sur leurs écussons à la pointe d'une épée victorieuse pendant l'épopée des guerres de l'Empire.

Les premières sont presque toutes des filles de grande noblesse, nées et élevées pour la position qu'elles occupent; les familles de la très-haute aris-

tocratie s'allient volontiers entre elles; elles sont assez riches pour n'avoir pas besoin de redorer leur blason. Bien que ces jeunes femmes n'aient plus leurs tabourets à Versailles, s'il s'est conservé quelques traditions de la bonne compagnie française, c'est encore là qu'il faut les chercher.

Quelques-unes ont vu leurs grand'mères, elles ont pris d'elles cette démarche, ces airs de tête, secret inimitable des grandes dames, et que les leçons ne donneront jamais, l'habitude doit en être prise dès l'enfance. Elles savent saluer suivant ce qu'elles veulent rendre à chacun; elles savent être poliment impertinentes, et obliger lorsqu'il leur plaît au respect, même au milieu des gaietés les plus folles.

Ce ne sont point des façons ordinaires que les leurs. Accoutumées à leurs châteaux, à leurs hôtels, à ce peuple de laquais qui les entoure, elles sont généralement très-simples, elles n'ont aucune vanité, pourtant elles sont fières. Elles n'exigent pas ce qu'on leur doit, elles l'imposent d'un coup d'œil et sans calcul, on n'oserait y manquer, en eût-on l'intention, tant elles paraissent sûres qu'on n'y manquera pas. Elles portent admirablement, le

matin, un petit chapeau, une robe unie, un châle éteint; on les devinerait sous une cornette. Elles seules savent sortir à toutes les heures, dans une toilette mesquine, sans être méconnues. Il n'est si maladroit goujat qui s'y trompe, on ne les prendra jamais pour ce qu'elles ne sont point.

Les duchesses peuvent oser beaucoup, il leur est pardonné bien des choses qui écraseraient une autre situation. A l'abri de ce titre, le seul que l'usurpation ait épargné, elles sont garanties contre l'intolérance du monde, à moins qu'elles ne jettent elles-mêmes leur bonnet par-dessus les ponts, il se rencontre toujours quelqu'un pour le ramasser. L'amour-propre et la sottise humaine les préservent, on ne se brouille pas avec une duchesse, surtout si elle donne des fêtes et que son cuisinier ait de la réputation. On cause tout bas sur son compte, on cause aussi tout haut quand les aventures s'ébruitent trop; mais si elle paraît, si quelqu'un de ses parents se présente, on s'empresse de s'informer de ses nouvelles, on loue sa parure, on rit de ses mots, et l'on est content de répondre à ceux qui vous demandent avec qui vous étiez :

— Avec la duchesse de***

— N'est-elle pas très-compromise ? reprend un moraliste.

— Elle ! pas du tout. On a un peu parlé d'elle, qu'est-ce que cela fait? une femme de ce monde-là !

On n'a pas vu de duchesse, en ce siècle-ci, méconnaître sa position et s'afficher de manière à éveiller la vindicte publique. Peut-être ont-elles pu recevoir une mercuriale de famille, qui ne se répète que sous le manteau. L'intérieur du faubourg Saint-Germain est fort caché; il ne souffre pas qu'on se mêle de ses affaires; les journaux qui s'en avisent sont très-mal reçus. Excepté l'oraison funèbre, on ne tolère aucunes particularités, encore en est-il que l'on passe sous silence, afin de ne pas mentir.

Une héritière fait d'énormes sacrifices pour devenir duchesse; elle imposera souvent silence à son cœur, s'il entre en concurrence avec un pareil établissement. Une jeune duchesse est remarquée partout; elle a de droit la première place dans ce temps d'égalité; nous l'avons dit, c'est un échelon que nul n'a franchi illégitimement. Elle peut porter impunément des modes bizarres, on la critiquera, pour

tant on ne la fuira pas; son nom lui sert en même temps d'enseigne et d'excuse.

La duchesse parisienne n'a rien de la solennité des autres pays. Elle est élégante naturellement elle est digne, elle est noble. Cependant, elle a dans sa tournure, dans ses manières, ce laisser-aller d'une personne sûre d'elle-même, à qui sa supériorité n'est pas contestée. Elle est plus gaie que sérieuse; elle prend de son rang ce qu'il lui plaît, l'étiquette n'existe que dans les souvenirs de sa maison, elle la sait par cœur, elle peut la suivre au besoin, c'est un code qu'elle a lu et qu'elle n'ouvre plus ensuite. Si elle conserve en secret quelques vélléités de ressusciter le bon temps où ses aïeules savaient si bien s'amuser, si elle regrette les prérogatives enlevées à cette position exceptionnelle par les révolutions successives, il n'y paraît pas. Elle accepte gracieusement ce qu'on lui a laissé et en tire parti au profit de son bonheur et de ses plaisirs.

Les représentations l'ennuient; elle va à la cour par devoir; elle n'a plus ces ambitions de famille qui amenaient des luttes féminines et des bouleversements de palais. Elle met ses diamants et ses

perles pour s'embellir et pour se parer, beaucoup plus que pour montrer qu'elle en a; les petitesses des parvenus lui sont inconnues; elle a des instincts de grandeur qui ne sauraient s'annihiler au contact des habitudes mesquines qu'elle coudoie.

Elle aime à faire le bien, elle est généreuse; quelquefois elle s'accorde cette jouissance sans intermédiaire. La conviction qu'elle *peut* aller partout sans être confondue avec qui que ce soit lui prête une grande hardiesse. Elle est bonne et impérieuse en même temps; la résistance l'irrite; elle *peut* dicter son arrêt; elle n'en abuse pas toujours; elle en use souvent.

Son propos est vif, bref; elle en calcule rarement les suites. Elle est écoutée par ses flatteurs; si elle n'a pas d'esprit ils lui en prêtent et finissent par lui persuader qu'elle en a. L'aplomb et le savoir-vivre en tiendraient lieu, du reste. Généralement les femmes de cette condition ont reçu une éducation distinguée; celles qui en ont profité sont très-instruites; elles sont aimables et peu prétentieuses; les prétentions sont une condition d'infériorité.

Une duchesse remplit strictement ses devoirs re-

ligieux; elle doit être régulière ou voltairienne, or maintenant les voltairiennes sont rares. On la voit entrer à l'église, où elle a sa chaise pour prier Dieu dans le recueillement, sans chercher à être vue; alors elle porte la robe de soie foncée, le manteau uni, le chapeau sans ornement recouvert d'un voile, elle ne se révèle que par ce parfait ensemble, la simplicité même, par le parfum qu'elle exhale, par ce je ne sais quoi dans la démarche qu'on ne saurait imiter. Chrétienne et duchesse, elle est toujours Parisienne avant tout. Son petit pied chaussé d'une bottine irréprochable, sa main gantée juste sans exagération, sa lingerie plate et d'un blanc de lait, son visage un peu pâle, son teint légèrement plombé, son œil tout prêt à s'animer et sa bouche disposée à sourire, le mouvement qu'elle fait pour ramener son châle autour d'elle, ces mille riens enfin dont se compose une personnalité, n'appartiennent et ne peuvent appartenir qu'à elle seule.

Si, au contraire, elle arrive suivie de son valet de pied, portant son livre d'heures armorié dans son sac de velours, elle est richement quoique sévèrement vêtue; elle est imposante; elle songe qu'on la regarde et qu'elle doit l'exemple. Sa ferveur peut

n'être pas toujours très-réelle, elle aura du moins l'air sincère; rarement elle oubliera qu'elle est en public, et surtout permettra aux autres de croire qu'elle l'a oublié.

Quand ces nuances, aujourd'hui beaucoup moins tranchées, s'effaceront tout à fait, nous n'aurons plus de grandes dames; elles disparaîtront peu à peu, comme des lumières qui s'éteignent. Quand les nobles maisons s'allieront toutes avec les enrichis, on ne reconnaîtra plus la différence. On aura des travestissements, mais plus de vraies duchesses. Elles sont si rares déjà!

II

LA DOUAIRIÈRE

Je vous ai parlé de la rareté des duchesses; le type dont nous allons nous occuper est bien plus rare encore; à peine en reste-t-il quelques *exemplaires*, et dans très-peu d'années, il aura disparu sans retour.

Les douairières d'à présent ne sont même

que les copies effacées de celles du dernie siècle; elles en ont retenu les traditions, très-modifiées néanmoins par le genre de vie que la Révolution leur a fait. Les grandes dames de Versailles avaient des façons de s'habiller, de marcher, de parler à leurs inférieures, que leurs filles ont pu imiter par habitude, mais qu'elles ne sauraient nous rendre parfaitement. Les *vieilles dames* qui nous restent sont nées à l'émigration, tout au plus dans les dernières années de la monarchie, et la chute de la monarchie a tué à jamais ces merveilleuses grand'mères, qui réunissaient autour d'elles plus d'adorateurs de leur esprit que leurs petites-filles n'avaient d'adorateurs de leur beauté.

Celles-là faisaient autorité dans le monde; la génération qui s'en va se souvient d'en avoir connu quelques-unes. Il est impossible d'en donner une idée exacte, parce que rien ne les rappelle. Celles dont le passé avait été régulier et sans tache conservaient une indulgence bienveillante, qu'une dévotion, outrée peut-être, ne parvenait pas à effacer.

les étaient graves, elles étaient dignes et sérieuses quelquefois tristes, et n'avaient gardé de leur jeunesse que l'exquise distinction, que la noblesse de

gestes et des attitudes, que le mépris un peu hautain, un peu aveugle pour les idées modernes, pour les progrès qu'elles niaient envers et contre tous. Elles ne pardonnaient pas le bouleversement de la société, et ne s'accoutumaient pas à être coudoyées dans la foule par les descendants de leurs laquais.

Les femmes légères de l'ancienne cour avaient, au contraire, un charme, un *brio*, qui n'appartenait qu'à elles, et qui ne se retrouvera plus. Ces belles années, employées à aimer, à rire, à jouir de toutes les voluptés humaines, éclairaient d'un reflet lointain ces têtes découronnées : leur gaieté survivait à tout. Celles qui prolongeaient leurs prétentions les enveloppaient de tant de grâces, qu'elles se les faisaient pardonner. Elles disaient d'un ton dolent :

— Quand j'étais jeune !

Et leur regard, étincelant encore sous la poudre et sous le bonnet à papillon, révélait avec ce regret une sorte d'espérance vivante au fond de ce vieux cœur, où les souvenirs tenaient tant de place. Elles se représentaient, avec une lucidité sans pareille, jusqu'aux moindres détails de leurs succès et de

leurs douleurs; elles étaient heureuses de les raconter et de tromper leur imagination, en faisant l'éducation galante de quelque joli jeune homme, qu'elles appelaient *leur enfant*, et auquel elles révélaient les secrets parfumés de la séduction.

— Honni soit qui mal y pense, répétaient-elles, je ne suis pas une vieille folle, j'aime cet enfant parce qu'il a bon air, et je veux qu'il apprenne de moi comment on plaît aux femmes, comment on les conserve, et surtout comment on les quitte quand on est gentilhomme. Ce qu'il y a de plus difficile en amour, ce n'est pas le commencement, c'est la fin.

Elles avaient des formules improvisées pour chaque circonstance; elles trouvaient, sans le chercher, le mot juste à la chose; la science des nuances était arrivée chez elles à une perfection qui rendait toute maladresse impossible. D'un coup d'œil elles disséquaient un caractère, et découvraient ce qui était caché. Elles jugeaient un homme sur le salut et une femme sur un nœud plus ou moins agaçant. Elles se trompaient rarement, et convenaient alors de bonne foi qu'elles s'étaient trompées.

— Que voulez-vous ! reprenaient-elles, avec ces habits noirs tous pareils, on ne s'y reconnait plus, et il est facile de confondre. Je n'ai jamais pu distinguer un nègre d'un autre nègre, et ces vêtements uniformes ne se distinguent pas mieux.

Elles ne dénigraient le temps présent qu'en ce qu'il avait d'ennuyeux et de mauvais goût. Les esprits de haute portée essayaient quelques comparaisons, quelques arguments pour défendre la politique de l'ancien régime; elles n'allaient pas jusqu'à la discussion, non pas que leur cause leur parût mauvaise, mais parce qu'elles dédaignaient leurs adversaires et sentaient qu'ils ne les comprendraient pas.

— Vous n'y étiez point, disaient-elles, vous n'avez vu cela que dans les livres, et les livres sont des menteurs; n'en parlons plus.

Leur triomphe, c'était la causerie : elles savaient tout faire passer, tout faire entendre. Elles racontaient avec un art inimitable, devant des prudes qui ne se détournaient pas, des histoires étranges. Jamais un tour de phrase leste n'exprimait le fait le plus risqué; elles rendaient chastes des récits qui ne l'étaient point; on riait sans avoir recours

à son éventail, et ces conversations devenaient des jouissances d'esprit sans pareilles. On croyait lire Voltaire ou Rivarol, parés d'un savoir-vivre et d'une élégance féminine dont le secret est perdu.

Le tact, la finesse exquise de leur langage ne peut se peindre; ce langage même n'est plus le nôtre. Ce n'était pas la langue de la Comédie-Française; les fautes de grammaire y fourmillaient, une liaison leur eût paru prétentieuse; c'était un jargon peut-être, et néanmoins ce jargon avait tant de grâce, tant de naturel, il était d'un si grand air, qu'on eût souhaité de l'imiter sans y parvenir; on se le rappelait comme une mélodie charmante qui revenait à l'oreille et qu'on tâchait vainement de répéter.

Elles avaient ordinairement auprès d'elles un vieux soupirant, un *patito*, vrai comparse dans la comédie de leur existence. Il avait tout vu, il avait assisté à leurs triomphes, à leurs joies, elles le prenaient à témoin dans les occasions solennelles. S'il ne répondait pas suivant leurs désirs, elles prenaient des poses de reine offensée, dignes de la meilleure comédienne. La façon dont elles lui pardonnaient ensuite sentait les petits appartements

de Versailles, on voyait qu'elles avaient beaucoup pratiqué le pardon.

Les fonctions du cavalier servant consistaient à chercher dans tout Paris le meilleur tabac, à fournir les romans à la mode, à apporter les nouvelles; elles consistaient surtout à écouter et à approuver. Il baisait la main ridée de la déesse avec la même tendresse qu'un demi-siècle auparavant; son amour était un de ces attachements *canins* qui ne sont jamais récompensés, qu'on met de côté en provision pour sa vieillesse, quand on est prévoyante, et les femmes l'étaient beaucoup en ce genre au XVIII[e] siècle. On faisait attendre cinquante ans à ces malheureux le plaisir d'être traités comme les bichons, qu'on rudoie et qu'on laisse coucher à ses pieds.

Ces douairières-là n'existent plus; celles qui nous restent ont pris d'elles ce que ce siècle a pu leur laisser; elles sont très-différentes de leurs mères cependant.

Il y a entre elles toute la distance qui sépare 1780 de 1868. Instruites à l'école du malheur, victimes des fautes de leurs aïeux, elles ont accepté les principes modernes inculqués par leur éduca-

tion. Leurs sentiments sont presque les mêmes, leurs idées se modifient sans qu'elles s'en aperçoivent. Elles ont gardé la noblesse, la distinction de leurs devancières; elles ont beaucoup perdu de leurs grâces, nous l'avons dit.

Elles causent mieux que leurs filles, c'est incontestable, elles tiennent encore leurs maisons sur un pied de convenance et de grandeur que l'anglomanie n'a point envahi exclusivement. Ce n'est pas ce laisser-aller de jadis, plus digne que la cérémonie; c'est un peu guindé, un peu sévère, c'est le dernier anneau d'une chaîne qui se brise, c'est le dernier rejeton d'un arbre qui meurt. Je ne sais si je me fais bien comprendre : les douairières d'autrefois auraient pu pleurer sur le passé, celles d'à présent pleurent sur l'avenir. Elles sentent qu'elles ne laisseront rien après elles, elles assistent à la décomposition rapide d'une société, où tout se confond, où tout s'efface.

Elles résistent en vain à l'invasion des mauvaises manières, des habitudes funestes. Elles exigent et elles obtiennent de leurs fils le respect qu'elles ont porté à leurs pères, mais leurs petits-enfants négligent ce respect et ces égards qui, pour elles, font

partie de l'éducation et qui leur semblent indispensables comme le devoir.

Elles voient tomber une à une les idoles encensées par leur jeunesse; les barrières sont renversées, les distances se comblent; à peine retrouvent-elles chez leurs égaux un souvenir de ce qui n'est plus. Elles suivent la mode de loin, elles adoptent ce que tout le monde porte, leur bon esprit leur apprend qu'il ne faut pas se singulariser en ce temps-ci, sous peine de donner au premier manant venu le droit de se moquer de vous dans la rue.

Elles subissent ce qu'elles ne peuvent empêcher, quoique ce soit un supplice de tous les instants. Ainsi, on ne fume pas chez elles, mais les habits des gens qu'elles reçoivent sentent le tabac; elles ne souffrent pas qu'on les traite légèrement, elles dirigent la conversation sur d'autres sujets que les chevaux ou les lorettes; mais dans les salons où elles vont quelquefois, ces conversations les poursuivent. Le costume des hommes, les airs cavaliers et évaporés des cocodètes leur sont odieux. Elles entendent préconiser partout des principes qu'elles considèrent comme mortels; malgré leur opposition, la lèpre gagne jusqu'à leurs familles, elles

découvrent avec terreur que la foi s'éteint, que le dévouement se blase, que l'égoïsme envahit tout et que l'argent est le seul Dieu d'une génération pervertie. Les noms restent, et les cœurs changent, c'est pour ces généreuses créatures un désespoir que rien ne saurait guérir.

— J'ai trop vécu, pensent-elles.

Et leurs regards se lèvent vers le ciel, où elles iront bientôt, où elles rejoindront ceux qu'elles pleurent sans cesse.

Presque toutes les douairières sont donc très-pieuses et peu gaies. Elles ont conservé ce qu'elles ne peuvent perdre, un véritable sentiment de leur dignité, une élégance native, un goût sans pareil. Elles ne sont plus recherchées, parce qu'elles sont vieilles et ce que ce temps-ci hait et fuit la vieillesse à l'égal de la mort.

Pour la jeunesse, le passé n'existe pas, elle le supprimerait volontiers, sans songer qu'elle deviendra le passé à son tour et que ceux qui grandissent lui rendront ce qu'elle fait aux autres. Les douairières ont été autrement élevées ; elles ne peuvent se défendre de quelques plaintes, et ces plaintes ajoutent au peu de sympathie qu'elles in-

spirent. On va chez elles par devoir ou par amour-propre, et pourtant une seule a plus d'esprit, plus de conversation que dix femmes de trente ans. Seulement elles ne s'amusent plus de ce qui amuse les gens à la mode, et comme on ne cherche qu'à s'amuser et à ne pas se gêner surtout, on les délaisse.

Encore cinq ou six ans, il n'en restera plus une seule. Les duchesses d'aujourd'hui prendront leur place et la rempliront encore moins que ces dernières douairières n'ont rempli celles des douairières de cour. Que viendra-t-il après? je l'ignore; on peut préjuger sûrement que ce ne sera pas la même chose.

III

LA MENDIANTE

Il fut un temps où messieurs les gueux de Paris étaient une puissance, et ce temps s'est prolongé beaucoup plus qu'on ne croit sous différentes formes. Je ne parle pas ici de la cour des Miracles et

des fameux truands du moyen âge; ils se transformèrent insensiblement, ils se *civilisèrent* et participèrent aux progrès de la société qu'ils coudoyaient. Sous Louis XIV, ils étaient un peu capitans et très-hypocrites, suivant la mode espagnole, qui trônait alors. Ils n'étaient plus en bandes armées comme à l'époque des Valois; ils formaient déjà une corporation, qui ne se régularisa que pendant le règne de Louis XV, où s'organisèrent les gentilshommes de la Gueuserie. Ils n'avaient plus de quartier affecté, ils habitaient partout et se réunissaient une fois par semaine dans un banquet formidable, où nul profane ne pénétrait, où la police même n'exerçait qu'une surveillance occulte, sans quoi elle s'en serait certainement mal trouvée. Ce banquet se composait de mets assez succulents; on y buvait surtout d'excellents vins; ces messieurs étaient connaisseurs. Ils avaient une sorte de masse ou de trésor public, où l'on puisait suivant les nécessités et qui prouvait en faveur de l'économie des chefs autant qu'en faveur de la charité des fidèles.

Les mendiantes de ce siècle étaient en grande partie des bohémiennes et des ballerines en haillons. Très-peu se mariaient; les innocents dont

elles s'entouraient, pour exciter la pitié publique, étaient presque tous des enfants volés ou les fruits de liaisons illicites, beaucoup plus communes qu'aujourd'hui, avec les jeunes gens du commerce et de la bourgeoisie, voire même avec quelques nobles ruinés qui cherchaient des amours au rabais.

La Révolution apporta de grands changements dans cette honorable compagnie; elle détruisit l'association et amena l'individualité; chacun mendia pour son compte; le bouleversement des fortunes et des positions engendra les pauvres honteux, les plus intéressants de tous, sans contredit.

Maintenant, la mendicité est défendue, elle est forcée de se cacher ou de se dissimuler sous des industries plus ou moins permises, plus ou moins lucratives. Les mendiantes de Paris ont un cachet particulier, il y en a de plusieurs sortes, mais pour le *connaisseur*, elles ont toutes un air de famille.

Très-peu d'entre elles sont déguenillées; ces magnifiques et fières guenilles d'autrefois leur semblent indignes d'elles, elles aspirent à une sorte d'élégance et de propreté relative, qui détruit le pittoresque du costume. Elles s'habillent comme

les ouvrières pauvres; l'hiver, elles ont rarement les vêtements de la saison; cependant, quelque misérables qu'elles soient, elles suivent à peu près la mode. Vous ne les voyez pas affublées grotesquement, elles ont une certaine prétention dans le choix de leurs loques et toujours une façon de porter la misère qui n'appartient qu'au peuple de Paris, lequel a de l'esprit partout et envers et contre tous.

Vous rencontrerez au coin d'une rue une femme qui vous tendra la main fortuitement et qui vous demandera tout bas la charité : regardez-la, vous découvrirez en elle mille sujets d'observation.

Il en est d'insignifiantes au premier abord, dont l'œil atone, dont le sourire effacé ne révèlent ni intelligence, ni le moindre sentiment de dignité humaine. Celles-là sont des créatures dégradées par le vice; en remontant leur vie, vous y trouveriez peut-être une jeunesse de plaisirs et de folies; si vous les écoutiez, elles vous raconteraient des parties aux Prés-Saint-Gervais ou à Romainville, et leur physionomie reprendrait alors seulement un joyeux reflet de ces gaietés éteintes. Elles ont des besoins inassouvis et auxquels elles ne peuvent renoncer; elles reçoivent votre aumône, non pas pour

donner du pain à la famille qu'elles s'attribuent, mais pour aller au prochain cabaret boire un peu de ce vin bleu, qu'elles ne distingueraient plus maintenant du clairet des repas champêtres, et qui a le pouvoir de leur faire oublier qu'il leur tient lieu de tout.

Ces misérables habitent des chambres impossibles; elles couchent sur des grabats que l'imagination ne saurait se représenter. Elles passant leur vie à ne rien faire, le travail est pour elles une tâche qu'elles repoussent. Elles ont toujours été oisives comme des héritières de deux cent mille livres de rente. Ce qui leur reste en sortant du cabaret a son emploi pour le grenier que leur loue un propriétaire avide. Des âmes charitables quêtent à leur intention; tous les six mois, une robe, un bonnet et deux chemises, c'est là leur garde-robe. Elles meurent ordinairement à l'hôpital, caduques, bien qu'elles ne ne soient pas vieilles ; elles ne laissent pas un regret; il en est même qui ne laissent pas de traces; elles sont nées inconnues, elles s'en vont de même, sans que jamais personne se soit inquiété de savoir si elles existaient, comment elles existaient surtout.

Les jeunes sont ou de pauvres filles séduites et abandonnées, ou des enfants sans famille, ou des spéculations ambulantes pour des parents industrieux. On ne se figure pas dans les autres villes ce que celle-ci renferme de corruption, souvent ingénieuse, et combien peu on s'arrête aux *petites bagatelles* de morale et de religion, lorsque les intérêts sont en jeu. Il est des pères et mères qui destinent une de leurs filles à la profession de mendiante, qui en acceptent les conséquences, qui les prévoient et qui se disposent à en profiter de leur mieux.

On est souvent frappé par de jolis et frais visages, on se dit en ouvrant sa bourse:

— Ah ! si cette tête-là était soignée, qu'elle est belle !

Une expression triste embellit encore celles qui sont honnêtes, elles souffrent de leurs souffrances physiques et de la condition qui leur est imposée; elles ne savent pas demander; elles s'y prennent gauchement; elles n'insistent pas si on leur refuse; on croirait presque qu'elles n'en ont pas besoin, et pourtant elles seront battues le soir si elles ne rapportent rien à la maison. Telle est notre nature,

telle est la puissance de l'habitude, qu'elles en prennent leur parti et qu'elles arrivent à l'insouciance, même pour les coups. Alors la tristesse disparaît, alors la vertu disparaît aussi ; elles ne tendent plus la main que comme *accessoire*, leur principal commerce est ailleurs. Arrivées à cette période, elles tournent invariablement au vol ou au libertinage, elles finissent à Saint-Lazare ou à la Salpétrière.

Le progrès de la démoralisation est rapide. Ce même visage, d'une expression mélancolique et douloureuse, devient au contraire joyeux et cynique. Vous êtes frappé de cette transformation et vous vous retournez pour la regarder, en vous demandant si vous ne vous trompez pas. Votre mendiante intéressante et sérieuse échange avec des gamins ou des voyous des paroles étranges; elle rit des plaisanteries immondes qu'on lui adresse, elle n'est plus jolie, ou du moins elle l'est d'une autre manière, ce n'est plus qu'un portrait chargé de cette douce enfant, dont vous rêviez la destinée meilleure. Il ne vous semble pas maintenant qu'elle puisse être née pour autre chose, et vous convenez avec vous-même que vous aviez mal vu jusque-là.

Vous avez certainement rencontré une troisième classe de malheureuses, celles pour qui l'on est pris de pitié rien qu'à les voir; ce sont les mères. Cette pitié exclut tout raisonnement. Vous ne vous rendez pas compte d'une misère *valide;* vous ne vous dites pas : Cette femme est jeune, elle est vigoureuse, elle pourrait travailler; vous vous dites, au contraire : — Cette femme n'a pas de pain, et trois enfants sont autour d'elle, pendus à ses jupons; ils manquent de tout, donnons-lui le plus possible.

Et vous donnez. Cette mère vous aura fait une histoire à attendrir Harpagon lui-même; votre cœur est ému, si vos *affaires* vous laissent le temps d'avoir du cœur, toutefois. Vous vous arrêtez pour l'interroger; assurément, vous ne passerez pas indifférent auprès d'elle. Quand vous avez jeté votre offrande dans la casquette d'un marmot ou dans le tablier troué d'une petite fille, qui vous ont poursuivi en psalmodiant à vos oreilles la fameuse phrase :

— Un petit sou, s'il vous plaît !

Vous vous en allez satisfait; vous pensez que cette famille vous devra un jour de bonheur, ou

tout au moins que vous lui épargnez un jour de tortures.

Hélas! n'y regardez pas de trop près, vous perdriez vos illusions et vous vous repentiriez peut-être de la bonne action que vous venez de faire. Au lieu de la joie que vous croyez avoir semée derrière vous, vous avez semé l'ingratitude et la moquerie; on se rira de votre bonté; on se félicitera d'avoir attrapé un *bourgeois*, et les enfants, déjà stylés au vice, vous accompagneront avec le fameux geste, en manière de bénédiction ou de remerciement.

Tout est fallacieux à Paris et les mendiants plus que le reste.

Une de nos amies, en 1848, ruinée par les suites de la révolution, s'en allait tristement dans la rue Saint-Honoré, découragée d'une démarche inutile et cherchant le moyen de rétablir une position détruite. Elle avait pour toute fortune deux francs dans sa poche. Elle fut tirée de sa préoccupation par des sanglots à demi étouffés. Deux jeunes filles marchaient derrière elle, l'une disait à l'autre:

— Il ne faut pas t'abandonner toi-même, tout espoir n'est pas perdu, tu n'as pas pu avoir d'ou-

vrage aujourd'hui, tu en auras demain; prends courage.

— Non, répondait l'affligée, tout est fini, je ne puis plus me soutenir, je n'ai pas mangé depuis deux jours, je suis lasse d'aller frapper aux portes pour recevoir des refus, j'en finirai avant ce soir, je me jetterai à l'eau. Je ne puis pas vivre sans manger et personne ne viendra à mon secours; il y a trop de pauvres.

La femme ruinée ne pensa plus à ses propres besoins, son âme fut déchirée par ces plaintes, qui ne s'adressaient pas à elle et qui lui paraissaient si sincères! Elle doubla le pas, tira la pièce de quarante sous de sa poche et la mit dans la main de celle qui pleurait, en lui disant, sans la regarder, dans la crainte de blesser cette âme fière:

— Tenez, et ne désespérez pas de l'avenir et de Dieu.

Puis elle s'enfuit légère, joyeuse et dépouillée. Cinquante pas plus loin, un embarras de voitures la força à s'arrêter; ses yeux se portèrent par hasard sur un cabaret, situé de l'autre côté de la rue; elle vit à la porte ses deux *ouvrières*, riant à gorge déployée avec deux ou trois ivrognes, qui se la

montraient du doigt et qui, certainement, se moquaient de sa crédulité. Elle ne put s'empêcher de penser alors qu'il faisait très-chaud, qu'elle demeurait très-loin, qu'elle était très-fatiguée, et qu'il ne lui restait pas de quoi prendre un omnibus.

Le hasard m'a mis à même, un jour, de découvrir un autre mystère de gueuserie d'une différente espèce et tout aussi singulier. Je cherchais un appartement; une portière *de ma connaissance* allait m'en montrer un dans une grande et belle maison près de la rue Tronchet; le locataire avait emporté la clef, elle me proposa d'en voir un à un autre étage, qui, me dit-elle, était absolument semblable. Nous sonnâmes: une servante proprette vint nous ouvrir, la portière explique ce que nous désirions; elle semblait là aussi à son aise que chez elle.

— Entrez, entrez, dit la cuisinière; madame ne reviendra que pour dîner.

Nous parcourûmes quatre ou cinq pièces, meublées, non pas avec luxe peut-être, mais avec une élégance de bon goût, révélant en même temps du savoir-faire et une économie bien entendue. Dans la salle à manger, un joli service de porcelaine, quelques pièces d'argenterie ornaient les étagères.

Sur la table de la cuisine, une fine volaille, des primeurs, de beaux fruits étaient préparés. Il était impossible de ne pas croire à l'aisance et à l'*ordre* de la propriétaire.

En sortant, ma conductrice me dit :

— Vous ne vous doutez guère de ce que vous venez de voir. Connaissez-vous la pauvresse qui stationne près de l'église ?

— Assurément. Je lui ai souvent donné ; elle a l'air très-malheureux.

— Eh bien ! cet appartement est le sien : son *état* est excellent, elle gagne *gros*. Ma fille lui fait ses robes, elle se met bien. La matinée, elle a des guenilles pour *exercer* et du beau linge dessous. Le soir, elle s'habille et sort. Elle est très-bonne et fait beaucoup de charités ; ses camarades l'aiment et la vénèrent ; sa bourse leur est toujours ouverte. Personne ne sait aussi bien *attendrir* qu'elle ; on ne peut s'empêcher de pleurer quand elle raconte ses misères et celles de sa famille. Sa *demoiselle* est presque aussi habile qu'elle ; elle a déjà une bonne place et fera bien ses affaires aussi ; elle le mérite.

J'aurais voulu gager que ces *estimables* besacières donnaient au moins trente francs d'étrennes à la

portière, pour qu'elle en fît un si beau panégyrique.

Tout ceci est scrupuleusement vrai ; je puis l'assurer.

Nous avons encore à mentionner la chanteuse des rues : celle-là mendie avec des chansons, avec des romances lamentables ordinairement, et de façon à ce qu'on la paye pour la faire taire. Celles qui chantent le soir, cachées sous des grands chapeaux, sont presque toujours des pauvres honteuses ; elles n'osent pas s'adresser directement à la charité; elles se cachent parce qu'elles ont connu de meilleurs jours et qu'elles craignent d'être devinées. Ces quémandeuses sont proprement vêtues, malgré leurs haillons ; leurs vieilles robes noires ne tiennent plus que par des reprises, mais on n'y voit point de taches; il y a, dans leur démarche, dans leurs mouvements, quelque chose qui révèle une éducation qui survit à tout. Elles ramassent en tremblant l'obole que leur jette un passant attendri. Quand elles se croient suffisamment récompensées, elles se sauvent en rasant les murailles comme si elles avaient commis une mauvaise action; elles ont vergogne de recevoir un bienfait si chèrement payé et *expié* par tant de larmes.

Toutes ces *pauvresses* sont spéciales à cette grande ville: non pas qu'on ne fasse pas la même chose ailleurs, mais on ne la fait pas de la même manière. Ainsi que je l'ai dit en commençant, Paris met son cachet sur tout ce qu'il renferme: il a l'exagération du bien comme celle du mal; il a ses enthousiasmes et ses mépris; il a ses orgies et ses colères; il a surtout ses misères et ses douleurs, et celles-là ne ressemblent point aux douleurs des autres pays; elles ont toujours un côté pittoresque et profond, souvent un côté ironique. Paris est le lieu du monde où l'on rit le plus de ce dont on devrait pleurer.

IV

LA FEMME DE CHAMBRE

En ce temps d'égalité, il n'existe pas de classes où la hiérarchie soit plus marquée et plus impérieuse que dans celle des domestiques. Les mieux placés ont un mépris superbe pour ceux qui tiennent le bas de l'échelle. Ils les traitent avec une

morgue qu'ils ne passeraient pas à un duc et pair. Il faut leur entendre dire :

— Ces gens-là ! ces malheureux !

Et cependant, malgré ce mépris et cette morgue, l'esprit de corps a sur eux une puissance sans bornes. S'il s'agit de se liguer contre un maître, *ces gens-là*, *ces malheureux* prendront une importance souveraine : ils les défendront comme les plus chers de leurs amis, sauf à les rejeter dans le ruisseau après la victoire.

Parmi les femmes de chambre, cette aristocratie est encore plus impitoyable. Elles diffèrent entre elles de façons, d'habitudes, d'*éducation* surtout. Ce mot ne s'applique point ici à aucune science acquise, mais à des travaux spéciaux d'abord, à un instinct particulier ensuite.

La femme de chambre parisienne de grande maison ne ressemble plus à la Dorine, ni à la Marton des comédies. Ce n'est pas une soubrette, c'est un raisonneur. Elle n'a pas oublié les traditions d'intrigues de ses devancières; elle est aussi fine, aussi adroite, seulement elle est brutale et plus personnelle. Elle veut tout voir et tout savoir, afin de tout répéter, ou bien d'user de ce qu'elle

sait pour son intérêt. Ce n'est plus un jeu, un amusement, une lutte, c'est une spéculation. Elle prendra le parti de monsieur ou celui de madame, suivant que son calcul le lui dictera ; elle sera capable de ménager l'un et l'autre, de mener de front deux conspirations rivales et de se combattre elle-même, en accordant la suprématie à celui de ses protégés qui servira le mieux ses vues du moment.

Si la maîtresse a des secrets et qu'elle soit admise à ses confidences, elle devient un tyran sans rémission et sans vergogne. Elle n'y met de formes que celles du langage, et encore serait-elle disposée à les oublier le jour où le moindre payement resterait en retard. Elle dira très-respectueusement, en apparence :

— Madame n'a pas besoin de moi ce soir ; elle me permettra d'aller dîner chez ma sœur et au spectacle. Je serai de retour pour le coucher de madame, peut-être je lui donnerai une remplaçante, son service n'en souffrira pas.

Rien de plus poli que cette phrase, sans doute, mais elle est ponctuée d'un regard qui impose, qui commande, d'un regard qui menace.

— Si elle osait me dire non, nous verrions alors!

La maîtresse peut avoir un projet qu'elle ignore; elle comptait sortir le soir et s'habiller après le dîner; elle ne sait comment avouer cette intention. Elle répond timidement qu'elle ne refuse point la permission demandée. Pourtant cela est embarrassant; elle est attendue, elle a promis; elle ne peut manquer à sa promesse, et il faut changer de toilette. Que faire?

— Ah! c'est différent, madame; j'ignorais... je me croyais libre; je resterai.

Et de quel ton ces mots sont-ils prononcés. Quelles lèvres pincées, quel sourire de tigresse!

— Mais, ma chère, se hâte de répondre la victime, vous ne resterez pas; je cherche un moyen... N'y en a-t-il pas? Si je m'habillais tout de suite?

Elle épie cette physionomie orageuse, elle espère la voir se rasséréner, elle compte sur un remerciement, sur de la bonne grâce, elle qui consent à se gêner afin de satisfaire un caprice de sa confidente. Le visage reste le même, sa proposition est acceptée indifféremment.

— Si cela convient à madame... Quelle robe et quelle coiffure madame a-t-elle décidées?

Qu'importe, en effet, ce consentement? On était très-résolue à s'en passer; on serait partie quand même, et, si madame avait seulement fait une observation, le lendemain, sans s'emporter, sans que la voix s'altérât le moins du monde, elle aurait eu pour réplique :

— C'est bien, madame, madame n'est pas contente, je la prie de donner ordre qu'on me fasse mon compte, et je vais fermer mes caisses, on peut les examiner.

Ce qui signifie :

— Je quitte votre maison, votre avenir m'appartient; dès que je ne suis plus sous votre toit, je puis le livrer ou le vendre, suivant mon bon plaisir, et vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Pourquoi me renvoyez-vous, ou pourquoi me faites-vous la vie si dure que je sois obligée de me retirer moi-même?

Une femme qui abandonne son secret à sa femme de chambre ouvre la porte de l'enfer; elle n'aura plus une minute de liberté, elle abdique sa volonté, sa tranquillité, sa dignité même. Le domestique initié est un monstre insatiable, dont la gueule toujours béante engloutit tout ce qu'il voit. Plus on

lui accorde, plus il exige, une concession en amène une autre, et il en arrive à ne plus être satisfait, lorsqu'on le gorge d'or et de présents. Il vous impose alors sa mauvaise humeur, il vous écrase de son pouvoir et vous force à baisser les yeux devant lui, il vous montre clairement le mépris qu'il vous porte et le peu de cas qu'il fait de vous. C'est un véritable supplice, mais comment s'y soustraire?

Les femmes de chambre parisiennes de haut ton, sont mieux mises que les bourgeoises riches. Dans la maison, elles se contentent de la recherche; lorsqu'elles sortent pour leur plaisir, elles vont jusqu'à la magnificence. Elles portent des cachemires de l'Inde, des bijoux et des dentelles. Ce luxe ne leur coûte rien, elles prélèvent une dîme sur les fournisseurs du logis; les marchandes à la toilette, avec qui elles échangent les vieilles nippes de leur maîtresse, ne les laissent pas manquer de nouveautés; elles profitent des bons marchés; elles sont industrieuses; elles ont un goût exquis et donnent du prix aux moindres bagatelles.

Ces caméristes merveilleuses ont des cartes de visites, elles font imprimer des billets de faire part

pour la mort de leurs parents et le mariage de leurs neveux. Elles réunissent leurs *sociétés* dans leur *appartement*, on y prend le thé, et ordinairement elles ne mangent point à la cuisine, on les sert à l'office avec la femme de charge, le maître d'hôtel, le valet de chambre de monsieur. Elles n'obéissent à personne qu'à leur maîtresse, à peine si le maître leur donne un ordre qu'elles n'exécuteront que sous bénéfice d'inventaire. Les conditions de leur engagement sont de vrais protocoles diplomatiques. Tout y est stipulé : leurs fonctions sont désignées et elles ne feraient pas un point de plus qu'il n'a été convenu, lorsqu'elles devraient obtenir pour leurs maîtresses le prix de la beauté. Elles n'ont pas de *gages*, mais des *appointements*, les gages sont bons pour les petites gens inconnus. Elles tiennent à ce qu'on répète qu'elles ont d'excellentes manières, et qu'on ait pour elles des égards en conséquence. Elles s'en vengent au centuple sur leurs égaux et leurs inférieurs, dont elles font de véritables martyrs.

Elles ont rarement des intrigues, presque toutes visent au mariage et à s'établir. Elles deviendront couturières, en épousant un petit employé, ou

bien le coiffeur de madame, quelquefois un valet de chambre *huppé;* — ou un maître d'hôtel, c'est rare. Aussitôt qu'ils sont mariés, ils ne veulent plus être *domestiques*, ils réunissent leurs économies et achètent un fonds de magasin, afin de commander à leur tour. Très-souvent ils se ruinent, regrettent leur ancienne condition et cherchent à rentrer *en service*. Cette leçon, loin de leur profiter, les rend hargneux et maussades; ils joignent l'envie à leurs autres défauts et ne peuvent plus s'accoutumer à l'obéissance.

En s'efforçant, au contraire, de dissimuler à sa femme de chambre ce qu'on ne veut pas lui confier, la position change entièrement. Au lieu d'un tyran, c'est un espion qui ne se fait point faute de proclamer ses découvertes. Sans cesse aux aguets, elle écoute aux portes, si elle peut, elle étudie les adresses des lettres, n'osant pas les ouvrir; rien ne lui échappe : elle note les sorties de madame, elle découvre des indices dans une épingle changée de place, elle fait des remarques au fichu et compulse les plis du jupon.

Elle ne manque point d'apporter le billet suspect en présence du mari et des grands parents. Lorsque

sa maîtresse a la maladresse de l'en gronder, elle a des :

— Dame ! je ne savais pas !

Mots qui sont un livre tout entier. Ils en disent plus qu'ils ne sont gros. Il est loisible à la dame de comprendre qu'il en sera ainsi jusqu'à ce qu'elle *sache* qu'on doit s'attendre à une série de gaucheries calculées, plus dangereuses, croirait-on, que la confiance. C'est presque une déclaration de guerre. Si l'on fait la sourde oreille, si l'on brave ces périls inconnus, une conspiration de l'antichambre s'organise. La soubrette n'est pas payée pour se taire, elle ne trahit personne, elle devine, elle a vu, elle raconte ses trouvailles, elle en rit et elle en fait rire les autres, car la soubrette parisienne, lorsqu'elle est intelligente, mène tout ce qui l'entoure, et elle doit être intelligente sous peine de ne *pas être* du tout. Les propos se répètent, sa maîtresse impatientée veut parler trop haut, elle reprend son :

— Dame ! madame, je ne savais pas.

Et que riposter à cette raison sans appel !

Le dévouement des anciens domestiques a disparu avec les autres dévouements; chez les grandes

caméristes, il est bafoué! Avant tout il leur faut leurs aises, il faut que leurs fantaisies soient satisfaites. La domesticité n'est plus un état, c'est une position. Mademoiselle Joséphine se croit tout autant que sa maîtresse, elle veut avoir les mêmes droits, elle attend les mêmes plaisirs les mêmes licences.

— Pourquoi madame aurait-elle le monopole des maux de nerfs et des caprices? Pourquoi madame porterait-elle de la batiste et moi de la toile rousse? Elle est plus riche que moi, c'est vrai, mais elle me doit une partie de son avoir, qui me mette à même de ne me rien refuser. C'est moi qui la fais jolie, c'est moi qui possède les mystères de sa beauté et de sa taille, c'est moi qui entretiens ses longs cheveux et qui dissimule sa première ride. En échange de mon temps, de mes soins, de mes travaux que je lui consacre et que je pourrais employer pour moi, j'exige le bien-être et la considération, c'est peu de chose, et j'y mets du nien.

Telles sont les pensées des serviteurs, à Paris. Leurs patrons ne sont entre leurs mains que des instruments de fortune, ou tout au moins de con-

fortable et de repos. Les scènes que je viens de dépeindre se jouent dans chaque maison, le théâtre est plus ou moins grand, les exigences plus ou moins étendues, le reste est pareil. La femme de chambre d'une petite rentière a les mêmes prétentions que celle d'une princesse, seulement elle les a dans sa sphère et ne rêve que ce qu'elle connaît. Elle dominera ou tyrannisera pour mille francs par an, au lieu de cinq ou six mille que se fera sa supérieure. L'une et l'autre auront le même but et se serviront des mêmes moyens. L'une et l'autre seront le singe de leur maîtresse, et c'est une étude à faire que ces copies.

Elles adoptent la mise, la façon de marcher, les mots de madame. Elles prennent ce qui les flatte dans ses manières; c'est souvent une caricature, mais l'intention y est, on la retrouve. Cette imitation n'empêche pas la critique, elle la provoque: ce que madame fait si mal, sa soubrette le fait si bien! Ce n'est pas plus difficile que cela, il faut être par trop niaise pour manquer à de pareils effets. On en hausse les épaules de pitié.

Une chose étrange, c'est qu'en n'aimant pas leurs maîtresses, elles placent dans leurs maîtresses leur

amour-propre. Elles entendent qu'elle soit la plus jolie, la plus fêtée, la plus remarquée partout; elles se disputent à ce sujet, elles ne cèdent pas un adorateur ni un éloge. Tout cela non pas pour madame, mais pour elles. La maison qu'elles honorent de leur présence, la poupée qu'elles habillent, la garde-robe qu'elles soignent, ont le droit de suprématie, et cela parce qu'elles sont là. La personnalité est partout, et chez elles plus qu'ailleurs peut-être, puisque la vanité y est plus grande. En se frottant aux classes élevées, ces pauvres femmes leur prennent surtout leurs ridicules et leurs défauts.

Les femmes de chambre de Paris sont renommées dans tout l'univers. Elles se font payer fabuleusement à l'étranger, et conservent leur cachet en dépit de l'éloignement. Elles se rouillent sous certains rapports; mais elles restent d'autant plus Parisiennes qu'elles sont exilées de leur pays. Ce titre de Parisienne est leur fortune; elles l'exagèrent, afin de lui donner plus de prix. Elles sont généralement habiles, elles ont des doigts de fée et chiffonnent admirablement. Ce sont d'excellentes faiseuses de riens. Elles n'ont plus au logis la gaieté

traditionnelle, elles ne chantent plus en travaillant, elles réfléchissent et elles comptent. Elles ont des rentes, lisent les journaux, savent le cours de la bourse et des chemins de fer. Pour elles tout est lucre et commerce, elles trafiquent des moindres détails. Elles sont folles de la toilette et du plaisir : rien ne les attache où elles sont, elles quitteront, pour un gain de vingt francs, une place qu'elles occupent depuis des années.

Toutes les classes de la société sont déchues, celle-ci l'est bien plus encore. Depuis 1848, nos domestiques, sous prétexte d'égalité absolue, sont devenus des autocrates. Ils n'obéissent plus que quand cela leur convient et se croient le droit de commander.

Si cela continue, d'ici à dix ans nous les paierons pour les servir.

VII

QUELQUES MOTS SUR LA SOCIÉTÉ PARISIENNE

Je ne m'attends pas à soulever des réclamations et des réponses, en causant tranquillement avec vous de ce monde-ci au point de vue de la politesse et de la galanterie. Je le crois enseveli dans ses calculs et dans ses plaisirs, et je n'espère pas le réveiller. Cependant les jeunes gens ne veulent pas qu'on les blâme, ils cherchent à se défendre, ils ont en réserve des circonstances atténuantes à l'endroit des jugements portés contre eux. J'en suis ravie

En criant à l'injustice ils repoussent l'accusation; ils en rougissent, c'est bon signe. S'ils peuvent me prouver que je me trompe, j'en serai plus contente qu'eux.

Je ne suis point une vieille grognon, je n'ai aucun regret du temps passé, je me trouve bien comme je suis, je ne leur envie pas leurs belles années, j'ai eu les miennes; si elles ne sont plus, j'ai la philosophie de m'en consoler facilement et de me créer des jouissances nouvelles. Il en est pour tous les âges, on ne le croit pas à vingt ans! On vit d'abord pour soi, en soi, on se dépense soi-même, on jette au premier vent qui souffle ses désirs et ses pensées, on s'accroche aux épines qui bordent la route, en cueillant les fleurs des buissons, qu'importe la souffrance! L'avenir est si long! il viendra autre chose ensuite. On ne retourne pas la tête vers les horizons qui s'effacent, on court vers ceux qui se déroulent magnifiques et trompeurs.

Plus tard, on ne court plus, on s'arrête, on s'asseoit au bord du sentier, devenu étroit et raboteux; on regarde ceux qui arrivent, on retrouve en

tent les illusions et les bonheurs envolés. Ceux qui vieillissent sèment comme nous leurs trésors par les prairies; ils effeuillent leurs couronnes avant de les voir se flétrir, et leur tour viendra comme le nôtre est venu. Les chimères se détruiront d'elles-mêmes, l'expérience luira, le prisme perdra ses couleurs; ils se reposeront enfin!

Le malheur de la jeunesse actuelle, c'est qu'elle n'est pas jeune, c'est qu'elle a les désenchantements de l'âge mûr. Elle est d'une lucidité effrayante; le positif se présente à elle avant le rêve. Ce n'est pas sa faute, me dira-t-on: il faut marcher avec son siècle; ce siècle est en progrès; on suit sa pente. Un collégien en sait plus aujourd'hui en quatrième que son aïeul à son lit de mort. Nous subissons les conséquences d'un fait. L'éducation autrement dirigée crée des besoins différents; les instincts se transforment.

Et puis, ajouteront-ils, nos pères ne nous ont pas donné les mêmes exemples, les mêmes conseils que les vôtres. Les femmes ont ressenti comme nous l'influence de l'époque: elles ne sont plus ce que vous étiez, elles se moquent peut-être de vous plus amèrement que nous ne nous en moquons nous-mêmes,

elles nous acceptent tels que nous sommes, elles nous recherchent; si nous n'étions pas bien ainsi, elles nous repousseraient et nous serions forcés de changer.

En ceci, messieurs, vous avez raison, ce qui arrive aujourd'hui, arrive par la faute des femmes, il leur était facile de l'empêcher il y a quinze ans, il y a dix ans *peut-être,* à présent *il est trop tard.* Ce grand mot des révolutions s'applique à la révolution des manières comme à celles des États. Lorsque le désordre s'est mis dans la société, elles s'en sont émues, étonnées sans doute, elles ont essayé des plaintes, elles ont boudé, mauvais moyen ! On les a fuies un peu plus vite.

Alors, au lieu d'attirer à elles les fuyards, elles ont couru après eux, elles sont entrées dans la voie des concessions, elles ont petit à petit accordé, laissé faire ce qu'elles blâmaient d'abord. Elles sont devenues centauresses, elles ont fumé des cigares, elles ont adopté les façons cavalières, elles ont trouvé bon qu'on les traitât légèrement. Bien loin de se soutenir, elles se déchirèrent entre elles, elles acceptèrent une lutte indigne avec des adversaires ignorés jusque-là, et les élevèrent au rang de

leurs rivales. En pénétrant dans leurs existences, elles leur donnèrent le droit d'en faire autant. Il en résulta ce que nous voyons, un mélange complet de tous les mondes, un assemblage de monstruosités auquel on ne se reconnait pas.

Ces dames connaissent parfaitement les lorettes en vogue, elles connaissent même les débutantes, elles savent leur histoire, leur origne, elles sont instruites de leurs aventures, elles n'ignorent aucun des changements de dynastie du quartier Bréda. A charge de revanche, ces demoiselles racontent les anecdotes de la société; elles sont prévenues des mariages avant les grands parents, je crois. Elles donneraient au besoin des renseignements sur la fortune, sur la moralité, sur le bonheur de tous les ménages de Paris. Aux Champs-Elysées, au bois de Boulogne, les voitures armoriées et les petits coupés se croisent et se heurtent. On ne va pas jusqu'à se saluer, mais on se regarde.

— Ah! madame une telle a une jolie robe aujourd'hui. Elle a très-bien fait remonter sa belle dentelle, dit-on dans une américaine évaporée.

— Tiens! mademoiselle *** a un nouveau cachemire. Un tel se sera décidé à le lui offrir. — Il y a

longtemps qu'elle le demande, reprend une marquise ou une comtesse.

La toilette n'a point de secrets d'un monde à l'autre; je ne voudrais pas jurer qu'on ne s'empruntât des modèles. Un ami officieux doit porter plus d'un message de ce genre.

Les meilleurs mémoires, écrits sur la société, pourraient l'être par des Aspasies à qui leurs amants ne cachent rien. S'ils ont un embarras d'argent, une discussion de famille, un ennui d'intérieur, ils le racontent à leur maîtresse, et cela, sans voile, sans réticence, ils sont à leur aise, chez elle, plus qu'ailleurs; ils y pensent tout haut, et rien n'est perdu pour celle qui écoute. Voilà pourquoi les scandales font plus de bruit qu'autrefois, voilà pourquoi tout se sait: Paris est devenu aussi petite ville que Carpentras. Les sept ou huit mille personnes, formant les sommités de tous les mondes, sont liées entre elles par des fils invisibles; elles ne peuvent rien dire, rien faire, que cela ne se répète aux mille échos de la renommée.

Toujours par la même raison.

Les femmes de la société ont pris *aux autres* leurs armes pour combattre ; *les autres* en ont ajouté de

nouvelles à leur arsenal. Elles s'efforcent de démontrer que la ressemblance s'étend plus loin que l'extérieur; elles y réussissent quelquefois, tandis que malgré toute l'habileté possible, une *dame* ne saura jamais se servir heureusement des mêmes moyens. Il ne faut pas de demi-mesures en pareil cas, elles ne peuvent tout oser, aussi seront-elles battues neuf fois sur dix, au moins.

Je vous disais l'autre jour qu'il n'y avait en ce temps-ci que des vertus farouches; j'ai promis de vous le prouver, et je ne m'y refuse pas. J'ai trop bonne opinion des femmes pour croire qu'il en soit autrement. A quoi cédons-nous presque toujours? A une séduction puissante, à un entraînement irrésistible. Excepté quelques mauvaises natures, il n'est pas une femme qui succombe sans combat, sans remords, sans avoir pris mille fois la résolution de résister. Je ne connais en pareil cas qu'un seul remède infaillible: l'absence. Qui s'expose au péril y périra. Il faut se sauver un quart d'heure avant de s'avouer qu'un adorateur commence à vous plaire; autrement, il finira par triompher, n'en doutez pas. C'était ainsi autrefois, du moins.

A présent comment plairaient-ils? Ils en ont sup-

primé les moyens. Ils trouvent une femme jolie, ils le lui disent cavalièrement, ils lui présentent un ultimatum, c'est à prendre ou à laisser. Ils lui accordent tout au plus vingt-quatre heures de réflexions, ces messieurs craignent de *poser* surtout. Ils jouent la scène de Tartuffe moins l'hypocrisie. Ils exigent *tout de suite* autre chose que des promesses. Selon eux, le temps employé aux *menus suffrages,* suivant l'expression de nos aïeux, est du temps perdu. Ils n'aiment qu'après avoir tout obtenu, à ce qu'ils prétendent, ils s'attachent par l'habitude, par les mille liens qu'elle crée, et ce qui précède leur déplaît.

Selon leur jugement, ces petites faveurs arrachées peu à peu à l'amour, ces émotions qui vous étouffent, ces attentes, ces craintes, ces serrements de mains furtifs, ces regards dérobés, ces sourires qui valent de longues phrases, ces demi-mots jetés, ces sous-entendus, ces signaux visibles pour un seul, ces rougeurs indiscrètes, ces battements de cœur, tout cela ce sont des fadaises et des stupidités. Le but des passions est de réussir. Allons donc au but et dépêchons-nous.

Tout cela est *vrai*, je ne le nie point: tout cela

est excellent pour ces liaisons éphémères, où le cœur n'entre pas, tout cela est digne du vocabulaire des sentiments tarifés. Mais une femme qui aime malgré elle, qui ne veut pas, qui ne doit pas aimer, une femme qui risque son bonheur, sa réputation, son avenir, qui manque à des serments sacrés, cette femme ne sera-t-elle pas guérie bien vite, en se voyant si peu comprise? Pourra-t-elle accorder ce qu'on lui demande si mal ?

Quant à moi, je le déclare, je ne doute plus de la vertu de personne, je n'écoute pas un mot sur qui que ce soit, je tiens toutes les femmes pour des Honesta, à leur corps défendant peut-être, ceci est leur secret, mais les hommes ont pris le meilleur moyen pour corriger les mœurs. Ils se rendent si peu aimables, qu'il est fort difficile de les trouver tels : les grandes passions n'existent plus que dans les romans anciens; le réalisme en débarrasse les nouveaux, comme le positif en a débarrassé la vie. En amour aussi bien qu'ailleurs, on veut être à son aise, on ne tolère ni trouble ni dérangement; or, un amour dans le monde ne peut avoir le laisser-aller des amours faciles. On l'accepte, on le subit, on ne le cherche pas.

Jadis, on choisissait une femme *parce qu'elle* était de la société, aujourd'hui on s'y résigne *quoiqu'elle* en soit.

Je le répète, il n'y a pas dans tout ceci le moindre prétexte à entraînement, et toutes les jeunes femmes sont des parangons de vertu. Tant mieux! elles rempliront leurs devoirs d'abord, et puis elles souffriront moins. Elles s'épargneront les mille douleurs d'une affection combattue, elles arriveront au terme du voyage sans en avoir connu les écueils. Ce que je dis là a l'air d'un sermon, je n'ai pourtant pas envie de prêcher, et c'est malheureusement trop certain.

Maintenant, si l'on me démontre que j'ai tort, que la jeunesse est admirable, que l'éducation est parfaite, que les manières sont distinguées, que les cœurs sont dévoués, chevaleresques et les croyances solides, j'en serai enchantée et je passe condamnation. J'ai cru avoir répété ce que j'entends, ce que je vois. Il y a des exceptions, je n'en doute pas : elles sont rares.

Je ne vous parle pas ainsi parce que je suis vieille, n'allez pas m'en accuser, encore une fois. J'ai vu les débris du dernier siècle, j'ai été élevée

au milieu de ces adorables douairières, de ces charmants vieillards, qui racontaient si bien, qui savaient tout dire, et qui avaient fait de la société française la première société de l'univers. Nous sommes très-loin d'eux, j'en conviens humblement; ceux d'à-présent sont très loin de nous. C'est donc la décadence, ou bien c'est une transformation. Le sérieux remplace l'agréable, *le certain, le sonnant* remplacent l'espérance. On s'y accoutumera. Les traditions s'effaceront, et nos petits-enfants, tout en étant fort grossiers et fort matériels, seront peut-être aussi aimés et beaucoup plus heureux que nous, mais ils le seront autrement.

De mon temps, les jeunes personnes n'étaient rien dans le monde, elles ne s'y montraient pas avant dix-sept ou dix-huit ans, et lorsque elles s'y montraient, on ne les comptait guère, fussent-elles belles et riches. Les règles ne sont point générales, quelques-unes sortaient de la foule, celles-là avaient un cercle autour d'elles, elles étaient coquettes, élégantes et admirées, elles payaient cher ce triomphe, leur mariage devenait très-difficile. Elles attendaient depuis longtemps un parti convenable, nul homme ne se souciait de leur donner

son nom, on regardait cette manière d'être comme de mauvais présage. On se trompait souvent; entre la jeune fille d'hier et la femme de demain il y a un abîme. il dépend de son mari qu'elle y tombe ou qu'elle sache le franchir, c'est à lui de la guider.

Nos habitudes n'étaient pas ce qu'elles sont. Si les jeunes personnes s'effaçaient dans les fêtes et les bals d'apparat, elles avaient des réunions pour elles, où l'on n'admettait que leurs compagnes, leurs frères, leurs cousins, les amis de ceux-ci. Là, sous l'œil de leurs mères, sans prétention, sans dépense, elles se livraient à la gaieté de leur âge; on dansait des nuits entières avec des robes de *mousseline gaze* bordées d'un ruban à cheval, une fleur dans les cheveux, plus souvent un nœud, ou même rien du tout. On buvait des verres de sirop et d'eau sucrée, on mangeait un morceau de galette. Lorsque la soirée se prolongeait trop tard, on servait des bouillons. Quelques bougies, deux lampes éclairaient tout cela. Chacun jouait à son tour du piano, les contredanses étaient faciles et gaies. C'était un entrain, un naturel, une retenue cependant dont rien ne

peut donner l'idée à présent. Nos parents étaient sévères en nous permettant de nous amuser, on ne nous permettait pas un mot, pas un geste, une démarche hors de la convenance la plus stricte. Si nous trichions en cachette, si nous échangions quelques regards, quelques phrases jetées, ceci n'avait point de suite, point de portée. Aucun de nos chevaliers ne songeait à nous séduire, et nous ne supposions pas qu'on pût être séduite.

Notre éducation, plus solide sous tous les rapports que celle d'aujourd'hui et tout aussi brillante, ne nous apprenait néanmoins que ce que nous devions savoir. Nous ne lisions ni romans, ni journaux, on ne tenait devant nous que des conversations châtiées; quand notre ardente curiosité nous entraînait au delà, nous n'osions pas le laisser deviner et nous nous formions dans notre imagination des mondes impossibles, conformes à nos vœux, à nos espérances, et très-éloignés de la réalité. Ceci était un tort, je n'en doute pas. Le réveil arrivait forcément, nous regrettions nos illusions, nous cherchions à les ressaisir, et cette course à travers les impossibilités a causé bien des malheurs et bien des fautes.

Pures et innocentes, accoutumées à l'économie, à la simplicité, tout était nouveau pour nous dans le mariage: les *merveilles*, souvent très-ordinaires, de notre corbeille nous enchantaient. Nous n'avions jamais porté de volants, de dentelles, de velours. Notre plus splendide parure était un collier de corail, aux jours de cérémonie. Jugez.

C'était une garantie pour l'avenir, pourvu que cette garantie fût sagement dirigée, toutefois. Alors, comme à présent, le bonheur du ménage dépendait du *maître*. Sauf quelques natures perverses, lorsqu'un homme prend une jeune fille au milieu des siens, c'est une page blanche où il peut écrire ce qu'il veut. Il est plus difficile aujourd'hui de trouver cette page blanche, j'en conviens. Elle est souvent comme celle d'un album où plusieurs ont laissé leur pensée ou leur signature.

Voilà ce que nous étions. Les jeunes filles que vous rencontrez ne nous ressemblent pas; l'hymen n'apporte guère de changement dans leur vie que celui du nom: il n'y a de plus qu'un mari. Elles savent d'avance ce qui les attend, elles pèsent les bijoux qu'on leur donne et les feraient volontiers estimer afin d'être sûres de ce qu'ils

valent. Elles se font rendre compte des *rentes* et connaissent le nom de tous les agents de change de Paris. L'argent et les affaires les occupent autant que leurs plaisirs. Vous ne voyez guère de ces folies de passion qui bouleversent une existence à jamais. Peu de femmes jetteraient par la fenêtre leur position, leur fortune, leur considération, par amour pour un homme qui doit les abandonner, suivant la règle commune, et dont l'ingratitude sera le seul dénouement de ces aventures. Ceci a l'air d'un progrès, et nous devons bénir la prose dans laquelle nous vivons.

Pourtant, n'a-t-on rien mis à la place de ces dévouements immenses? N'est-il pas quelque plaie cachée qui ne saigne pas, mais qui sent mauvais? *Les lionnes pauvres* n'ont-elles pas remplacé les héroïnes des romans? J'entends sourdement parler de luxe impossible, de couturières et de marchandes de modes soldées par des *emprunts* secrets. On cause fournisseurs jusque sur l'oreiller conjugal, ce qui n'empêche pas de porter la tête haute ou de se poser en fières vertus, sous prétexte que *l'on ne s'affiche pas*. Ce sont assurément des calomnies. Je plaindrais fort la société s'il en était autrement; à tous

ces anciens péchés on en aurait ajouté deux plus affreux encore : l'avidité et l'hypocrisie. On serait plus vicieux que par le passé et ces vices seraient ignobles! non, non, je ne le crois pas.

On nous demande ce que nous avons fait de nos filles, et quant à nos garçons, nous sommes plus coupables même si c'est possible. Il en résulte que nous les avons tous mal élevés, et que j'ai parfaitement raison. On ne discute pas ce fait, on cherche à l'expliquer. On me dit ! « Vos accusations sont vraies, mais ce n'est pas notre faute. Il est injuste et cruel de nous le reprocher. »

Je ne reproche rien, je raconte. Vous n'êtes plus des enfants, vous convenez que vous n'êtes point aimables, qui vous empêche de suivre la bonne pente, puisque vous avouez la mauvaise? Je n'ignore pas ce qui fait votre excuse, et je vous l'ai accordée d'avance. Votre éducation n'a pas valu la nôtre. J'en déduirais facilement les motifs, mais ceci me conduirait à des matières que je ne puis traiter ici.

Qu'il vous suffise de savoir que si vous valez moins que nous, c'est à cause du progrès.

Il est des jeunes filles romanesques. Peut-

être au fond des provinces les plus reculées, à Quimper-Corentin, ou à Carpentras, où ne vont pas les chemins de fer *qui sifflent* et *qui fument;* peut-être y a-t-il des Marguerite ou des Elodie, soupirant après un mariage d'amour, encore bien plus sot que le mariage d'argent. Au moins l'argent console, mais quand l'amour est parti, que reste-t-il pour consolation? J'ai vu beaucoup de mariages d'amour, il en réussit un sur mille tout au plus. Les autres n'y vont pas par quatre chemins, ils se séparent et ils s'arrachent les yeux. Unir deux amoureux, c'est unir deux aveugles; lorsqu'ils recouvrent la vue (et l'on guérit toujours de cette cataracte-là), ils se trouvent si différents de ce qu'ils avaient imaginé, qu'ils ne se reconnaissent plus. Pour se marier et être heureux, il faut *s'estimer* et *se plaire*, et non pas *s'adorer*.

Quant aux mauvaises manières, au mauvais jargon, aux cigares et tout ce qui s'ensuit, je ne m'y accoutumerai jamais. Lorsqu'un homme me parle le chapeau sur la tête, je ne puis m'empêcher de rougir pour lui et pour moi. Le monde n'est plus gai, pourquoi? parce qu'il est cérémonieux lors-

qu'il est convenable. On ne peut plus permettre la gaieté, on arriverait à la licenee; l'argot et le cancan seraient immédiatement installés, si l'on banissait le solennel et le monotone. Tout cela est fort malheureux, car la société française est morte, car on ne trouve plus de ces intimités charmantes où l'on pouvait tout dire, parce qu'on disait tout bien. J'ignore où nous allons, j'ignore ce que l'avenir amènera à ceux qui viendront plus tard; peut-être dans cinquante ans inventeront-ils la politesse et la causerie, comme nous avons inventé le contraire

Le résumé de tout ceci, c'est que nous vivons dans un temps douloureux, puisque cette belle et chère jeunesse ne peut se défendre qu'en blâmant ceux qui l'ont instruite. Ce n'est pas une défense, hélas! je le répète, c'est un aveu. Ce sont les circonstances atténuantes de la cour d'assises. Ils prétendent qu'ils ne savent plus aimer parce qu'on ne le leur a pas appris. Est-ce que cela s'apprend? Est-ce que le cœur ne parle pas plus haut que les leçons d'un maître? Les pauvres enfants n'ont donc jamais lu les *Oies du frère Philippe.*

VIII

LES EAUX

C'est un fort grave sujet, au temps où nous vivons, que celui des eaux : aller aux eaux, paraître aux bains de mer, est devenu dans notre monde une nécessité sociale. Que de politique, quelle profonde stratégie se dépensent, çà et là, pour faire passer les bons mois de la villégiature dans l'un de ces Eldorados des doux loisirs!

Or donc, puisque tout le monde prend ce chemin, nous dirigerons à notre tour, si vous le voulez bien, notre promenade aux eaux : d'abord à nos eaux nationales, à nos eaux françaises, et puis aux eaux européennes où viennent les souverains et les

princes. Je prendrai les premières venues pour servir de cadre ; je ne désigne personne, et la scène peut aussi bien se passer une année qu'une autre. C'est un tableau de genre, où les figures n'ont pas de modèles à force d'en avoir, où nul ne pose, et où la ressemblance est saisie à vol d'oiseau. On ne doit voir en ces pages aucune individualité. Je ne blesse pas, je pique au hasard, je ne saurais trop le répéter. Il en est toujours ainsi dans les peintures de mœurs. Si le peintre est adroit et heureux, on nomme les masques, tant ils sont ressemblants; chaque coterie possède le type, on l'habille, on le baptise selon sa fantaisie, suivant ses sympathies ou ses haines ; la passion se fourre partout.

Pourquoi ne choisirions-nous pas le Mont-Dore?

Le Mont-Dore, avec ses paysages, avec ses montagnes, ses cascades, ses lacs et ses vallées si fraîches et si vertes! C'est un beau lieu. Il s'y trouve ce qui peut attirer les regards et *flamber* l'imagination. C'est une magique décoration d'opéra, au milieu de cette vieille Auvergne, sol véritablement français, que jamais l'étranger ne foula, et qui a conservé tant de traditions précieuses. On n'y va pas assez, je vous l'assure. Nous possédons en

France des merveilles que l'on n'explore point. Nous avons les Vosges et les montagnes du Cantal, où se répètent sur une moins grande échelle les magnificences de la Suisse, et cependant on n'en dit rien, peu de gens les visitent, on les traite en pays perdu. Quelques heures suffisent pour s'y rendre, on dédaigne ce qui est si près, si facile ; il semble que cela ne vaille pas la peine de se déranger et que l'on ne puisse estimer que ce que l'on va chercher loin. Si « nul n'est prophète en son pays, » ce qui est bien vrai, nul pays n'est prisé ce qu'il vaut par ceux qui l'habitent, à moins qu'on ne s'avise de l'attaquer, auquel cas ils se mettent à le défendre, par esprit de contradiction.

La patrie est souvent comme une maîtresse infidèle, de laquelle on veut dire du mal, qu'on appelle ingrate et perfide ; mais si un étranger s'avise de vous prendre au mot et d'abonder dans votre sens, alors on se révolte, on s'en prend à lui, on l'attaque et on brise vingt lances pour soutenir ce que l'on accusait. La femme de Sganarelle enfin ! Eternellement Molière et ses éternelles vérités !

Aux eaux, il y a toujours un astre dominant, une

reine qui dirige tout, qui conduit tout, que l'on imite, que l'on copie, que l'on blâme et que l'on adore. C'est le point de mire de tous les égards; elle décide, elle accepte, elle refuse : ses arrêts sont souverains. Plus que les rois constitutionnels, elle règne et elle gouverne. Elle a sa cour, ses complaisants, ses ministres, ses chevaliers, et ses dames. Que de rivalités elle fait naître! Combien s'estiment triomphants ceux auxquels elle accorde son intimité! Que de soupirants, que de *patitos*, trop ravis de l'être et acceptant, comme une faveur inappréciable, la permission de souffrir à ses pieds!

Quant aux femmes, c'est autre chose. Leur première occupation, aussitôt qu'elle paraît, est d'éplucher sa toilette, sa beauté, ses paroles, jusqu'au moindre détail. L'envie est ingénieuse, elle prend tous les masques, jusqu'à celui de l'admiration. On se forme par groupes plus ou moins hostiles, plus ou moins dévoués et cela s'échelonne. Il y a les quasi-émules, les amies, les complaisantes, les imitatrices, les dénigrantes, les ennemies déclarées, celles qui voudraient élever autel contre autel, et qui, ne pouvant se résoudre à s'avouer vaincues,

cherchent à se créer des partisans et à organiser un petit royaume à côté du vrai.

Ainsi, la reine est presque toujours une Parisienne, ou d'un grand nom ou d'une grande fortune, souvent l'un et l'autre, qu'un hasard de voisinage, la curiosité, un médecin complaisant et l'envie de voyager ont conduite là. Elle a des toilettes splendides, de ces toilettes qui sont des livres fermés à clef pour les autres, et que leur magnificence même ne parviendra jamais à effacer.

Axiome :

Une femme du haut monde de Paris, en robe de toile, a l'air plus paré, plus élégant qu'une autre femme en robe de brocard.

Il y a des exceptions, pourtant c'est la règle.

Il se trouve aux eaux également des soleils descendus des empyrées environnants, des grandes ou petites villes, fort riches, fort accoutumés à trôner dans leur chef-lieu, et ayant compté au moins sur une petite couronne aux bains où elles se rendent. Point : la Reine *rafle* tout. Elle les écrase sans y songer, sans y tâcher, naturellement, presque sans s'en apercevoir. Si on lui disait qu'il y a eu

lutte, elle en serait si étonnée qu'elle ne vous croirait pas.

— Quoi! dirait-elle, j'ai fait envie à ces dames! Quoi! elles m'en veulent parce que l'on s'occupe de moi et qu'on les oublie! En vérité elles ont bien de la bonté, car je n'ai pas eu l'intention de leur nuire.

La belle reine paraît, comme l'aurore, fraîche, souriante, avec un de ces négligés adorables qui font le désespoir des rivales, parce qu'ils sont impossibles à copier, tant ils sont simples et riches à la fois. Elle est entourée en sortant de sa chambre où pleuvent, dès son réveil, les bouquets, les vers, les poulets, sans compter les lettres de Paris, les seules qu'elle lise peut-être. Elle sait les nouvelles de la société, des châteaux, des villes de bains, des voyages, elle les donne à ceux qu'elles intéressent, aux hommes de son monde; les autres ont l'air de s'en préoccuper pour se prêter des façons d'élégance, ce que certains rustauds envient infiniment. En entrant dans la salle du déjeuner, elle distribue ses sourires, ses bonjours, ses saluts, selon le degré d'intimité ou de faveur. Elle prend sa place, elle a des domestiques à sa livrée derrière elle. On ne

leur laisse pas le temps de la servir. Les élégants se disputent le droit de lui verser le thé qu'elle boit uniquement; le vin étant français doit être écarté le matin de tout service fashionable; une personne qui se respecte ne boit que du thé. Aussi, pour faire comme madame la marquise, on consomme des flots d'eau chaude.

Au repas se décide l'emploi de la journée. La divinité consulte pour la forme ses dames d'honneur par un :

— Qu'en dites-vous, ma chère?

dont la réponse n'est pas douteuse.

Aussitôt que la partie est arrangée, la nouvelle se répand parmi les convives, toujours suivant les degrés de la hiérarchie. Les favorisés disent :

— Nous allons à tel endroit.

Ceux qui aspirent et doutent continuent :

— On va à tel endroit.

Le chœur des envieux commence :

— Ils vont à tel endroit.

Et de quel ton!

Les ennemis achèvent :

— Ils vont à tel endroit! Eh bien! moi! j'irai aussi pour les narguer.

Aussitôt que la dernière bouchée est avalée, que la dernière plaisanterie a trouvé son écho, on remonte chez soi, on fait sa toilette et on part. C'est là que l'on se trie et que les coteries se dessinent, que les sympathies se trahissent. Chaque bande a son chef, mais toutes ces tribus se préoccupent uniquement de la principale, laquelle ne se préoccupe que d'elle seule, à moins de trouver ailleurs une de ces excentricités mirifiques que l'on ne peut laisser passer sans les voir.

Tout le monde est à la porte de l'hôtel pour assister au départ de la reine et de ses suivants. Les regards l'accompagnent, les critiques l'escortent, les rages sourdes la maudissent. Quand elle a disparu, quand, jusqu'au dernier traînard, la troupe s'est éloignée, on reste encore réuni quelques instants, pour achever de vider complétement le sac du fiel. Les épigrammes pleuvent, les médisances, les calomnies au besoin; on déchire à belles dents jusqu'à ce que le morceau s'en aille, et quand on se sent plus léger de la bile qui s'est exhalée, on se sépare en riant, on suit chacun la petite étoile autour de laquelle on gravite, et alors, pour n'en pas perdre l'habitude, on se moque les uns des

autres, et on se prête mille ridicules qui ne manquent pas d'être rendus. Ces dettes-là se payent oujours.

Il reste à l'hôtel un noyau, un centre de commères, ou malades, ou vieilles, ou paresseuses, qui habitent le salon, et qui, à titre d'office, drapent la société entière. Celles-là ne font acception de personne, reines et sujettes, tout y passe; c'est leur unique occupation. En général, aux eaux on n'a que deux choses à faire : s'amuser et déchirer son prochain. Il arrive quelquefois qu'on n'atteint pas le premier but; mais. quant au second, on ne le manque jamais.

Les promenades du Mont-Dore sont charmantes. Le village est situé dans une gorge, entre deux montagnes, et dans le fond s'élève le pic de Sancy, le roi de la contrée. Du quatrième côté, la vallée se prolonge au milieu des prairies et des bois. La Dordogne, en ce lieu modeste cours d'eau, coule entourée de superbes rochers, au-dessous de la *Roche Vandeix,* où exista jadis un château-fort, vrai repaire de brigands qui désolaient le pays. Livré par la trahison, il fut détruit de fond en comble sous Charles VI; il n'en reste pas vestiges.

Non loin de là se trouve la *Bourboule*, source d'eau chaude pour les maladies de la peau, située dans un site remarquable.

On va ensuite à la cascade de la *Vernière*, dont le grand mérite est d'être parfaitement encadrée, car c'est un filet d'eau assez élevé ; mais les sapins et les beaux hêtres qui l'entourent lui prêtent un ombrage enchanteur. La *Scierie,* que l'on trouve après, est un délicieux ravin, bien garni d'arbres, avec un large ruisseau bruissant dans des pierres moussues, et coulant tranquille parmi les fleurs. C'est ravissant.

On suit un sentier pittoresque, coupé de prairies bien vertes, et l'on arrive à la montagne du *Capucin ;* ce nom lui vient d'un rocher détaché de la cime et qui représente assez bien la tête d'un moine de cet ordre. La vue est magnifique : le village est à vos pieds avec ses quelques maisons passablement bâties, son clocher modeste et son mouvement perpétuel de baigneurs. Au-dessus, on aperçoit la *grande cascade,* dont l'adjectif me paraît un peu ambitieux ; à droite et à gauche,ce sont des montagnes, et puis autour ces éternelles vaches, avec leurs sales bergers et leurs demeures ignobles que

l'on appelle des *burons,* malheureuse imitation des chalets suisses, auxquels ils ne ressemblent guère : on en voit partout en Auvergne.

La plus belle course est celle du pic de Sancy. Le chemin est assez difficile, quoique peu dangereux ; mais on en est bien récompensé par le splendide panorama que l'on découvre du sommet. On aperçoit sept lacs, je ne sais combien de villes, sans compter les villages et les clochers ; c'est magique, on y resterait volontiers une journée entière.

Du Sancy au *lac Pavin* il n'y a qu'une courte distance. Ce lac, très-curieux pour les géologues, ressemble, en petit, à la mer Morte. C'est un cratère de volcan, absolument rond, entouré de roches nues, à pic et rempli d'eau jusqu'à trois cents pieds. On n'y peut naviguer : c'est un tourbillon ; il ne s'y trouve pas de poisson non plus ; c'est fort étrange, et cela fait venir tout un monde de pensées. Je ne connais rien de plus triste et de plus désolé. En chemin on rencontre un touchant pèlerinage : *Notre-Dame de Vacivières.* C'est une chapelle miraculeuse très-vénérée dans le pays, et où les *ex voto* sont encore chaque jour apportés. Hélas ! la foi est si éteinte parmi nous aujourd'hui, qu'on

est heureux de la retrouver dans ce petit coin du monde.

Les excursions plus lointaines sont aussi plus remarquables peut-être; d'abord la charmante cascade du *Quereuil*, le chemin qui conduit au lac *Chambon*, et ce lac lui-même. Il est suivi d'une futaie superbe, au milieu de laquelle coule un torrent qu'on aperçoit et qui disparaît tout à coup à travers les arbres. Cette futaie conduit aux ruines de *Marol*, ancien et magnifique château de la maison d'Estaing, d'une vaste étendue et d'une conservation curieuse ; ces ruines attestent la puissance de leurs maîtres; elles font rêver. Est-il possible de ne pas rêver et de ne pas regretter en face des ruines ?

On se sert, pour les promenades, de petits chevaux assez laids, mais d'une merveilleuse sûreté de jambes. Avec eux, on descendrait sans danger dans un précipice ; cependant, ce ne sont point des chevaux montagnards ; ils viennent du Poitou et de la Vendée. On les amène au commencement de l'hiver, puis on les lâche dans la forêt comme un troupeau jusqu'au printemps. Les maladroits tombent dans les ravins et se tuent ; il n'en est plus

question; d'autres s'ensevelissent sous les neiges, on n'en entend plus parler; ceux qui survivent ont appris à marcher à leurs dépens, ils sont parfaitement sûrs de leur fait, choisissent leur chemin avec un instinct admirable; on n'a qu'à les laisser faire.

La matinée s'occupe ainsi. Le soir, on revient pour dîner de grand appétit, et là les rivalités recommencent, d'autant plus qu'ordinairement le bal doit suivre. La *reine* et sa cour révèlent à haute voix les incidents de la journée, tandis qu'au contraire les autres les racontent tout bas; ils n'osent pas se produire devant les épisodes du voyage *princier*. Et puis ce sont les jalousies d'une autre espèce, les petits calculs de gourmandise. J'ai connu une vieille femme dont le grief le plus redoutable contre la duchesse de B... venait d'une tyrannie d'estomac.

— Depuis que cette belle dame est ici, disait-elle, on ne peut plus manger. Elle se fait attendre, de sorte que les plats sont froids, et sa *séquelle* s'empare de toutes les volailles; ils prennent les ailes et les blancs, il ne reste que les carcasses et les pilons ; le beau régal !

L'influence de la beauté, vous le voyez, s'étend jusqu'aux casseroles. Étonnez-vous donc qu'elle bouleverse les empires !

Toute chose en ce monde a son revers et sa doublure. Après la reine véritable, il y a la fausse, il y a celle qui veut absolument l'être et qui sert de jouet à la société entière. Celle-là est pleine de prétentions, d'affectations de tout genre; elle pose du matin au soir, elle ne fait pas un geste sans en calculer l'effet et ne dit pas une parole sans en écouter le bruit; elle se pâme pour le moindre incident, s'évanouit au bruit le plus léger. J'en ai vu une tomber en syncope pour un bouquet dont l'odeur la tuait, disait-elle; vérification faite, c'étaient des fleurs de papier !

Je n'en finirais pas si je voulais numéroter les types étranges qui se montrent aux bains. Il est une particularité que je ne peux cependant passer sous silence : par un accord tacite entre tout le monde, les connaissances des eaux ne comptent pas. On peut se voir du matin au soir, être ensemble comme des amis de vingt ans; il est reçu que c'est un terrain neutre, et que, si l'on veut, on ne se regarde plus à Paris. De là des colères effroyables

chez des femmes qui ont, pendant tout l'été, échangé des poignées de main et fait des cavalcades avec des grandes dames, lorsque celles-ci se contentent de les saluer quand elles se rencontrent au spectacle ou sur les boulevards. Elles avaient bâti d'autres châteaux pour l'hiver.

Tant il y a que partout le monde est toujours le monde, que vous ne changerez ni ses défauts ni ses exigences, et que la seule façon d'y vivre agréablement, c'est de suivre la ligne droite, sans regarder si les autres le trouvent bon. Dieu nous juge !

Les eaux françaises ne ressemblent en rien aux eaux cosmopolites ; elles suivent à peu près les mêmes usages que les bains de mer; cependant la réunion de ces derniers diffère beaucoup. elle se rapproche davantage d'Ems, de Wiesbaden, de Baden et des autres grands centres de réunion européens.

A Baden, par exemple, les sociétés rivales sont en présence. Les grandes dames et les lorettes se coudoient ; c'est un terrain neutre comme le bois de Boulogne, à Paris.

Il n'est plus question de reine, ce sont deux répu-

bliques aristocratique d'un côté, démocratique e oligarchique dans l'autre camp; quelque étrange que cela paraisse, ces deux mots-là s'allient, et nuls ne pourraient aussi bien exprimer la vérité.

J'ai peint *con amore* les sites de notre vieux Mont Dore ; ceux de Baden ne leur cèdent en rien ; pourtant ils ont un tout autre aspect. Les forêts som bres, les ruines escarpées de ce bijou d'Allemagne sont envahies par la civilisation et par la mode. Dans chaque clairière se rencontrent dix voitures ; on boit du vin de Champagne sous tous les arbres; les éclats de rire et les chansons éclatent comme des fusées derrière un rocher, lorsque vous vous croyez seul et que vous vous prenez à rêver.

Baden est trop joyeux, trop mondain ; on ne s'y repose pas, on y change de fatigue et de tourbillon. C'est un lieu ravissant ; c'est l'endroit de l'Europe où l'on s'amuse le plus et le mieux, et où l'on vit le plus joyeusement lorsque Paris devient une fournaise et que la canicule en chasse tout ce qui est assez heureux pour le quitter.

Les Français, surtout les Parisiens, y sont en très-grand nombre ; le théâtre est français, les artistes également, les sportsmen sont Français, tout

est français à Baden, surtout l'éminent directeur des eaux, ce grand cœur, ce charmant esprit, cet homme qui fait tant de bien et qui sait si parfaitement le faire; malgré cela, l'élément français ne domine pas dans la bonne compagnie, les rois de Baden, ce sont les Russes.

Ce qui est plus singulier encore, c'est que nous, accoutumés à triompher partout, à imposer notre omnipotence parisienne, nous nous y soumettons. Ajoutons, il est vrai, que la majorité est du côté des Moscovites.

Elles font la pluie et le beau temps; elles ont établi un club féminin, où il faut être admise pour le peu qu'on tienne au bel air des eaux.

Ce club dicte des lois, il a ses réunions particulières, il ne se mêle pas avec les autres, il occupe la plus belle loge au théâtre, il a sa place marquée à la musique et à la conversation. Si l'on veut faire un tableau de Baden, on doit le mettre au premier plan, tout s'efface devant lui.

Les autres voyageurs ne font que passer. Ils sont là plutôt comme galerie, comme curieux. Ils se promènent autour des illustrations, comme ils se

promènent le soir autour de la table de jeu. C'est une lanterne magique, ce sont des gens qui circulent, qui se montrent, sans compter autrement que sur la liste des arrivants et dans la poche des aubergistes.

Il est cependant une classe de Françaises, qui tient à sa manière le haut du pavé et qui fournit chaque matin un chapitre à la chronique locale. Au moment des courses, le jockey émigre presque en corps à Baden et les plus illustres d'entre les lorettes le suivent. Cette excursion est un des titres à la célébrité, un des degrés à franchir pour y arriver et pour la conserver longtemps. Il n'est pas permis d'ignorer Baden dans ce monde-là.

Pendant le séjour de cette colonie, il se joue de singulières comédies.

Ces messieurs se partagent entre les deux académies sans dissimulation aucune, c'est une sorte de convention. On les voit tantôt avec une princesse, tantôt avec une impure, et cela ne souffre pas la moindre difficulté. On se toise quand on se rencontre, et lorsque la grande dame retrouve le sportman, elle lui dit :

— Mademoiselle une telle avait ce matin une bien

jolie toilette, demandez-lui donc où elle l'a fait faire et ce qu'elle a coûté.

Une fois le renseignement obtenu, on écrit à Paris, et huit jours après, quand le *modèle* a repris sa course pour Hombourg ou les autres tapis verts du Rhin, on revoit encore sa robe balayant les allées, et modifiée par quelques petits changements appropriés au genre de beauté de l'imitatrice.

Ces échanges de procédés établissent une sorte de connaissance éloignée entre les puissances féminines. Elles ne se saluent pas, mais elles se regardent volontiers avec une certaine complaisance mutuelle. Elles se discutent dans leur cercle, et elles sont parfaitement instruites réciproquement de leurs faits et gestes.

La lorette vous racontera l'arbre généalogique de la grande dame; celle-ci en revanche échenille du bout du doigt son arbre d'amour, elle en sait les ramifications, et peut-être quelquefois les branches tombent-elles jusqu'à la portée de sa main. Ceci est le secret de sa conscience.

Ces deux mondes sont tellement rapprochés, à Baden comme à Paris, qu'on serait tenté de les

confondre. Les hommes forment entre eux un trait d'union dont chacun conserve sa part, sans la céder, mais sans disputer ce qui ne lui appartient pas. On vit en bonne intelligence, et ceci ne s'était jamais vu auparavant.

Voilà quelle est aujourd'hui l'influence de la société française à l'étranger.

Notre prestige n'est plus le même, avouons-le. Nous ne faisons plus une loi universelle que par nos mauvais côtés. On ne prend plus leçon chez nous pour de grandes manières, on s'est empressé d'adopter nos extravagances, et comme elles ne sont pas difficiles à saisir, on traite avec nous au moins d'égale à égale.

Nous avons la suprématie des ouvrières en modes, et souvent ce ne sont pas les Parisiennes qui les portent les premières, bien qu'elles soient faites à Paris. Nos magasins comptent avec le reste du monde. Il est loin, le temps où l'on ramassait les rebuts, où l'on confectionnait des chiffons impossibles pour l'exportation ! L'estampille de Paris ne fait pas tout passer, si ce n'est au Chili ou aux Grandes-Indes, ou dans des pays si éloignés qu'ils ne se sont pas mis à la hauteur du siècle.

Depuis qu'il n'y a plus chez nous ni grandes dames ni grisettes, le type parisien, si tranché, si gracieux, se retrouve rarement. Nous n'avons que des lorettes et des bourgeoises ; il est aisé de les copier ; on en voit partout.

La décadence est arrivée jusque-là !

IX

LA PROVINCE

I

LA GRANDE VILLE

On se plaint de la centralisation. Elle s'amoindrit cependant : nous avons en France des grandes villes qui sont des centres aussi bien que la capitale.

Nous avons même des villes du second ordre sur lesquelles le niveau n'a pas encore passé, et qui conservent leur physionomie particulière et originale.

L'une ne ressemble pas à l'autre; elles ont leur spécialité, elles ont leurs sociétés différentes, et par conséquent leur importance.

Nos villes de première catégorie ne sont pas nom-

breuses, ce sont par excellence des villes de commerce. Elles forment la richesse solide du pays, dont Paris est le bijou, quelques-uns disent le colifichet.

Les mœurs et les habitudes de ces cités ouvrières ont un cachet très-marqué pour chacune.

Un trait leur est commun : le commerce y règne, et la seule puissance, la seule aristocratie est celle de l'argent. La noblesse n'est rien, les arts et la littérature n'ont qu'une influence relative; on vous pèse, on ne vous juge pas.

Les autorités, si choyées, si flattées partout, n'ont là qu'une omnipotence secondaire. M. le préfet lui-même ne fera pas pencher la balance de son côté, s'il ne sait pas choisir ses moyens, s'il cherche à imposer son pouvoir. Pour réussir, il lui faut une grande adresse et une fortune suffisante; autrement on ne le regardera pas.

Quoi qu'il fasse, il n'éblouira point des gens qui remuent l'or au boisseau; il ne les dominera que par sa valeur personnelle et par celle de la place qu'il occupe; en luttant avec eux de magnificence, il sera vaincu; en se renfermant dans les bornes de ses attributions, il les attirera forcément.

La corde qui vibre le plus vite et le plus longtemps chez les parvenus, c'est la vanité.

Ceux qui l'ont à juste titre, parce qu'ils ont la conscience de leur mérite, sont infiniment plus modestes que ceux qui doivent tout au hasard.

Les honneurs sont leurs rêves et leur marotte; sur ce point, M. le préfet les trouvera vulnérables. Pour un morceau de ruban, pour une distinction accordée en face de toute la ville, il obtiendra d'eux ce que des trésors n'obtiendraient pas. Il peut être économe de billets de banque, pourvu qu'il soit prodigue de compliments.

L'éducation des commerçants aujourd'hui est très-soignée; on ne se contente plus, comme autrefois, de leur enseigner la tenue des livres et l'arithmétique. Ils font des études suivies, et beaucoup sont des hommes fort distingués, cultivant les arts et s'y connaissant véritablement.

C'est surtout à Paris que s'entretiennent ces goûts; dans nos grandes villes manufacturières, le négoce et la fabrication s'établissent sur une échelle proportionnellement plus étendue. La vie de famille est aussi plus intime, par conséquent le temps qu'on lui donne absorbe ce que le comptoir en laisse de

libre. Le plus charmant esprit peut s'endormir sur des colonnes de chiffres, lorsque la cupidité ne le réveille point.

Ces préoccupations continuelles de départs et d'arrivées, de lettres et de commandes, détournent la pensée du superflu de la vie. Le sérieux domine tout, la passion se tait sans s'éteindre, elle se tourne vers un autre but, et les rivalités de maisons causent des émotions aussi vives que les rivalités d'amour.

Ces grands centres prennent beaucoup au mouvement parisien. Ils en ont l'agitation et la variété ; leurs relations avec tout l'univers leur donnent même plus qu'à nous un développement d'idées cosmopolites, elles leur font un horizon plus étendu.

Les Parisiens ne voient qu'eux et dédaignent le reste du monde; les habitants de nos premières villes commerciales se placent bien au-dessus des autres, mais ils les admettent, ne fût-ce que comme auxiliaires et comme moyens. Ils savent quel parti on peut tirer d'eux, et leur estime ira jusqu'aux limites de ce parti-là.

Leur activité est immense; quelques-uns sont hardis et risquent tout, tandis que leurs voisins ti-

norés les suivront de l'œil, blâmeront leurs entreprises et leur témérité ; s'ils échouent, ils se frottent les mains en disant :

— Comme j'ai bien fait de m'abstenir ! je l'avais prévu.

S'ils réussissent, ils murmurent tout bas :

— Ah ! si je l'avais su !

On critique ces aventureux ; pourtant on leur envie leur courage, à cause de ses résultats.

L'unique occupation, ou du moins l'occupation dominante, est le lucre, non pas tant peut-être par amour du gain que par désir du succès. Il y a des avides, je n'en disconviens pas ; il y a aussi beaucoup de champions pour qui la réussite est une récompense, et qui sont heureux du triomphe qu'ils obtiennent par leur intelligence et leur assiduité.

Le plaisir n'est que secondaire, cela se conçoit. Un étranger oisif ne s'amuse guère dans ces ruches, il y fait presque l'effet d'un frelon, et si les abeilles ne le chassent pas au moins le voient-elles d'un mauvais œil. Le travail étant le moteur de toutes ces existences, ceux qui ne travaillent pas n'ont pas pour eux le droit d'exister.

« C'est un fainéant ! » est la plus forte injure qu'ils puissent adresser à quelqu'un.

La journée est aux affaires. Dans les grandes maisons, les femmes n'y prennent aucune part, elles soignent leur intérieur et leurs enfants, elles font et reçoivent des visites, elles s'occupent de musique ou de peinture.

Presque toutes ont été élevées dans des pensionnats choisis; ce sont des femmes intelligentes et honorables.

Bien qu'elles voient le monde, bien qu'elles soient fort élégantes, elles font rarement parler d'elles. Elles ont vécu dans ces familles sérieuses, un peu puritaines souvent, où l'honnêteté est aussi inhérente au caractère des femmes que la probité à celui des hommes. C'est un héritage d'honneur transmis avec la fortune, et l'idée d'y faillir ne peut arriver à une personne entourée des siens, n'ayant sous les yeux que des exemples d'une régularité irréprochable; ce serait manquer à tous; on ne lui pardonnerait jamais.

Elles ont moins de mérite que n'en ont eu leurs mères. Le code de l'amour est changé, la difficulté n'excite plus la passion, elle l'abat. Les hommes ne

s'adressent point à des citadelles imprenables; pour succomber, il faut être vaincue d'avance, car on ne vous attaque pas, on vous provoque tout au plus. Une réputation immaculée est un rempart que l'on salue en passant, derrière lequel la beauté même est à l'abri.

Il nous faut de l'amour improvisé, sans peines et sans émotions. Aussi les aventures sont-elles très-rares en province. En dix ans il se trouvera une folle romanesque qui jettera son avenir aux orties et commettra quelque extravagance éclatante. Ce sera un drame tout entier; quant aux vaudevilles, ils sont passés de mode. La galanterie, prise sous la vieille acception du mot, est à peine admise.

Les ménages sont donc assez unis, en apparence du moins, cette union fait partie de la raison sociale. Je ne garantis pas les discussions, les incompatibilités d'humeur; cela ne se raconte qu'en confidence, et les propos des commères roulent surtout sur ce chapitre; il faut bien parler de quelque chose.

Les réunions sont nombreuses et belles, les toilettes splendides. Il y a assaut de richesse, et comme on rencontre toujours les mêmes personnes, on

change souvent de parure. Une robe portée trois fois est tout de suite traitée d'*éternelle* par ceux qui tiennent note de tout.

On fait beaucoup venir de Paris; il y a néanmoins dans la ville une couturière et une marchande de modes en faveur près de ces dames, qui les habille et qui les coiffe ordinairement, et qui ont autant de vogue que Worth et mademoiselle Laure.

Leur magasin est une succursale des salons; on s'y rencontre, on y cause, on y vient savoir ce qui se passe. C'est surtout à l'approche des fêtes importantes que ces visites ont lieu. On est impatient de savoir ce que mettra madame X, — ou bien madame Y; — on surveille soi-même les ouvrières, afin d'être sûre qu'on n'attendra pas et qu'on vous fournira la garniture promise. Ce sont des détails encore plus importants qu'à Paris, ainsi que je viens de le dire, on se connaît et le public est exigeant.

Il y a plusieurs sociétés, sans compter les coteries. Elles forment un tout assez homogène; on peut réunir les catégories, les haines de castes et de partis ne s'enveniment pas. On se rencontre, on se souffre avec indifférence chez les

hauts fonctionnaires ou chez ceux qui, ayant affaire à tous, sont forcés d'ouvrir leur porte à tous. On va assidûment aux théâtres, les loges sont louées fréquemment à l'année, l'on est fort difficile pour les pièces et pour les acteurs. Ce qui nous plaît n'est pas toujours du goût de ces nouveaux juges; ils mettent une sorte d'amour-propre à nous fronder et souvent leur arrêt est plus juste que le nôtre. Ils ne se laissent pas influencer par des questions d'actualités ou de camaraderie et ils sifflent ce qui est mauvais.

Par la même raison, ils sont méticuleux pour les artistes, leur admission ou leur rejet soulèvent des tempêtes qui paraîtraient bien extraordinaires au public usé de Paris. Là on se passionne pour un talent ou pour une représentation. Peut-être cela tient-il à la jeunesse qui est encore jeune, à ces employés sans fortune pour qui le théâtre est le seul plaisir abordable, et qui forment un parterre suffisamment éclairé, suffisamment sensible aux beautés de la musique et de la poésie.

Maintenant, ces villes ont leurs courses et leur steeple-chase; ce qui se fait ici se fait chez elles, et elles se regardent comme des capitales

au petit pied. On connaît le mot prêté aux Marseillais :

« Si Paris avait une Canebière, ce serait un petit Marseille. »

Ceci est une plaisanterie, mais il y a du vrai.

Ce qui distingue surtout ces cités de la nôtre, c'est le respect à peu près conservé pour l'opinion publique; ceux qui le perdent totalement sont désignés. On sait trop ce que fait son voisin, et l'on s'attribue le droit de critiquer ses actions, les dissensions de famille ou d'opinion sont aussi plus marquées. On ose beaucoup moins en toutes choses, on regarde davantage derrière soi.

On est plus susceptible, plus attentif, moins banal, moins bienveillant aussi, par conséquent. On exige davantage des autres en procédés parce qu'on est disposé à leur en donner plus.

Les excentricités sont blâmées ou louées à l'excès; suivant l'adresse de celui qui les commet, elles ne restent pas inaperçues. S'il fait rire, il est accepté, on dira de lui :

— Il est très-drôle.

Et on lui passera tout.

L'esprit n'est une dignité que lorsqu'il sert aux

choses positives, à moins qu'il ne soit médisant. En ce cas, il se fait craindre, et on l'apprécie suivant le mal qu'il cause. L'esprit inoffensif n'a point d'étincelles, il n'est prisé que par les délicats, et ce n'est pas la majeure partie des écoutants.

Les fonctionnaires se lient si peu avec les habitants, qu'ils sont appelés la *colonie.* Ils se voient entre eux et pénètrent rarement dans l'intimité des indigènes, ils ne parlent pas la même langue; c'est un autre monde, ce sont d'autres idées : le terrain appartient aux citadins, ils s'en sentent les maîtres et c'est beaucoup. Si les étrangers ont l'autorité pour eux, leurs administrés ont la force d'inertie, ils ont l'abstention et peuvent les réduire à la famine intellectuelle, aussi cruelle à supporter que le manque de pain en certaines circonstances; ils peuvent encore résister ouvertement, élever autel contre autel, car, je le répète, ils sont indépendants, ils ont des fortunes solides et établies. Si leurs affaires en souffrent un peu, ils prennent patience, ils savent qu'on ne les ruinera pas tant qu'ils formeront une ligue, l'injustice serait trop criante et les conséquences trop graves.

Ils n'ont garde de s'isoler, car l'isolement serait

leur perte; un étourdi qui s'y risque est bientôt la victime offerte en holocauste : il paie pour tous.

Les arts et la littérature, jadis si abandonnés des gens sérieux et occupés, tiennent maintenant, je l'ai dit, une grande place dans leur vie. Plusieurs ont des collections, des galeries de tableaux. Ils sont fort au courant des nouveautés, aiment et prisent les artistes, qu'ils reçoivent volontiers et avec honneur, non pas en protecteurs, mais en amis; les femmes, les filles, les fils ont des talents et les cultivent. S'ils n'ont pas la suprême distinction, les exquises manières que donnent les habitudes de cour perpétuées de générations en générations, s'ils manquent aux conventions de la haute compagnie qu'ils ignorent, ils sont encore les mieux élevés parmi les gens du jour, ils n'ont jamais la volonté d'être désagréables, ils pèchent peut-être par l'excès contraire. Le trop d'empressement est l'écueil des maîtresses de maisons bourgeoises; il y a un art délicat à savoir saisir le point juste entre le sans-gêne et l'affectation guindée.

La promenade à la mode est très-suivie, soit à pied, soit en voiture, non pas journellement peut-être, mais dans les occasions. On y fait assaut de

parures, et les rivalités sont piquantes. Les différentes classes sont mélangées sur ce terrain neutre où l'honnêteté et la convenance sont plus respectées qu'à Paris, il s'y trouve bien moins de femmes suspectes et elles y font tout à fait bande à part.

Un homme raisonnable ne s'exposerait pas à rencontrer sa mère, sa sœur, ses parents, sans pouvoir échanger avec eux un salut.

En somme, les grandes villes, j'entends celles tout à fait de premier ordre, tiennent en même temps de la capitale et des départements. Elles ne peuvent se défaire complétement des habitudes inculquées depuis des siècles, elles leur conservent un respect qu'elles ne raisonnent pas et qui n'en est pas moins réel; si elles imitent Paris, ce n'est pas avec l'intention de le copier servilement : elles ne croient pas en avoir besoin, elles se sentent libérées de son joug sous beaucoup de rapports, et un trait caractéristique des gens de province, c'est que presque tous s'ennuient dans notre Babylone lorsqu'ils y viennent en passant. Ceux-là n'admettent pas une comparaison avec leur pays. Ils en ont la nostalgie, ils ne trouvent rien de beau et de

bon que ce qui est chez eux et regardent notre orgueilleuse cité du haut de leur mépris.

Après ces grandes villes, il en existe en France de plusieurs sortes, qui sont grandes aussi, mais avec des caractères particuliers.

Parmi celles-ci, quelques-unes *empaillent* les traditions du passé : ce sont des villes de parlement, des villes d'ancienne noblesse.

Elles prennent peu de part au mouvement actuel; les amoureux du progrès les dédaignent profondément, et c'est là, néanmoins, que se retrouvent les débris de l'ancienne société française.

Pour le voyageur, leur aspect est morne; elles ne sont pas peuplées en proportion de leur étendue. Les rues sont tristes et désertes; à peine si quelques passants y marchent d'un pas mesuré. On n'y voit de boutiques que dans certains quartiers; les autres se composent de beaux et vastes hôtels, presque tous construits au dix-septième ou au dix-huitième siècle, entourés de jardins dessinés à la française.

La moitié du bâtiment est désert; les fortunes sont diminuées et les dépenses augmentent; on ne

peut plus avoir ce peuple de laquais attachés jadis aux grandes maisons, ni recevoir chez soi à perpétuité ses parents malheureux. La construction est telle néanmoins, pour la plupart, qu'on se gênerait horriblement en acceptant des locataires. On aurait la même cour, le même escalier, presque le même intérieur; on se restreint sur autre chose, et l'on garde son logis tel que ses pères l'ont légué, sauf à disputer aux souris les chambres inutiles. C'est l'affaire des chats, il y en a toujours des tribus.

La société de ces villes est très-divisée, ou plutôt il y en a deux qui ne se mêlent jamais. Chacune d'elles a un faubourg Saint-Germain plus rigide que celui des bords de la Seine.

On y entre moins facilement, parce que le cercle est plus rétréci et les renseignements plus faciles à prendre.

Les autorités en sont exclues, les militaires ordinairement aussi; avec des lettres pressantes de recommandation, ils briseront peut-être le rempart de glace; encore faut-il que ces recommandations soient elles-mêmes bien recommandées : alors on les admettra *quoique* et non *parce que*. On aura soin

de le faire sentir et de proclamer qu'on n'est pas d'humeur à recommencer tous les jours.

Quant à ce qu'on appelle la seconde société, c'est-à-dire les notaires, les avoués, les banquiers, on les connaît à peine, et rien ne saurait être plus différent que les mœurs des uns et des autres. Pour être vrai, j'ajouterai que cette seconde société est généralement plus gaie, plus facile et plus agréable. La première passe une grande partie de l'année dans ses terres; elle est inoccupée, elle est dévote et méticuleuse.

Elle admet les arts, elle les aime, elle les cultive avec succès souvent; elle n'accepte les artistes que sur le théâtre, ou leur instrument à la main. Une intimité avec eux est chose rare. Ils sont reçus, parfaitement reçus, parfaitement traités; cependant, s'ils sont observateurs, ils sentiront la barrière posée entre eux et ceux qui les invitent, barrière invisible et si positive néanmoins qu'on n'essaie même pas de la franchir.

Il existe entre les deux camps de ces villes arriérées tant de points antipathiques en ce moment, qu'ils ne pourraient jamais s'entendre. Dans nos départements de l'ouest, l'opinion politique et

religieuse est un des principaux. On y verrait encore les Guelfes et les Gibelins ; c'est là que vivent les derniers chevaliers.

On doit ajouter cependant que ces antipathies tendent à s'amoindrir; elles sont déjà moins marquées chez les hommes, que les mêmes occasions d'affaires et de plaisirs en dehors des salons réunissent fréquemment. Les voisinages proches à la campagne amènent des rapports plus assidus. Aussi peu à peu les châteaux ont changé de maîtres, les industriels ont remplacé l'aristocratie; des mésalliances causées par l'amour,—elles sont rares, mais il y en a, — ces mésalliances donc unissent le sang plébéien à celui de la noblesse ; il en résulte des parentés qui deviennent des obligations et des liens.

Jusqu'ici, en dépit de ces efforts, la fusion ne s'accomplit pas vite. Une haute puissance dans ces honnêtes pays, ce sont les écoles. L'étude du droit et celle de la médecine appellent de cinquante lieues à la ronde des jeunes gens, espoir de leurs familles, qui les voient déjà des Berryer ou des Dupuytren. Ces jeunes gens, on sait cela, pensent beaucoup plus généralement à s'amuser qu'à apprendre. Il en résulte une effervescence continuelle.

Ordinairement, ils prônent les idées avancées; de là guerre à mort entre eux et ceux qu'ils appel lent des momies; ce sont des plaisanteries sans fin, que ne justifient pas les parfaites manières et l'éducation brillante de ceux qu'ils attaquent.

Ces nuances s'éteindront; elles ont été bien plus tranchées, et à mesure que les progrès marcheront, à mesure que les relations deviendront plus fréquentes, le niveau passera sur toutes ces têtes.

Il en sera des mœurs comme du costume, elles s uniformiseront.

Un obstacle difficile à lever, c'est la bigoterie; je ne dis pas la piété : lorsqu'elle est éclairée et sincère, c'est un important levier de civilisation, c'est le gage d'une union pleine d'indulgence des chrétiens entre eux. Malheureusement, l'ignorance et le fanatisme engendrent l'intolérance, et bien des dévots sont intolérants et fanatiques. Ils méconnaissent ainsi les vrais principes de l'Évangile et ceux de la raison.

Les villes de seconde importance manufacturière ressemblent en diminutif aux principales; c'est comme si on les voyait par le bout étroit de la lorgnette. Elles ont les mêmes qualités, elles ont les

mêmes défauts; elles y joignent le besoin de parler, de s'occuper des autres, qui, dans les grands centres, se restreint à l'entourage direct et qui, dans les plus petites localités, s'étend à toute la masse. Les habitudes sont pareilles; elles sont sujettes aux tempêtes, aux jeux commerciaux, suivant la marche des événements.

La garnison est une chose capitale dans les endroits accoutumés d'en avoir, surtout dans les classes secondaires, le prestige de l'épaulette a encore ses enthousiastes.

En province, la politique joue un rôle bien plus marqué qu'à Paris. On se connaît et l'on sait ce que l'on pense, les antécédents et les ramifications. On discute sans cesse sur les sujets gouvernementaux. Bien des brouilles, des séparations, des haines même tiennent à ce seul motif. Ces haines sont très-vivaces, on n'en est pas distrait, et les mille circonstances journalières de la vie y ramènent.

Pourtant, si l'on parle beaucoup, on n'agit guère. Sous ce rapport, Paris est toujours la capitale de la France. Ce qu'il fait est accepté; les rois qu'il chasse ne trouveraient pas d'asile ailleurs sur le territoire :

ce qu'il proclame est adopté, même la République. On le suit, on se plaint, on murmure, on a des velléités de réclamations, pour n'avoir pas été consultés; quelques têtes chaudes s'exaltent, on se promet monts et merveilles; la branche tombe et meurt sans avoir porté de fruits, elle manque de racine.

II

LES PETITES VILLES

J'aime à raconter la vie de province, cette vie qui a du bon, je vous le jure, quand on l'exerce en amateur, en la prenant de haut, en n'en abusant pas, et en sachant qu'on peut la quitter quand elle cessera de vous être agréable.

La vie de province! mais c'est un caméléon à mille faces; il faut l'envisager sous tous les points de vue pour la bien dépeindre, et c'est ce qu'a fait, dans ses nombreux ouvrages, notre immortel Balzac auquel personne n'a voulu rendre justice lorsqu'il vivait, peut-être parce qu'on était trop convaincu de son mérite, et sur lequel maintenant la vérité

brille quand il n'en peut plus jouir. Tout a été dit sur la *Comédie humaine*. Ce livre restera comme un monument, comme un chef-d'œuvre d'observation vraie, quoique impitoyable, de ce dix-neuvième siècle, si plein de contrastes et de ridicules, avec la prétention de les réformer.

Depuis l'étude sérieuse qu'en a tracée le grand romancier, la province a changé de physionomie par la multiplication des chemins de fer.

Elle a perdu de ses étrangetés, qu'elle a remplacées par d'autres non moins curieuses. Les types se sont frottés davantage à la grande civilisation; ils en ont pris juste ce qu'elle a de moins bon, comme les gens qui n'ont pas le temps de choisir et qui saisissent ce qui les frappe. La province a plusieurs catégories :

La grande ville ; — vous la connaissez ;

La petite ville ;

Le château ;

La retraite.

Rien de tout cela ne se ressemble, bien que le voisinage doive le faire supposer. Les mœurs, les idées ne sont pas les mêmes, ce qui est permis ici, est défendu là-bas ; ce qui se vante dans une cité de

trente mille âmes, est honni, conspué et vilipendé lorsqu'il y en a dix mille seulement. Les héros des chefs-lieux de départements sont des épouvantails dans les sous-préfectures. Nous commencerons par ces chères petites villes, dans lesquelles on ne rencontrerait guère, comme habitudes, la *petite ville de Picard*, bien que les sentiments soient toujours les mêmes. Nous en comptons de plusieurs espèces :

La petite ville gaie et même un peu *gaillarde;*

La petite ville désespérée;

La petite ville gourmande;

La petite ville littéraire et prétentieuse;

La petite ville musicienne (que Dieu nous en préserve!);

La petite ville industrielle;

Enfin, les villes qui ont un peu de tout cela à la fois.

Mais toutes les petites villes, quelle que soit, du reste, leur catégorie, sont :

Curieuses, bavardes, tripotières, vaniteuses, envieuses et impitoyables.

Quant aux *qualités* ci-dessus, elles dépendent de la situation géographique, des productions du pays, des traces qu'y a laissées la Révolution, l'an-

cienne, la douairière; cela dépend aussi de l'impulsion donnée par un sous-préfet ou par un château des environs, cela dépend du caprice d'une Parisienne égarée dans ces contrées insolites; cela dépend d'un prêtre plus ou moins intelligent, enfin cela dépend du hasard; d'une jeune fille élevée à Paris, qui en rapporte un grand talent et un esprit supérieur. Très-souvent les petites villes se déclassent par un de ces hasards-là, et vous les trouvez tout autres que vous les aviez laissées, sauf le fond, le solide, qui ne change pas. Je commence par dire avant toutes choses, que je n'ai l'envie d'être désagréable à personne; je prie les petites villes de ne pas m'en vouloir. Je rends justice à ce qu'elles ont de bon, de recommandable, d'excellent. Si je plaisante avec les ridicules, c'est mon droit de critique, mais je sais apprécier le mérite partout où il est, il y en a beaucoup et de bien des sortes en province, il ne s'agit que de l'y chercher. Continuons notre nomenclature.

La petite ville *gaillarde* est ordinairement une garnison de cavalerie, où les beaux officiers réveillent la coquetterie des femmes et leur font mettre toutes voiles dehors pour les séduire et surtout

pour les empêcher d'être séduits par les autres. Malheur aux jeunes gens réduits à l'habit noir, il leur faut un mérite incontestable pour ne pas tomber devant l'uniforme. Les officiers! c'est le grand mot.

— Allez-vous à tel endroit? ces messieurs y seront.

— La musique du régiment joue à telle heure.

Et il faut voir les chapeaux, les robes, les mines et les œillades! en général fort honnêtement : il n'est pas facile d'être *malhonnête* quand les yeux sont sur vous, quand on ne peut pas sortir de chez soi ou y recevoir le moindre sous-lieutenant, sans que les polissons du quartier en soient instruits et fassent remonter à la nouvelle tous les degrés de l'échelle sociale.

Après les promenades et les musiques militaires, après le défilé dans les rues, le dimanche, à l'heure des vêpres ou de la messe de midi, pour montrer une parure neuve, sous prétexte de visites, après le thé à l'eau chaude, dit *soirée de travail*, les assemblées de charité, les *soirées de jeu*, il y a le bal. C'est là que se braquent les artilleries les plus redoutables et les mieux chargées; c'est là que se des-

sinent ces rivalités féroces, cachées sous un sourire à dents pointues qui emportent la réputation, la beauté, le bonheur quelquefois; c'est là que l'on entend ces conversations merveilleuses, aussi vides de sens que d'expression, et dont il serait impossible de reconstruire un mot après les avoir écoutées. Il est question de tout, hors de ce qui est intéressant. La bave de ces petits serpents anodins, habillés de rose, se répand sur leurs voisines, qui la leur rendent avec une conscience digne d'éloge.

— Dieu que madame X... est décolletée! C'est ridicule. Voilà un officier là-bas qui regarde ses épaules; en vérité, on ne devrait pas se permettre des inconvenances pareilles devant des femmes honnêtes.

— Ah! avez-vous remarqué? le capitaine de... a dansé trois polkas avec madame Z... — Voilà qui s'appelle ne point se gêner du tout.

— *Ma chère,* vous avez là une drôle de robe.

— *Ma chère*, c'est la dernière mode de Paris, mademoiselle Joséphine (la couturière) l'a reçue par le chemin de fer ce matin, exprès pour moi; il n'y a pas la pareille dans toute la ville.

Et, à part elle, elle ajoute en façon de corollaire:

— Crevez de jalousie, si vous voulez.

— Savez-vous que le sous-préfet s'en va? Il s'est querellé avec le maire, j'en suis certaine, je le tiens de la mairesse, et il a demandé son changement.

— Ah! je voudrais bien avoir *sa domestique,* elle fait la cuisine en perfection.

— Est-ce qu'il vous faut *une domestique?* J'en ai une à placer que m'a recommandée Sophie, la lingère.

— Quoi! *ma chère*, vous vous servez de cette fille-là! Mais vous n'y songez point. Elle était congréganiste et elle a quitté l'association. M. le curé lui a déclaré qu'il lui ôtait la pratique de la sacristie; il court même des bruits sur son compte.

— Moi, je préfère beaucoup Adrienne, elle travaille mieux, et puis elle va chez madame K..., madame L..., etc...; elle fait tout ce qu'on lui demande; ainsi, hier, elle a servi *au repas* de madame L... parce que la domestique de louage était malade.

— Ah! Était-il beau, le repas?

— Comme ça! Mon mari y était comme autorité; c'était pour le général et sa tournée, il y avait beaucoup d'officiers; madame L... toute seule de femme,

aussi elle trônait. Le général et le colonel lui ont fait la cour tout le temps; elle ne s'occupait que d'eux.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, j'en étais sûre d'avance... je voudrais savoir si c'était bien servi.

— A peu près. On a fait venir quelque chose de l'hôtel des Américains de Paris, et puis ils avaient Mariette en journée. C'était mal organisé. Le poisson sentait, on l'a mis tout de même, pour qu'il ne fût pas perdu. Le linge n'est guère beau; ils ont peu d'argenterie, et la porcelaine est mesquine. Ce n'est pas là une maison.

— MM. les curés n'y étaient point?

— Non, les L... avaient choisi leur jour, juste celui du grand sermon de Saint-Vincent de Paule, prêché par le chanoine de l'évêché, venu exprès; ensuite, il y avait grand dîner chez M. le vicaire. C'est moi qui quêtais avec madame Y...

— Étiez-vous belle?

— Je portais ma toilette lilas.

— Ah! celle que vous avez fait faire au commencement de l'été. Et madame Y...?

— *Ma chère,* elle était en noir, ce qui la rendait

comme une prune mêlée. A propos, allez-vous au concert de M. V...?

— Oui. Il réunit toutes ses élèves pour les faire entendre; et ma fille est la plus forte, je n'y manquerai point.

— Allons donc! C'est mademoiselle de R...! Elle le dit partout et sa mère aussi.

— Je le sais, mais nous verrons. D'ailleurs, cela lui va bien de faire tant la mijaurée! elle n'est pas si belle. La voyez-vous avec cette robe rose et des dentelles, c'est en vérité du point. Est-ce ridicule! des gens ruinés! car ils n'ont plus rien, ils doivent partout et on leur refuse crédit.

Ce qui ne les empêche pas de tenir maison ouverte et de recevoir les officiers jusqu'à deux heures du matin. Elle ne se mariera jamais, cette demoiselle : qui en voudrait?

— Savez-vous que la maison N... a manqué et que bien d'autres manqueront si les denrées se soutiennent ainsi. *On n'en peut pas approcher,* c'est hors de prix. Ah! que nous aurons une vilaine année!

— Mon mari ne reçoit que des billets qu'on lui

retourne protestés, c'est désolant; aussi je ne donnerai pas *mon* bal ni *mon* dîner cet hiver.

Une *dame* entre. C'est la femme d'un gentilhomme un peu douteux, mais qui ne permet pas qu'on doute. Elle est maigre, sèche, sotte et méchante; chez elle la critique s'exerce en grand, et elle réunit le cercle le plus aristocratique de la ville. C'est une bégueule suprême, ne saluant que les *personnes de qualité,* comme la comtesse d'Escarbagnas, et surtout sans pitié pour les femmes qui sont jolies ou qui l'ont été, et qui ont laissé soupçonner le plus petit désir de ne pas être belles en pure perte. C'est une vertu à cheval, elle n'entend pas qu'on bronche, et ses arrêts sont irrévocables. Aussitôt qu'elle est assise, il s'en présente une autre, dont les révérences tiennent tant de place qu'on croit toujours qu'elle joue au fromage. Celle-là, c'est la muse du pays : elle parle vers, romans et même philosophie. Sa coterie s'intitule intelligente et méprise les autres. On y raconte les nouvelles de Paris et des arts arrangées à leur façon.

La première grande dame souffre celle aux fromages, parce qu'elle est sérieusement marquise et veut bien l'appeler ma cousine; cela la relève, et

puis, elle est nièce d'un cardinal. Sans cela, ni la marquise, ni ses beaux esprits n'eussent passé le seuil de sa porte immaculée. Il y a encore une langoureuse blonde dont le mari est amateur de perroquets et collectionneur d'éponges, spécialité assez rare. Ce genre de mollusque (j'entends la femme) pose pour le caprice, la pruderie et la gentillesse, réunis aux rêveries mélancoliques. Elle est vertueuse par raison et nerveuse par tempérament. Elle va au bal partout, même chez les vieux garçons; mais elle n'entend pas qu'on salue son cordonnier, ni qu'on honore une femme suspecte d'un regard d'encouragement au repentir; elle rendrait des points à Arsinoë, tout en jouant Célimène.

Nous avons ensuite les jeunes filles qui sont impertinentes, pour se donner l'air spirituel et profond, sans s'apercevoir qu'elles perdent à ce jeu-là l'esprit qu'on leur eût peut-être accordé.

Nous avons... nous avons... Il faudrait vingt volumes; il faudrait voir *toute la ville* attelée aux jupons de la sous-préfette, si elle est élégante, et la copiant. Il faudrait voir la distribution des prix des pensionnats, où l'on va toujours dans le but éternel de la province :

Passer ou plutôt tuer son temps, se montrer et se moquer des autres.

Il faudrait voir les mariages, critiqués jusqu'au lendemain matin inclusivement, les incroyables récits qu'en font les prudes avec des airs de vinaigre. Il faudrait voir les coureuses de sacristie, ces vieilles filles qui allument les cierges et empoisonnent les confessionnaux. Il faudrait voir les rivalités de cuisinières, de coiffeurs, de couturières, de marchands et bien d'autres encore! Il faudrait écouter la description des voyages fréquents à la *capitale,* les exhibitions de ce qu'on en rapporte, les jugements sur les acteurs à la mode, sur les réunions du faubourg Saint-Germain, où l'on a peut-être un père portier; enfin, les cent mille mièvreries sans poids, sans utilité, qui font la base et l'occupation de la vie entière, dans les petites murailles de ces grandes maisons occupées par de petites gens. Et lorsque le régiment change de garnison quel immense cri :

— Le régiment part!

C'est comme : *Madame se meurt! madame est morte!*

Le régiment part!

Et que de choses il emporte avec lui ! que de regrets ! que d'espérances ! que de mariages manqués ! que de rêves évanouis ! Cela dure huit jours après la fatale nouvelle, — ensuite on ne pleure plus que d'un œil ; on commence à ouvrir l'autre sur la route qui amène le remplaçant. — Eh ! le nouveau régiment, qu'en dit-on ? Est-il bien composé ? Y a-t-il des officiers riches ? Y a-t-il beaucoup de *dames ?* Vont-ils dans le monde ?

On signale à l'horizon quelques élégants cavaliers, quelques noms sonores, quelque beau dandy, cela console légèrement ; il y a encore une explosion de cris sur le départ, et le lendemain, quand les autres arrivent, on est dans les rues à les regarder ; on les examine, on les étudie ; *ils font leurs visites ;* ils sont reçus, ils prennent petit à petit la place des absents ; trois mois après les anciens sont oubliés, et pour leurs remplaçants, espérances, mariages, rêves, recommencent à s'échafauder, les regrets ne changent que de noms, en se succédant.

Passons maintenant à la *petite ville désespérée.* C'est un type trop rare et trop marqué pour que j'en laisse échapper la silhouette et pour que je ne la raconte pas aux lecteurs, qui la reconnaîtron

s'ils l'ont connue, qui la devineront s'ils l'ignorent.

Je l'ai déjà dit : il est des parties de la France où ce que l'on appelle les lumières n'a pas pénétré encore, où l'on est en arrière de bien des années, où l'on pleure toujours ce qui a été reconstruit et détruit vingt fois depuis le commencement des siècles, c'est-à-dire l'ordre et la société.

Ces pays ont peut-être moins souffert de la tourmente révolutionnaire par leur éloignement même, mais ils en ont beaucoup entendu parler, et l'éloignement, on le sait, grossit les objets; voyez plutôt les *Bâtons flottants* et tant de réputations qui ne supporteraient pas la loupe. Dans ce coin du globe, on pleure par héritage ou sur la bonne foi d'autrui; on pleure parce que les autres ont pleuré, parce qu'on est venu au monde la larme à l'œil, et qu'on ne sait pas comment s'y prendre pour une nouvelle contenance. Ces successions datent de loin; quelques-unes se transmettent depuis M. le régent et le système de Law, où chacun a été plus ou moins ruiné, ainsi que cela se pratique dans tout agiotage : la mode n'en est pas changée.

L'habitude du sérieux, de la tristesse, fait dire aux officiers d'infanterie, aux fonctionnaires dé-

solés que l'on envoie dans ces lamentables murailles, comme des ilotes :

« N'allez pas à... c'est un pays épouvantable, un pays de loups, on y meurt de chagrin. »

Mais on ne va pas toujours où on veut, lorsqu'on a l'honneur de servir sa patrie : en qualité d'homme libre, on est forcé d'avaler les mauvaises résidences comme les bonnes, un peu mieux même, attendu que, comme personne ne les demande, on est sûr d'y rester longtemps. Il en résulte des désespoirs qui peuvent jusqu'à un certain point s'excuser et se comprendre.

Lorsqu'un étranger arrive dans une petite ville désespérée, il a deux dangers à courir : S'il est marié, on ne le recevra guère, s'il n'est pas marié, on le recevra trop. La petite ville désespérée ne produit jamais de jeunes gens. Tous les hommes y sont vieux, sans qu'il soit possible d'expliquer ce phénomène; et les ménages ne mettent sur terre que des filles. Aussi, tout ce qui peut présenter l'ombre d'un mari est assiégé, tourmenté, agacé, à en devenir hydrophobe du *conjungo ;* il faut un parti pris de célibat inattaquable pour ne pas finir par céder aux ruses, aux séductions, aux moyens de toutes

sortes, employés pour entraîner le malheureux moucheron dans la toile. Elles sont là vingt abandonnées, vingt Jeanne d'Arc, les yeux au ciel, le nez au vent, aspirant l'air pour voir s'il n'apporte pas cet Eden tant désiré et tant de fois envolé le matin sur l'aile des songes. C'est un véritable steeple-chase à la fleur d'oranger, où celle qui gagne est souvent celle qui perd le plus.

Dans la petite ville désespérée, les indigènes sont plantés dans le sol; ils ne l'ont jamais quitté, ils n'ont pas une idée au delà de l'horizon qui se découvre en haut du clocher de la paroisse; un voyage par an au chef-lieu de la préfecture, est leur odyssée la plus longue et la plus romanesque. Ils s'ennuient de naissance, ils sont bigots et scrupuleux jusqu'à la petitesse, et ils vont à vêpres pour aller quelque part où ils puissent se réunir tous, commodément assis, se déchirer à leur aise et montrer des toilettes inédites...

Cette société indigène se compose de trois ou quatre maisons tout au plus. Elles ont entre elles une grande ressemblance de condition et de fortune. En été, on y fait des confitures; en automne, des cornichons; en hiver, du petit-salé; au prin-

temps, des conserves; car on y mange toujours, mais on y mange mal. C'est la terre classique des fricassées, avec un déluge de sauces noires, dans lesquelles se prélassent des légumes qui ne cuisent jamais. On dîne de bonne heure; on se réunit chez un des gros bonnets; on joue à un liard la fiche; les pères et les mères dans le milieu du salon, les filles, veuves avant d'avoir connu l'hymen, végètent autour d'un loto. A dix heures, on se sépare; chacun prend ses sabots ou ses claques, les servantes mettent les pelisses sur les épaules de leurs maîtresses, on allume les falots, et là se fait encore sentir la différence des fortunes.

Les gros capitalistes ont un falot avec deux chandelles et un éteignoir au milieu : cela représente la voiture à deux chevaux.

Les fortunes médiocres ont le falot à un seul bec, sans éteignoir : ce sont les cabriolets.

Enfin la *canaille* porte une petite lanterne carrée, avec le toit en clocher : c'est la brouette ou la chaise à porteur.

Lorsqu'il est question d'une dépense un peu considérable, c'est-à-dire excédant cinquante écus (on ne dirait pas cent cinquante francs), il y a tou-

jours quelque docteur femelle qui étend sa baguette, comme le médecin de Sancho à Barataria, et qui dit :

« Les temps sont durs, on ne mange point de ceci.

» Depuis les malheurs publics, on n'achète plus que le nécessaire, on ne porte plus que des étoffes bon marché, on ne donne plus de dîners aux autorités qui se moquent de nous. »

Les dîners sont pourtant une des parties curieuses de ce tableau éternellement le même et qui ne saurait changer, attendu que pour changer d'idées, il faut en avoir d'autres à mettre à la place, et c'est ce qui n'arrive guère dans ce cercle-là ; aussi les ridicules, les vices, les désagréments et les espèces de bonheur sont-ils immuables. Ce que l'on a fait il y a dix ans, on le fera dans vingt. Pour les fêtes publiques, on allume les mêmes lampions, on met les mêmes transparents, on prononce le même discours, on chante la même messe et la même cantate ; on change les noms suivant le gouvernement, ça ne rime pas, mais c'est égal ; qui s'en apercevrait dans le pays où les vers les mieux goûtés sont ceux des mirlitons ?

Aux dîners donc, on vous donne des huîtres, si on n'est pas éloigné de la mer; on vous les donne après la soupe, et on les détache, le pouce en l'air et le couteau au-dessous de l'index. Le dîner a trois services à quatre plats chacun, avec un milieu. Quant au dessert, il n'y a pas de fin, on en compte les monuments, et c'est à qui en aura le plus. On les garde d'une année à l'autre. On a vu des biscuits transmis à plusieurs générations.

On trouve aussi dans la petite ville désolée les épinards de cent ans, les croûtes de pâtés dans lesquelles on en met une demi-douzaine l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient de la barbe.

— « Il faut économiser, les temps sont durs. »

Ou bien :

— « Ah! monsieur, si vous saviez comme on s'amusait ici autrefois! les belles assemblées! les superbes repas! Et quelles toilettes! J'avais une robe de velours, monsieur, oui, je l'avais. Mais qui voulez-vous qui tienne à ces nouvelles modes extravagantes? On fait des robes qui sont amples comme des housses de lit et longues comme des chapes. J'ai été obligée de la serrer dans une armoire où elle se mange aux rats et où elle se miroite toute seule.

Jamais on ne vit une époque comme celle-ci : depuis le gouvernement jusqu'aux cuisinières tout est révolutionné. »

Le bal est bien autre chose. L'éclairage est à l'huile; des quinquets borgnes qui fument et qui vous feraient tousser au milieu d'un premier aveu ou d'une déclaration. L'orchestre se compose d'un violon et d'un piano. Le violon frappe du pied pour marquer la mesure. On dirait que ces gens-là sont empaillés depuis le déluge.

En rafraîchissements, on sert de la bière et des verres d'eau avec une cuillère dedans, pour faire croire qu'il y a du sucre, *je l'ai vu*. Vers onze heures, le souper est préparé; dans les grands jours, le plat de résistance est une salade de pommes de terre.

Quant aux toilettes, c'est plus curieux encore. Il n'y a, dans toute la ville, qu'un seul coiffeur; aussi le fretin se fait-il accommoder dès dix heures du matin. Chacune a sa guirlande connue et regardée depuis des années; les élégantes en ont deux, mais c'est un luxe fou. La grande préoccupation est de ne point chiffonner ses manches ni ses garnitures, de ne pas froisser sa robe, de ne salir ni ses gants

11.

ni ses souliers, afin qu'ils puissent servir plus longtemps. Le suprême bel air sont les souliers de prunelle blanche.

J'ai vu des *dames,* des tapisseries, j'en conviens, relever leur robe avant de s'asseoir, de peur de les rayer sur la banquette. C'est le triomphe des toques, des turbans impossibles, des plumails en saule pleureur, l'assortiment est complet.

Quant aux figures, elles sont à l'avenant. On est sérieux et par goût et par convenance. Il n'est pas permis de rire en ces temps d'épreuves, et lorsque a guerre, la peste et la famine sont à nos portes, lorsque tout est bouleversé, lorsque toutes les distances sociales sont renversées, et lorsque la fin du monde est prédite et inévitable, on ne s'explique pas le luxe insolent qui règne. C'est pour ces magnificences de Sardanapale que Dieu nous punit et nous punira longtemps. Il n'est pas permis de dépenser ainsi le peu qu'on a en futilités lorsque l'avenir nous réserve tant de catastrophes.

Si quelquefois un esprit agréable est, malheureusement pour lui, jeté dans un corps planté en ces parages, il peut se résigner au supplice d'être tenaillé, contrarié, repoussé à chaque instant. Il

étouffera dans cet état; il sera comprimé à ce point d'en perdre la respiration. Il faut hurler avec les loups qui hurlent, faute d'avoir le courage de les mordre.

La dévotion outrée est, ainsi que je l'ai dit, à l'ordre du jour. On ne se décollette pas, c'est indécent; on porte des gants longs et des manches à coudes au bal. J'ai entendu une sainte personne, dont le visage rappelait agréablement une cuirasse de homard, réprimander les jeunes filles sur leur guimpe en broderie anglaise, parce qu'on voyait leur chair à travers les petits trous; j'en ai vu une autre se lacer toute seule dans sa chambre par dessous sa camisole, et celle-là posait en espalier, contre l'habitude de ces tartuffes femelles qui, d'ordinaire, posent en quenouilles : cela s'étale moins.

Il y a dans ces bicoques quelquefois une citadelle; elles sont situées sur le *sommet des monts,* comme dans les romances de M. Panseron et de M. Bruguières. Dans ce cas, quelques malheureuses compagnies de fantassins sont en purgatoire en ce voluptueux séjour. Ils n'ont pas même la ressource du cabinet de lecture, qui ne gagnerait pas ses frais, et qui se garderait bien de louer des romans : on

en ferait un auto-da-fé. On recevrait les militaires, si on osait, toujours dans l'espoir de trouver, parmi ces troubadours, un guerrier sensible disposé à conduire à l'autel la vierge du désert ; mais, comme tout le monde le veut, les jalousies sont à l'affût, et la première qui commence est déchirée par les autres.

— Est-il possible d'admettre ainsi ces messieurs, sans savoir qui ils sont, d'où ils viennent, quelles sont leurs mœurs et leurs idées? En vérité, je ne comprends pas madame une telle, c'est d'un ridicule achevé.

— Et ces gens-là qui boivent tant ! qui *sont* de si forte dépense ! Est-ce qu'elle compte les prier à ses assemblées?

— Elle en est capable.

— Il faudra, alors, ma fille, mettre votre robe rose et prendre garde à la façon dont vous vous tenez ; vous avez toujours le nez sur vos numéros, et vous remuez la tête comme un lapin de plâtre.

La jeune fille, qui a une sainte peur et un grand penchant pour les officiers, trouve que madame une telle a parfaitement raison de les engager, et médite d'avance le nœud bleu de ciel qu'elle osera

arborer dans ses cheveux, si sa mère ne la regarde pas de trop près avant de sortir.

Les fonctionnaires sont encore plus malheureux que les officiers : car en eux réside l'autorité, et ils ont à accorder toutes les opinions, tous les amours-propres. S'ils font une visite de plus dans un quartier que dans l'autre, on les accuse d'épouser une coterie et de délaisser une société qui ne leur convient pas. Si une des *autorités* reste une heure chez madame B..., elle doit rester une heure chez madame H..., parce que madame H... *est autant* que madame B..., et qu'il ne faut pas froisser l'épiderme de ces gens-là ; ils n'ont rien à faire qu'à se gratter, aussi s'écorchent-ils facilement.

Une jeune femme risque-t-elle une nouvelle mode, les pierres se lèvent pour l'accuser. C'est l'abomination de la désolation, Gog et Magog et tout l'Apocalypse, y compris la bête, car il est essentiellement défendu de bouger, et toute innovation mérite la peine capitale. Un fonctionnaire garçon est sûr d'être adoré pendant quelques mois, d'être truffé, caressé, choyé à l'égal d'un bien-aimé Messie; mais s'il ne se décide pas à épouser, à faire un choix parmi ces odalisques empressées à lui plaire, on

lui reprend tout, on le déchire, on l'abomine, on lui joue mille tours, on lui débauche ses domestiques, on bouche le trou de sa serrure pour l'empêcher d'introduire son passe-partout le soir et le faire coucher dans la rue. C'est un système de persécution organisé de telle sorte que, malgré les gendarmes et la force armée, qu'il invoque, il est obligé de céder la place et de demander son changement.

Les vieilles femmes d'une petite ville désespérée que je connais ont eu six receveurs des domaines tués en cinq ans.

Ne croyez pas que j'exagère; ne croyez pas que ce tableau soit chargé, et qu'il n'existe plus de type de ce genre; ils sont rares, mais ils vivent encore. Jusque dans ces cités fossiles, il existe des Montaigus et des Capulets, il existe même quelques Roméos et Juliettes; mais pour cela, j'en conviens, ce sont des cas réservés, dont il ne faudrait pas demander l'absolution aux douairières du pays.

Je vois disparaître ces personnalités avec chagrin, je l'avoue; je vois s'effacer ces originaux avec peine pour passer sous ce niveau égalitaire, qui fera bientôt de nous tous des spécimens aussi semblables les

uns aux autres que deux fruits de la même branche. Nous avançons, j'en suis bien aise, mais on ne m'ôtera pas mes regrets. Je pleurerais même volontiers la petite ville désespérée; je la préfère à la petite ville marchande et corrompue. Chacun son goût. N'êtes-vous pas de mon avis? Et ces bonnes gens qui se promènent tristement sur leurs remparts, tournant leurs pouces, digérant leurs *fricots,* pleurant les choses passées, ne valent-ils pas bien les commis comptant l'argent qu'ils nous gagnent, et mettant en pratique, pour toute loi, la fameuse maxime : Enrichissons-nous?

Nous avons saisi aujourd'hui le côté plaisant et critique de la vie de province; un autre jour, nous prendrons, au contraire, le côté sérieux, consolant, limpide, si doux et si admirable de l'existence de famille, et vous verrez que, loin d'avoir un parti pris de dénigrement contre les heureuses créatures qui dorment à l'ombre des arbres, pendant que nous trébuchons sur le chemin, c'est peut-être l'envie qui me fait parler.

X

LE CHATEAU PARISIEN

Nous avons parcouru ces châteaux vénérables, restes de plus en plus rares du passé et de la bonne hospitalité de nos pères, cette hospitalité si large, si généreuse avec les grands, si charitable avec les petits. Ces traits effacés du bon vieux temps sont précieux à saisir; car bientôt le souvenir en restera seul : bientôt, ce que l'on appelle le progrès, la civilisation, envahira tout et fera de toutes les maisons des comptoirs où l'argent s'empilera pour les besoins personnels, où l'on mettra en pratique les excellentes maximes que vous savez, où l'on s'enrichira d'abord, sauf à penser aux autres quand on

aura trop de toutes choses, ce qui ne peut point arriver : on n'a jamais *trop;* ce n'est plus en amour que *trop* n'est pas encore *assez,* c'est en fortune. Je ne sais en vérité où le démon de l'or conduira ses serviteurs, si Dieu ne met un frein à leurs désirs insatiables : le *moi* tient la plus grande place en ce monde, après lui il n'y a plus rien, et le dévouement est aussi mort que les sacrifices.

Nous allons visiter les superbes demeures de ce que l'on appelle l'aristocratie française, faute d'un autre nom à lui donner sans doute, car il n'y a plus d'aristocratie en France. L'aristocratie est morte le même jour que le dévouement, le même jour que la magnificence, le même jour que les croyances inébranlables. Il est en tout d'honorables exceptions, il est des noms et des principes conservés d'âge en âge, il est des familles aussi chevaleresques qu'aux beaux moments de la chevalerie, de celles-ci on ne parle point; il y aurait trop à dire pour qu'il soit permis de l'essayer. Occupons-nous donc, au contraire, des mœurs nouvelles, des mœurs que les idées d'à présent nous ont faites ; elles sont étroites, mesquines, égoïstes, souvent inconvenantes comme elles. On a de petits escaliers, de

petites portes, de petites chambres dans les maisons modernes : tout cela est pour loger de petites gens ; malheureusement ces petites gens sont partout, et les grands cœurs sont plus difficiles à rencontrer que les gros écus.

Les châteaux que l'on peut appeler parisiens, sont généralement situés dans les départements avoisinant la *capitale*, ainsi que disent les beaux fils de province. Il y en a quelques-uns plus éloignés ; mais c'est rare, et leurs physionomies ne sont jamais aussi tranchées que celles des autres, le voisinage déteint un peu sur eux. Ils sont forcés de voir davantage les indigènes, il faut une vive amitié ou un puissant intérêt, ou un entraînant plaisir, pour aller chercher à deux cents lieues la *villégiature*. Les véritables châtelains de Paris ne reçoivent que des visites élegantes. Les voisins du terroir sont exclus, on les regarde comme n'existant pas ; malheur à l'innocent, ignorant cette loi suprême, qui se fourvoie au milieu de la lionnerie, il en sort nu jusqu'à la dernière plume. Les ongles les plus arrondis et les plus roses s'exercent sur lui, et il ne leur faut souvent qu'un coup pour l'abattre, tant ils sont acérés.

On arrive chez soi au mois de juin, ou plus tard, lorsqu'on va aux eaux ou aux bains de mer. Dans tous les cas, ces premiers mois d'été sont les plus calmes et les plus tranquilles. On n'a personne que les amis intimes, la famille et les adorateurs surnuméraires, ou bien l'adorateur émérite; l'un et l'autre cas se rencontrent. On a besoin de solitude pour le bonheur comme pour l'espérance, et puis la médisance met des gants sur ses griffes à cette époque de l'année. A moins d'un commerce très-familier, on vit à peu près incognito pendant ces quelques semaines disséminées. La société, à force d'être partout, n'est nulle part, et c'est à peine si un écho lointain apporte, l'hiver, dans les salons, ces récits champêtres.

La vie de château alors est paisible, souvent studieuse, jamais simple, elle peut être sans façon; elle n'est pas sans apprêt. On fait de la toilette, on en fait moins, pourtant on en fait toujours, l'élégance est exigée; il faut être sous les armes, et ne se relâcher en rien des habitudes ordinaires à cent mille francs de rentes. On peint, on lit, on fait de la musique, on sculpte, on cause, on se promène, on monte à cheval; tout cela épinglé,

pomponné, tenu comme sur le boulevard des Italiens, quand même on devrait ne pas voir un chat ou un singe pendant quinze jours. On se doit cela à soi-même et au respect de son miroir.

L'automne est le moment des réunions campagnardes. Elles sont réglées depuis l'hiver précédent. On sait que la Saint-Hubert sera brillante chez madame X... On sait qu'on jouera la comédie en octobre chez madame Y... On sait qu'il y aura de splendides fêtes, à la fin de novembre, chez madame Z... Dès lors, les intrigues commencent de part et d'autre; les uns pour engager ceux qui leur conviennent; les autres pour être engagés où il leur convient d'aller, il est certains personnages que chacun se dispute et qui n'ont qu'à choisir. Ce sont les reines de la mode, les jeunes gens riches et haut placés, les chasseurs en renom et les acteurs de société de grand mérite.

L'automne une fois disposé, on s'arrange en conséquence; et, au retour des voyages, des eaux, des courses de famille, on prépare l'arsenal formidable des toilettes et des séductions. Un peu avant le jour fixé, la maîtresse du logis attend les privilégiés, les confidents, les gens qui font tout et qui savent

tout dans une maison, qui apportent les dépêches, qui commentent les lettres d'excuse ou d'annonce de retour.

Les entrées de voitures commencent dès la veille dans la cour d'honneur, et dès qu'on en aperçoit une, on se précipite vers le perron pour la recevoir. N'allez pas supposer au moins qu'il y ait pour cette société merveilleuse ce que nous appellerions un costume de voyage ; on est prêt avant de paraître ; on sait qu'on va être passé en revue et qu'il ne vous sera pas fait grâce d'un cheveu déplacé. Aussi la toilette est éteinte, parce que le bon goût le veut ainsi, mais elle est irréprochable.

On se salue, on se secoue le bras à le démancher, on s'embrasse peu, cela défrise, cela dérange les chapeaux, cela fait tomber les cosmétiques, devenus indispensables à tout visage achevé. On entre au salon, on se chauffe ; il y a toujours un peu de feu en automne dans les grandes pièces à la campagne. On cause de ce que l'on a fait pendant l'été, de ceux qu'on a vus, des mariages, des scandales, s'il y en a, des nouvelles de tout genre ; et puis l'on va recevoir à son tour ceux qui débarquent, épiloguer sur leurs tournures, sur leurs équipages,

sur leurs gens ; à ce jeu, les premiers venus gagnent fort.

Enfin, sonne la cloche du couvert !

C'est l'instant de se séparer pour aller forger le nouveaux traits, en style mythologique. On monte à son appartement, auquel on vous conduit sans les cérémonies d'étiquette d'autrefois ; les femmes de chambre ont déjà déballé les chiffons, tout est prêt. On est seule jusqu'au moment de descendre ; quelques femmes vont se visiter en mettant leurs gants ; il y a beaucoup de curiosité dans cette attention-là ; on est bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur la beauté d'autrui avant d'étaler la sienne. Il est ordinairement sept heures et demie, quelquefois huit heures quand on dîne ; le nom est changé, c'était le souper de nos pères. On a eu tort de changer ce nom, celui de souper portait avec lui une gaieté, un entrain que le dîner ne comporte pas.

En mettant le pied dans ce vaste rez-de-chaussée, à l'aspect de ces femmes merveilleusement belles, coiffées et vêtues comme pour un bal, vous vous croiriez à Paris dans un salon à la mode. Ce sont les mêmes visages, ce sont les mêmes

conversations, il n'y a pas de foule et l'on circule à son aise. A cela près, aucune différence. La campagne, dans cette haute compagnie, c'es Paris; une réunion depuis midi jusqu'à deux heures du matin, au lieu de la voir durer seulement pendant la soirée. Les coquetteries, les rivalités, les petites intrigues sont en présence; le cadre est plus petit, ce qui rend l'action plus resserrée et met les acteurs en lumière. Ils n'y gagnent pas toujours. Bien des beautés succombent à cet examen perpétuel, bien des esprits chancellent, surtout bien des caractères se *coulent* entièrement.

(Pardon du mot; il est du vocabulaire actuel, partant d'assez mauvaise compagnie, mais fort énergique et d'une expression très-juste).

Il est difficile de vivre sous le même toit, d'avoir des relations de chaque minute et de ne pas prêter à la malice des autres. Les gens d'une humeur égale et douce ont alors un grand avantage, lorsqu'ils sont assez spirituels pour ne pas se laisser tondre, et pour montrer au besoin le bout d'une dent blanche et pointue. Ceux qui ne se défendent pas, deviennent des victimes; ils sont pris pour juges des différends, pour témoins des discussions.

pour confidents des désespoirs et pour paravents des joies cachées. On use et l'on abuse de leur bonté ; il leur faudrait se mettre en dix pour y suffire : seuls au milieu d'êtres qu'ils obligent, on ne leur laisse pas le temps de s'amuser. Le sot rôle que celui-là ! D'autant plus que nul ne vous en remercie et ne vous a d'obligations. A peine obtenez-vous pour oraison funèbre de votre volonté sacrifiée :

— C'est une si bonne créature ! On en fait tout ce qu'on veut !

Je me rappelle une jeune femme débutant dans le monde, élevée à l'ombre, dans une famille patriarcale, et se trouvant tout à coup lancée dans un cercle de ces impitoyables moqueurs, dans un des châteaux les plus justement célèbres de France pour les plaisirs qui s'y rencontrent et la société qui s'y réunit. Cette jeune femme avait un esprit incontestable et incontesté à présent ; mais alors, elle n'osait point lever les yeux, elle ne parlait pas, elle était gauche et elle le sentait, ce qui redoublait sa gaucherie. Elle se devinait entourée de regards hostiles, de sourires à lame de couteau, et n'eût pas prononcé un mot en dehors de la plus stricte ré-

ponse, tant elle lisait sur toutes ces physionomies de mauvais vouloir. Il en résulta pour elle la réputation universelle d'une sotte; on la proclama telle, et elle fût restée sous le poids de ce jugement, si un de ses parents, qui la connaissait mieux, n'eût pas découvert et mis en lumière, sans qu'elle en eût le soupçon, certain cahier du journal où elle racontait la vie intime de ses persécuteurs, où rien ne lui échap pait et où chacun était apprécié de main de maître. La scène changea ; malheureusement elle n'eut pas le temps d'en jouir, elle partait le soir même.

Parmi les anecdotes recueillies, il en est plusieurs qui n'ont pas vieilli et qui sont toujours vraies, parce qu'elles peignent en traits rapides des recoins de notre cœur féminin que les révolutions n'atteignent pas.

Une riche parvenue épouse un gentilhomme de bonne race et se croit obligée, afin que personne n'en ignore, de se marquer au front, au bras, à la ceinture, des armoiries de son mari ; elle est belle, elle est d'une élégance suprême, elle a des talents, de l'esprit; mais elle n'échappe pas à cette faiblesse du siècle, la rage de paraître, elle étale. Il va sans dire qu'elle est écharpée, jusqu'au point de lui vou-

loir faire raconter dix fois par jour la généalogie dont elle radote. On en rit, et parmi celles qui en rient, il s'en trouve la moitié qui ont les mêmes positions et les mêmes travers ; seulement elles l'exhibent d'une façon différente, qui leur semble la meilleure de toutes, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Elles se font à elles-mêmes le raisonnement de M. Bonnard :

« *Moi, c'est autre chose !* »

Il en est toujours ainsi.

Il y aurait de quoi écrire des volumes sur les mille faits de la vie de château. Que de choses à raconter ! que de jolies haines écloses à la suite d'une promenade, pendant laquelle un écuyer cavalcadour s'est uniquement occupé d'une personne au lieu de s'occuper d'une autre ! Que de promenades au clair de lune, sous les ombrages mystérieux du parc, ou bien dès l'aube, en suivant les bords fleuris d'une rivière cristalline ! Que de chasses où les *coursiers* s'emportent, où l'on perd la voie, et d'où l'on revient séparément après être partis en troupe ! Et quel enivrement que cette chasse à courre ! Ces trompes qui sonnent, ces chiens qui donnent de la voix, ces chevaux qui

hennissent en galopant, ces habits galonnés d'or, de couleurs voyantes, ces grandes bottes reluisant au soleil, ces courses effrénées où l'on oublie le danger, et tout cela par un splendide temps, dans des superbes allées, tout cela lorsqu'on se sent jeune, adorée, belle; c'est, je l'avoue, un des plaisirs les plus entraînants de la vie, une séduction que peu d'autres peuvent offrir au même degré.

Après la chasse, où tous sont allés, en calèche, à cheval, à pied, selon leur commodité ou leur fantaisie, on revient éreinté; il n'est pas permis de s'en apercevoir. Il faut se remettre en parure, relever ses cheveux, les orner de fleurs, ajourner à un autre moment les courbatures qui menacent, sous peine d'être impitoyablement moquée. Avouer la fatigue ne se tolère point : on danse toute la nuit, si l'on n'a pas pris le système contraire, celui de la mélancolie. Tendre, gaie, triste, facile ou tigresse, une femme à la mode doit être intrépide; son corps, souple et gracieux, doit être de fer. Les vapeurs et les évanouissements, les peurs et leur cortége, sont relégués dans les chroniques du roi Guillemot. On n'en veut plus. Tant il y a que le naturel, la plus ravissante des grâces cependant, est toujours

écarté, et qu'on ne dépose son masque que devant Dieu.

Ces expositions de robes, de bons mots, de hardiesse et de minauderie, durent plus ou moins, selon la fortune ou le désir des amphitryons. Ils déploient un luxe fabuleux d'argenterie, de domestiques, de bonne chère, de raretés de toutes les espèces. Il y a assaut de toutes choses, et l'on doit sortir de chez eux ébloui.

Le moment du départ est la contre-partie de l'arrivée : les premiers sont ceux qui perdent, et tant qu'il en restera un pour donner des poignées de main, pour jeter des plaisanteries à la portière, celui-là rira en lui-même des autres, s'il ne trouve personne pour en rire avec lui.

Les maîtres du logis demeurent seuls enfin, harassés, ennuyés, saturés des louanges qu'ils ont accueillies, de la peine qu'ils ont prise, des refroidissements qu'ils ont subis par la susceptibilité froissée. Ils jurent que cela est odieux, qu'ils ne recevront plus, et l'année suivante ils recommencent. On se joue des serments d'amoureux, des serments d'ivrognes : on y devrait bien ajouter aussi les serments d'orgueilleux, lorsqu'il s'agit d'étaler leur

argent, leur savoir-faire et surtout d'écraser ceux qui ont l'audace d'essayer une lutte avec leur omnipotence.

Décidément tout n'est que vanité!

Venons maintenant à une cérémonie très-rare par le temps qui court.

Il s'agissait de fêter deux solennités à la fois : l'ouverture de la chasse et la majorité d'un orphelin, héritier de plus de deux cent mille livres de rentes et d'une des belles terres de France. On avait invité les parents, les amis, je crois même les connaissances, la ville et les châteaux des environs, enfin un monde tout entier.

Le lieu de la scène est un magnifique château, avec une cour d'honneur immense, une belle grille, des fossés autour de la cour, et, en avant, cinq avenues en éventail, plantées d'arbres séculaires se réunissant à une immense pelouse, formant un rond point et séparées les unes des autres par des bouquets de bois admirablement coupés.

De l'autre côté de la maison, le parc s'étend à plus de deux lieues à la ronde, entrecoupé de ruisseaux, de pièces d'eau, de parterres et de quinconces. Tous les genres y sont représentés; il s'y

trouve des fabriques délicieuses, des chalets, des kiosques, tout ce qu'un très-bon goût, aidé d'une immense fortune, largement dépensée sans gaspillage, peut enfanter de merveilles.

Nous étions au moins quarante maîtres à demeure, sans compter la nuée de domestiques et ceux logés au tourne-bride. Chacun était bien établi, bien soigné, et cela sans qu'on aperçût la main directrice, ce qui est, vous le savez, le suprême de la maîtresse de maison. La marquise de B..., grand'mère du jeune comte de H..., et qui l'a élevé, est une aïeule encore presque jolie et aussi alerte que son pupille, pour le moins. Elle semble ne s'occuper de rien chez elle, et elle fait tout.

Le premier jour des fêtes fut aussi le plus remarquable et le plus solennel. Dès le matin, on sonna la diane avec des trompes, assez loin pour ne pas incommoder, assez près pour être bien entendues. Je ne sais rien de charmant comme un concert de trompes, *justes et bien d'accord,* dans les bois ; cela donne des idées gaies et un entrain qui anime tout le monde.

Après la diane, on laissa le temps raisonnable de faire d'élégantes toilettes du matin pour se rendre

à l'église, où devait être célébrée une grand'messe solennelle pour remercier Dieu d'avoir permis à cette mère, privée de sa fille lorsqu'elle avait à peine dix-sept ans, d'élever jusqu'à cet âge le faible rejeton qu'elle lui avait laissé.

Une espèce d'ambigu, ou de buffet plutôt, était servi dans la salle à manger pour ceux qui redoutaient de sortir à jeûn, ou dont l'appétit s'ouvrait de bonne heure. Il n'y manquait rien de ce qui pouvait le réveiller, je vous en réponds, et c'était le digne commencement de ce que nous avons vu ensuite.

Je n'en finirais pas si je vous détaillais les merveilles qui défilèrent sous nos yeux pendant le trajet du château à la paroisse. Des voitures de toutes sortes : à deux, à quatre et même à trois chevaux, à la russe ; on se serait cru aux Champs-Élysées dans les plus beaux jours.

L'église avait été disposée pour recevoir les nobles hôtes que l'on attendait, mais nous fûmes témoins auparavant d'une cérémonie qui, depuis longues années, ne se voit plus dans notre pays *égalisé*, et qui nous rappela tout à fait l'époque où il y avait encore des seigneurs et des vassaux.

Lorsque les voitures s'arrêtèrent devant l'église, le curé arriva processionnellement, la croix devant lui, et suivi de tous les prêtres engagés à cette solennité inusitée ; il attendit sur le seuil le jeune comte qui s'avançait donnant le bras à sa grand'-mère, et qui fut arrêté par tous les garçons du village, vêtus de leurs beaux habits, ce qui les rend bien plus laids que leurs blouses et leurs vestes de travail. Ils portaient sur un plat d'argent une paire d'éperons de vermeil, portant pour inscription la date du jour et les noms de M. de H... Cette manière de l'armer chevalier fut trouvée de bon goût par tout le monde.

De l'autre côté se présentèrent les jeunes filles, avec d'énormes bouquets ; les uns et les autres débitèrent un speech, auquel le comte dut répondre. Pour les garçons, il leur dit je ne sais quoi d'assez embarrassé, je l'avoue, ne s'attendant pas à la harangue ; quant aux jeunes filles, il les embrassa ; ce fut plus court et plus agréable.

M. le curé et son clergé reçurent le *seigneur* avec un autre discours et quelques coups d'encensoir ; on en donne partout, même au village, comme vous voyez. Au milieu de la messe, que M. le comte

et sa *compagnie* entendirent sur des fauteuils, avec un tapis sous les pieds, ni plus ni moins que les princesses du temps de Louis XIV, un sermon fut prononcé, commençant par les paroles sacramentelles :

« Monsieur le comte... »

Ce qui n'empêcha pas ledit sermon d'être fort bien écrit et fort bien débité.

Après la messe, qui dura plus de deux heures, ceux qui n'avaient pas pris leurs précautions mouraient de faim; ils purent se venger sur un déjeuner splendide où figuraient tous les mets *du matin*, ainsi que le dit un gourmand de beaucoup d'esprit. Il divise les mets, comme les toilettes, en mets du matin et mets du soir, qu'on appelle des *mets habillés*.

Il était plus de deux heures, lorsqu'au sortir de table le programme annonçait un banquet offert sur la pelouse à tous les villages environnants, c'est-à-dire à plus de cinq ou six cents convives. Nous eûmes la représentation des noces de Gamache; jamais on ne vit tant de gigots, de langues de veau, de cuisses de bœuf et de rôtis de porc. Le vin et la bière coulèrent sans interruption pendant toute

journée, et le soir, à six heures, les violons arrivèrent. M. le comte et madame la duchesse ouvrirent le bal avec les notables; on *remangea et on rebut* sans interruption jusqu'à sept heures du matin.

Voilà pour les *vassaux*. Hélas! qu'on ne me lapide point pour ce mot qui s'est trouvé sous ma plume, je sais fort bien qu'il n'y a plus de vassaux et que tous les Français sont égaux devant la loi. Ma profession de foi faite, je reprends mon récit.

Pendant la journée, il faisait une chaleur tropicale; chacun resta chez soi, à se préparer pour le soir.

Le château possède une charmante salle de spectacle ; on devait jouer la comédie. La troupe était fort bien composée et comptait plusieurs des talents renommés dans la société parisienne. On avait choisi trois pièces en un acte : *Pourquoi?* qui pour ne pas être neuf n'en est pas moins un délicieux vaudeville, où Suzanne Brohan, la mère de nos deux diamants d'aujourd'hui, était si pleine de finesse et de grâce.

Le Mari de la veuve, d'Alexandre Dumas, un acte plein d'esprit et de bon goût, du Théâtre-Français.

Enfin, une farce politique, jouée en 1831, qui n'a pas non plus vieilli, *M. Cagnard*, un des triomphes d'Odry et de Vernet, où une des femmes s'habille en homme pendant deux scènes, ce qui a fourni à Madame de la H... l'occasion de se faire passer pour le plus joli garçon de France.

Les acteurs dînèrent à cinq heures; le dîner fut très-gai, et l'on se mit d'avance dans ses rôles. M. de Saint-P..., qui jouait celui de *Manique*, le portier-savetier, se mit à parler comme il devait le faire dans ce personnage, et ce furent des éclats de rire qui s'entendaient du bout de la cour.

Le dîner des autres convives se servit à sept heures; mais voici ce qui fut vraiment princier: le buffet qu'on avait dressé le matin s'ouvrit de nouveau, et, depuis sept heures du soir, où quelques personnes invitées arrivèrent déjà, jusqu'à huit heures du matin, ce buffet ne présenta pas un vide, et plus de quatre cents personnes y dînèrent et y soupèrent sans interruption. Des petites tables de quatre, de six et de huit couverts furent dressées dans les deux salles à manger, et chaque coterie put y venir l'une après l'autre. Les gibiers les plus fins, tous les poissons de la mer et des rivières, les pâtés

de tous les pays, les potages, les plats chauds et froids, les friandises, les fruits des cinq parties du monde, les vins de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de la lune, si on en récoltait là-haut, tout était là. On n'avait qu'à souhaiter, on était servi par quatorze ou quinze maîtres-d'hôtel en habit habillé, et une vingtaine de valets de pied à la livrée de M. le comte ou de madame la marquise.

A neuf heures, on vint prévenir que le spectacle allait commencer ; la salle communique au château par une serre en galerie remplie des fleurs des plus odorantes, des plus choisies, tout cela éclairé de lumières voilées, semblables à un clair de lune d'Orient, afin de faire mieux ressortir les mille feux de cette bonbonnière Louis XV où l'on allait jouer la comédie.

La petite salle, blanc et or, avec des moulures et des treillages dorés, se meubla de femmes, dont la beauté et l'élégance n'avaient point de rivales. Ce n'étaient que dentelles, œillets naturels dans les cheveux, perles fines, pierres de couleurs, très-peu de diamants ; on les avait laissés, en quittant Paris, chez son notaire. Des bouquets étaient

tout préparés pour être lancés sur la scène aux *divas* à qui l'on destinait une ovation. Madame de Al... fut toute gracieuse dans le premier rôle de la comédie On ne l'eût pas reniée au Théâtre-Français. Les autres rôles furent convenablement tenus, et, au total, la représentation était satisfaisante.

En quittant le théâtre, on retrouva la serre très-brillamment illuminée cette fois, et tout le rez-de-chaussée de cet immense château disposé pour le bal, lequel bal, par parenthèse, durait encore à huit heures du matin, ainsi que je vous l'ai dit.

A peine le bal était-il terminé qu'il fut déjà question de la chasse ; les danseurs ne se couchèrent pas, et prirent seulement le temps de changer d'habit. Ils reparurent tous en costume fort élégant. On met de la recherche partout, maintenant. Il n'est plus permis de porter, comme nos pères, ces vieilles guêtres, ces vieux pantalons, auxquels ils tenaient autant qu'à leurs fusils, et sans lesquels ils ne se seraient pas mis en campagne. Ces messieurs mangèrent debout à cet éternel buffet, et partirent. On ne les revit

plus qu'à midi, où un déjeuner digne de Gargantua les attendait avec leurs belles danseuse de la nuit, à demi reposées par quelques heures de sommeil. On ne dort pas tant qu'on veut lorsqu'on s'amuse.

XI

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

Tout change ici-bas et ce siècle-ci va plus vite en ce genre que ses devanciers. La comédie d'amateurs, il y a vingt ans, ne ressemblait pas à celle d'aujourd'hui, c'était un procédé tout différent.

Autrefois on jouait pour s'amuser bien plus que pour amuser les autres.

A présent on a pris la chose au sérieux, on joue pour la galerie, pour les applaudissements, on vise à l'art et au succès, on ose s'attaquer aux drames et aux tragédies, jadis la comédie et le vaudeville suffisaient à l'inexpérience.

Une seule chose n'a pas changé, c'est la vanité des acteurs, ce sont les tracasseries de coulisses et la difficulté pour l'impresario, d'accorder ensemble ces prétentions. Il n'a qu'un parti à prendre, l'autocratie. S'il laisse faire la moindre observation au gouvernement constitutionnel, s'il souffre l'ombre d'une discussion de sa volonté, il est perdu; sa compagnie deviendra la cour du roi Petaud et s'il n'est pas absolument maître il ne le se sera plus du tout.

Il faut assister à une de ces réunions, où les amours-propres se battent à armes courtoises, pour savoir jusqu'où peut aller la bonne opinion de soi-même et combien nous sommes aveugles sur notre propre valeur.

J'ai vu des séances préparatoires si orageuses que les plus violents orages de la chambre n'en sauraient approcher. Il vient un moment où l'excitation est telle, quelquefois, que les vérités voltigent sur les lèvres de rose comme les jurons sur le bec de Vert-Vert. On se pique, on se larde, avec des sourires adorables, et Dieu sait ce qu'ils cachent et ce qu'ils laissent deviner!

Il est impossible de connaître parfaitement le

caractère de quelqu'un si l'on n'a pas joué la comédie avec lui.

Ceci est un des aphorismes les plus vrais que puisse offrir l'histoire de la société.

On arrive au conseil avec un parti pris, avec une espérance formée, on a presque toujours choisi d'avance sa pièce et son personnage. Certains comédiens du premier ordre sont très-résolus à s'imposer; ils ont d'eux-mêmes une opinion si chatoyante qu'ils ne supposent pas qu'on leur résiste.

Le grand comédien du monde est d'une espèce toute particulière et assez rare. J'en ai connu deux ou trois tout au plus. Il ne peut plus exister maintenant tel qu'il était avant les bouleversements survenus dans les mœurs et dans les usages. Les hommes ont bien autre chose à faire, ce qui tient aux plaisirs des salons n'est pour eux qu'un accessoire, ils s'y prêtent et ne s'y livrent pas.

En ce temps-là un vrai acteur de société faisait de son talent sa profession, on l'invitait pour cette spécialité, il était connu et discuté comme tel, il avait ses courtisans et ses détracteurs, mais il

n'écoutait que d'une oreille, celle du côté de la louange, il était trop satisfait de son mérite pour imaginer qu'on le mette en doute.

Il avait sa garde-robe, comme un artiste, ses perruques, ses cannes, ses cosmétiques. Il avait sa bibliothèque théâtrale, il savait par cœur tout ce qui a été fait de couplets et de tirades susceptibles de faire valoir sa manière de dire et de chanter. Pour lui la comédie était une des quatre fins de l'homme et ses succès de théâtre font encore battre son cœur par le souvenir.

Il récite des vers tout seul dans sa chambre pour s'exercer, il en cite dans la conversation et ne manque pas de prendre une allure classique, afin de s'entendre dire par ceux qui ne le connaissent pas :

— Vous devez bien jouer la comédie?

— Mais assez bien ! répond-il avec un regard et un sourire de suffisance, que ni Talma, ni Fleury n'auraient su imiter.

Sans s'en apercevoir il garde toujours un peu le ton déclamatoire qu'il adopte sur la scène, il marche et il gesticule savamment, par principes.

Cette profession de comédien applaudi déteint sur l'homme et le transforme. Une remarque assez curieuse à faire en ce genre est celle-ci :

Un artiste hors ligne qui n'a pas été élevé dans le monde, prend au théâtre les façons d'un homme de bonne compagnie et les garde dans la vie privée. Au lieu de cela, un homme du monde faisant son état de jouer la comédie, adopte dans ses rôles les manières d'un acteur et il en conserve l'habitude.

Pourquoi cela? Je ne saurais résoudre cette question et pourtant je certifie le fait, je l'ai constaté plus d'une fois.

Ordinairement la pièce est choisie pour les *premiers rôles*, si l'on a le tort d'en avoir plusieurs, on n'en pourra jamais sortir. L'art d'un directeur est d'organiser sa troupe, de ne pas réunir plusieurs étoiles ensemble, elles ne brillent pas sur le même ciel. A peine si les grandes célébrités des deux sexes consentent à se souffrir. Elles s'arracheraient volontiers les yeux.

La comédienne du premier ordre n'a ni les mêmes habitudes, ni les mêmes ridicules que son rival. Elle n'est pas aussi exclusive, il s'en faut, et

ne prend point la chose avec autant de gravité. Son emploi ne déteint pas sur elle ; en dehors des coulisses elle se retrouve, et, si elle cherche des occasions de succès, elle ne les affiche pas avec trop de persistance et souffre qu'on lui parle d'un autre sujet.

Il faut voir ces prétentions en présence, il faut voir les figures que se font les futurs amoureux, les sœurs et les amis d'après la grâce de la comédie ! Presque toujours la délibération dégénère en querelle polie et d'un aigre-doux à faire grincer les dents.

Je me rappelle entre autres un château où la maîtresse du logis avait réuni la troupe dans sa chambre, elle était souffrante et obligée de rester étendue sur un canapé. Pour son malheur elle possédait deux premiers rôles d'hommes ; le difficile était de les accorder, en les maintenant parfaitement égaux, et pour cela de désigner deux ouvrages où ils brilleraient l'un après l'autre, car de les mettre ensemble, il n'y fallait pas songer.

L'un d'eux était un élégant de première volée, assez fat, convaincu qu'il n'existait pas au monde un vainqueur à lui comparer, il posait pour la

beauté, pour la tournure, pour l'esprit, pour le bien dire, on ne pouvait lui refuser tout cela, sous peine de passer à ses yeux pour un piètre connaisseur. Il ne daignait même pas s'en blesser, il prenait en pitié les aveugles et les sourds.

L'autre n'avait qu'une vanité, celle d'être le premier acteur de France; il n'osait pas quêter des louanges sur ses perfections hors du théâtre, mais du moment où il mettait le pied sur la scène, il devenait le plus charmant, le plus irrésistible des héros, il n'eût pas admis une critique à cet égard.

Il est facile de comprendre que la lutte devait être vive, d'autant plus qu'aucun des champions ne descendrait à dire franchement sa pensée.

En ce temps-là on jouait des vaudevilles et de petites comédies, je l'ai dit, on se trouvait indigne des grandes pièces; Scribe faisait les frais du répertoire. La châtelaine proposa à son beau premier sujet de jouer les *Malheurs d'un amant heureux*, il prit un air souriant et répondit :

— C'est peu de chose, mais pour vous être agréable...

L'autre fit une mine allongée de deux pieds.

L'impresaria s'en aperçut, et se tournant de son côté :

— Quant à vous, monsieur, je vous ai destiné le beau rôle d'*Arwed*, dans le *Mariage d'inclination*, j'espère qu'il vous conviendra. Nous avons deux représentations, chacune de ces pièces sera jouée en commençant, et l'on y ajoutera quelque drôlerie en un acte, pour achever le spectacle; c'est, je crois, la meilleure disposition, qu'en pensez-vous?

— Pardon, madame, veuillez me dire auparavant laquelle des deux pièces, sera représentée la première ?

— Celle que vous voudrez, c'est à vous de décider cela.

— Ce ne sera assurément pas la mienne, reprit le beau en se rengorgeant, je n'ai pas l'habitude de servir de préface.

— Je n'y suis pas plus accoutumé que vous, monsieur, répliqua l'autre en saluant avec ironie, et il est un peu tard pour m'y faire songer.

Les hostilités commencées, la petite guerre éclata et les coups de feu se croisèrent avec une rapidité sans pareille. En vain on essaya tous les moyens de

conciliation. Cependant une femme d'esprit imagina un argument sans réplique :

— M. ***, ne veut pas commencer, tant mieux pour vous ! Vous produirez un tel effet qu'il se trouvera éclipsé d'avance, vous aurez conquis tous les suffrages ; malgré ses efforts, il ne pourra jamais vous atteindre.

Ceci fit ouvrir l'œil au comédien enragé, il comprit qu'on pourrait avoir raison et se risqua. On croyait la difficulté tournée, malheureusement le diable est très-malin, il souffla la même idée à l'adversaire, qui, le sourire sur les lèvres, vint apporter son consentement.

Ce fut alors une autre affaire, ce consentement mutuel les éclaira sur les conséquences, et aucun ne voulut accepter ce qu'il avait d'abord demandé avec tant d'instances. Ils en vinrent à une brouille sérieuse, faillirent se battre en duel et quittèrent le château chacun de leur côté.

Venons maintenant à ce qui se passe aujourd'hui, vous verrez que c'est la même chose.

La maîtresse de maison dit d'abord :

— Messieurs, il y a réunion des acteurs au

théâtre ; nous jouons dans huit jours, et nous n'avons pas encore choisi la pièce.

A cet avertissement les mines s'allongent et l'on mange avec frénésie sa côtelette pour passer sa fureur sur quelque chose.

— Bon, se disent les chasseurs désappointés, il n'y aura pas moyen de sortir ; que le diable emporte la comédie !

D'un autre côté, un tout jeune homme regarde avec une espèce de crainte un lion à tous crins, de la plus belle espèce, faisant des grâces bienveillantes à une charmante femme dont il est amoureux.

— *Il* parle de ne pas aller à la chasse, pense-t-il, il dit qu'*il* est fatigué et qu'*il* restera. Allons ! il va falloir rester aussi, sans cela je trouverai ma place prise. C'est bien agréable ! que le diable emporte les caprices !

Plus loin un mari se *perluche* d'avance des beaux coups de fusil qu'il va tirer.

— Edmond, lui crie sa femme, qui ne le perd pas de vue, vous savez que nous montons à cheval à une heure?

— Mais, ma chère.....

— Mais, mon ami, c'est une partie arrangée, et nous n'y pouvons manquer.

Grognement marital qui se termine par cette pensée :

— Que le diable emporte ma femme !

Voilà le diable bien occupé ce matin-là au château, sans compter tout ce que nous ne savons pas ou tout ce que nous ne voulons pas dire. On a un premier rôle, une ingénue, une déjazet, une grande coquette ; mais pour la duègne.... non. La duègne n'existe pas dans un théâtre de ce genre, et une vieille femme d'esprit qui voudrait bien adopter franchement *les caractères*, se ferait bénir des maîtres de maison obligés de chercher des pièces où toutes les femmes soient jeunes, belles, aimées et portent de belles robes. Le personnel en hommes, est plus complet, on trouve même des pères nobles, il faut rendre justice à l'autre sexe : il est sur ce point de meilleure composition. Ajouter que, excepté deux, ces messieurs eurent, pendant toute la réunion, les yeux tournés sur les fenêtres, qu'ils paraissaient profondément ennuyés, et qu'au beau milieu de la discussion la plus animée, ils nous jetaient des phrases telles que celles-ci :

— Un coup de fusil ! je parie que c'est un tel qui tue un lièvre.

— Ah ! coup double sur un perdreau, il sera joli !

— Perdre un si beau temps !

Et tout bas :

— La chienne de maison, il est défendu de fumer !

— Ont-ils bientôt fini leurs rabâchages, que l'on aille allumer son cigare.

— Décidément j'aime mieux les vraies actrices, on n'est pas obligé de prendre des mitaines pour leur parler.

Et bien d'autres que je n'oserais pas répéter.

On commence par aller droit au fait.

— Je vous ferai mes propositions quand j'aurai entendu les vôtres, dit la maîtresse du lieu; si vous avez quelque rôle favori, mesdames, nous tâcherons de vous contenter toutes.

Quelle tâche prenait la pauvre impresaria !

— Je voudrais jouer *Dalila!* dit tout d'abord le premier rôle féminin.

— Ah ! oui, moi j'accepte le rôle de Lafontaine, reprend enchanté le grand acteur.

— J'en suis fâchée, madame, mais si l'on choisit des pièces de ce genre, je ne joue pas, ajoute, en pinçant ses lèvres, l'ingénue. Il ne manquerait plus que *le Demi-Monde*, *la Dame aux camélias* ou *les Filles de marbre.*

— Pourquoi pas? poursuivent en chœur les hommes, c'est ce qu'il y a de plus amusant. On ne voit que cela à tous les théâtres. N'allez-vous pas choisir les œuvres de Berquin! Nous ne concourons pas pour le prix Montyon.

— Messieurs, il y a un milieu, et sans entrer dans des voies aussi sérieuses on peut trouver.....

— M. Scribe!

— Oui, M. Scribe qui a fait de délicieuses pièces, surtout ses anciennes, et bien d'autres encore.

— Jouons *Mademoiselle de Belle-Isle.*

— Jouons..... *le Village.*

— Miséricorde! trois vieillards en cheveux blancs!

— Ah! quel anachronisme! madame, vous n'y pensez pas, dit le père noble, il me faudrait remplir trois rôles à moi tout seul.

— Eh bien! que décidons-nous?

Tous parlent à la fois, tous nomment une pièce où ils croyent avoir un rôle propre à faire *déployer*

leur talent, comme la pauvre Flore dans *les Saltimbanques*. On en propose cent, les nouvelles de tous les théâtres, elles sont repoussées avec perte et avec cris.

— Mesdames, hurle le valet en montant sur une chaise, m'accorderez-vous cinq minutes de silence ?

On espère qu'il proposera quelque chose de nouveau, un terme moyen où chacun gagnera un peu, on l'écoute :

— Mesdames, et vous messieurs, voulez-vous me croire? choisissons dans l'ancien répertoire, dans celui qu'on ne joue plus. Si nous prenons une pièce moderne, nous voudrons, malgré nous, imiter les acteurs que nous connaissons, et nous serons détestables, nous le serons bien assez sans cela.

Cette ouverture est accueilie. On court à la bibliothèque, on apporte Scribe tout entier et des volumes de vaudevilles ou de petites comédies, et chacun se met à les parcourir. Ici la discussion recommence.

— D'abord, combien de pièces ?

— Trois en un acte, ou deux si elles en ont plusieurs.

— Madame, dit tout bas le jeune premier à l'ingénue, arrangez-vous comme vous voudrez, mais si vous jouez un rôle d'amoureuse avec un autre, je lui jette mon gant au visage sur le théâtre.

Ce jeune premier est le cousin favori de la jeune femme, et passe dans le monde pour ne pas mentir à son titre de cousin.

— Madame, dit la voisine à l'impresaria, surtout ne me faites pas paraître avec ce gros monsieur. Il a une façon de rire qui me porte sur les nerfs, je serais capable de m'évanouir en scène.

— Moi, je veux un rôle à poudre, ajoute la Déjazet.

— Et vous, monsieur, vous qui jouez si bien, vous ne donnez pas votre avis.

— Moi, madame, je suis tranquille. Vous savez que je suis venu *exprès* chez vous pour jouer *les Ganaches*, je ne jouerai que cela ou je ne jouerai pas.

— *Les Ganaches!* et qui prendra le rôle de Mélanie?

Ce fut une clameur de haro!

— Je ne veux pas d'une pièce où je n'ai pas de rôle, interrompit encore la Déjazet.

— Ni moi non plus. Je ne joue pas alors.

— Nous ne jouerons pas!

— Vous ne jouerez pas dans cette pièce-là, reprend la pauvre directrice, vous jouerez dans une autre.

Le lendemain, à la réunion, l'impresaria annonça qu'on jouerait *les Ganaches* pour M. ***, qui en aurait fait une maladie si on l'en avait empêché; puis *la Loge d'Opéra*. Le spectacle était charmant, on ne peut dire le contraire, cependant l'*affiche* est accueillie par des cris et des réclamations sans fin ni trêve : excepté deux ou trois acteurs, personne ne se trouvait bien partagé. On demandait le rôle du voisin; on énumérait ses titres pour l'obtenir. Une belle dame, à laquelle on a destiné le rôle de Victoria, s'écrie qu'elle ne l'acceptera jamais : ce drame n'était pas dans ses moyens, elle ne voulait à aucun prix passer pour une pleurnicheuse.

— Alors, madame, reprend la directrice, il n'y aura pas de comédie, nous en serons quittes pour nous amuser à autre chose; aucun dédit ne nous engage; vous pouvez rompre vos engagements, et moi je puis retirer mes annonces. Nous donnerons

un bal au lieu d'un spectacle, peut-être cela sera-t-il aussi bien.

— Oh ! non, non, madame, on s'y attend, on serait désappointé. Il faudra se résoudre à vous obéir. Nous ferons de notre mieux, ce sont des sacrifices à l'intérêt général, toute personne bien élevée se les impose. Nous acceptons.

La soumission n'est qu'apparente, on s'en venge par des révoltes sourdes et par les plus impitoyables moyens. On soulève les passions, on les met face à face, et l'on compte sur elles pour soutenir des prétentions qu'on ne regarde pas comme perdues. Chaque répétition est un feu d'artifice ; des querelles, des mots, des regards, des exclamations retenues, des compliments perfides, surtout entre les jeunes premières. La guerre en vient à ce point qu'on la déclare et que chacune d'elles se fait chef de parti ; on acclame ses partisans et on les tient hors de portée de sa rivale.

Tout va passablement néanmoins jusqu'au jour de la représentation, mais ce matin-là toutes les tempêtes se soulèvent et la vengeance relève la tête. Les invitations faites, la fête annoncée, préparée, le souper et les maîtres-d'hôtel de Chevet arrivés, les ac-

teurs se mettent de nouveau en révolution. A huit heures du matin, la grande comédienne écrit à la maîtresse de la maison un petit billet aigre-doux, confit au vinaigre à la rose, pour lui déclarer que, réflexions faites, elle la priait de reprendre son rôle, qu'elle ne pouvait se décider à jouer avec M. ***, il lui était trop antipathique, et elle avait plus envie de le mordre que de lui dire des douceurs. En même temps, M. ***, comme s'ils s'étaient donné le mot, vient trouver le châtelain et le supplie de le débarrasser de sa pièce, madame *** lui étant si désagréable qu'il ne pourrait se résoudre à lui faire des compliments et des déclarations. Les maîtres du logis s'accueillent mutuellement par cette bonne nouvelle ; c'est donc une pièce mise à néant, et il ne faut plus songer à la ressusciter à moins d'un miracle. Une pièce de moins quand on en a que deux ! et celle-là est si jolie ! elle marche si bien ! La nouvelle se répand comme une traînée de poudre ; au déjeuner les partis se trouvent en présence. La rivale triomphe. L'impresario est un homme d'esprit, l'idée lui vient de se servir d'elle pour réparer le mal qu'elle a fait, et pour cela il ne faut que savoir s'y prendre. Il la plaisante sur sa

puissance, sur le trouble qu'elle apporte dans la *compagnie*, sur le succès qui l'attend, succès d'autant plus facile à obtenir qu'elle a écarté la seule rivale qu'elle pût craindre.

— Comment, on croit que je la craignais, monsieur?

— Mais cela y ressemble beaucoup, sans cela dans quel but l'eussiez-vous combattue?

— Pour cela, non, je ne la crains pas, et vous le savez bien.

Une demi-heure après, la *Mars* reçoit d'un air superbe les excuses de son prétendu, et, lorsqu'on l'a priée raisonnablement, elle consent à faire ce qu'elle mourait de peur qu'on ne lui demandât pas.

Je ne soulève qu'un coin du rideau qui voile ces amusantes folies. Les détails, du reste, dépasseraient de beaucoup les bornes de ce chapitre. Les mille sentiments contenus, les jalousies de toutes les sortes, les affectations, les craintes réelles, les comédies jouées sans les avoir apprises et qu'on sait toujours néanmoins, les échanges de compliments ou d'épigrammes; les brouilles qui naissent d'un côté, les intimités qui se forment de l'autre, les souvenirs

qu'on emporte ou ceux qu'on laisse, cela est de tous les temps, cette époque a hérité des errements de ses devancières. Seulement elle a moins de bonhomie, moins de simplicité, elle a moins de sérieux dans ses affections, elle en a moins dans ses idées. La comédie de la vie est moins gaie pour elle que celle d'autrefois, elle ne sait plus s'amuser comme nous, et la prétention remplace la gaieté.

XII

LE MANOIR — LE COTTAGE

Il fait bon causer de la province, lorsqu'on a autour de soi le bruit et le mouvement de Paris, lorsque le tourbillon vous entraîne et que la vie vous étourdit; on la voit alors cette province, au loin, à l'horizon, soit dans les souvenirs, soit dans les espérances, comme un lieu de refuge, une oasis où l'on ira vivre tranquille et reposé, où l'on dormira à l'ombre, après avoir trébuché sur la route. Tout cela est vrai, tout cela est possible, c'est un des côtés, une des faces de la question, et c'est celle qui me plaît davantage. Aussi bien cela porte à l'âme une joie douce, une de ces joies qui calment au lieu

d'agiter. Rien qu'au seuil de ce temple, je sens l'air plus pur, je sens l'existence plus sereine, je sens le seul bonheur permis ici-bas, l'absence de chagrins et la tranquillité.

Quelquefois, mais c'est rare, le bonheur se trouve dans une ville, caché comme un nid sous une touffe de roses. Plus souvent à la campagne, c'est dans une maison isolée, ou bien à côté d'un village; c'est toujours dans une médiocrité honorable.

En remontant l'échelle on arrive au manoir, dont nous allons nous occuper d'abord.

Le château parisien et le castel indigène ne se ressemblent pas plus que le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin ne ressemblent à Quimper-Corentin ou à Castelnaudary. La physionomie du château départemental disparaît chaque jour, et il faut nous hâter de la saisir.

Il en est de ce manoir antique comme de toutes les nuances de la société provinciale, c'est un caméléon qui change selon les habitudes du pays, selon les voisins qui l'entourent, selon les idées du propriétaire et son éducation. Dans l'impossibilité d'éplucher toutes les feuilles de cet arbre, prenons la généralité la plus marquée, le château où l'on

s'amuse, celui qui réunit à des époques fixées des hôtes joyeux qui y débarquent après avoir été invités une fois pour toutes, y demeurent tant qu'ils veulent, aux jours consacrés pour ces fêtes.

C'est d'abord l'ouverture de la chasse, puis la Saint-Hubert, commençant à la veille de la Toussaint.

Les fètes de Noël prolongées jusqu'aux Rois, en y comprenant le 1er janvier.

Le carnaval.

Les fêtes de Pâques.

Les fêtes de la Pentecôte

Le 1er de mai.

Le jour de la saint Jean.

Enfin le jour patronal du châtelain et de la châtelaine, n'importe dans quelle saison il tombe.

On ne va pas tous ces jours au même endroit, les châteaux de la province se partagent les solennités: qui à Noël, qui à Pâques, qui le 1er mai; la seule cérémonie universelle, même dans les bicoques, c'est l'ouverture de la chasse. La circonstance est trop grave pour abdiquer ses droits et chacun les revendique. Les cabales et les intrigues sont en jeu six mois d'avance: du côté des invitants, pour avoir

la fleur des pois; du côté des invités, pour être sur la liste du meilleur gîte et du plus renommé séjour.

Le cadre est digne du tableau; il a la même originalité, il a la même figure *bon enfant,* la même ampleur et la même abondance, si on peut s'exprimer ainsi. N'attendez pas dans ces castels la recherche, la scrupuleuse distinction des habitations parisiennes. C'est d'ordinaire une grande et ancienne maison avec beaucoup de fenêtres. La cour est peu soignée, mais elle est suffisamment propre; on n'en éloigne pas les chevaux, les gens d'écurie en costume du terroir, les cuisiniers et les marmitons, les chiens de chasse et autres, les chats favoris. On y tolère même quelques volailles égarées autour des miettes jetées de la table. S'il y a des fleurs, elles sont communes; on ne les arrose guère, on n'y pense pas. Le gazon jaunit, les feuilles sèches volent à l'entour. Le jardinier vient rarement de ce côté. Il s'occupe plutôt du parterre de madame et de la partie sérieuse de la besogne, le potager, les fruits et les légumes, pour lesquels ils est en lutte avec ses confrères des châteaux environnants. On en parle, on se montre les primeurs, et le maître revient quelquefois d'un dîner, en disant à son Antoine :

— J'ai mangé des petits pois chez M. un tel, et les vôtres fleurissent à peine.

Il n'est jardinier qui se respecte, capable d'endurer pareil affront.

L'intérieur du logis présente les mêmes caractères. Tout y est à profusion. Beaucoup de meubles, beaucoup de lumières, des armoires pleines de linge, de façon à défrayer tout un hôpital, des porcelaines et même des faïences innombrables, de l'argenterie en assez grande quantité pour payer la rançon du seigneur. Tout cela venant des ancêtres, n'augmente que dans la seule circonstance du mariage de l'héritier. Quant aux changements, il n'en est pas question. Ces choses sont immuables, endémiques aux murailles : elles suivent la destinée des portraits de famille, il semble que tout cela fasse partie de la maison.

Vous ne trouverez là aucune des inventions ni des richesses modernes ; les usages se perpétuent de génération en génération ; mais aussi la foi, les croyances sont héréditaires. C'est dans ces familles que noblesse oblige et qu'on n'accepte aucun tempérament avec sa conscience. Aux mots de religion, d'honneur, de fidélité, tout le monde est debout ;

on ne songe ni à préserver ce que l'on a, ni à conserver ce que l'on attend; trésors, enfants, domestiques, sont prêts le jour où l'on en a besoin. On embrasse sa mère, sa femme, sa sœur, et l'on part dès que le devoir a parlé. Là est encore la force de la noblesse française, là sont les traditions du passé, les héroïques dévouements dont notre histoire est pleine, et qui se renouvelleraient aux jours de dangers. Les femmes prient, les hommes combattent, et cela est ainsi depuis des siècles.

Cette face, si curieuse et si rare de nos provinces reculées, n'entre pas dans notre plan d'observation. Grâce à Dieu, la paix est partout en France, nul ennemi ne menace nos frontières, et nous n'avons à songer qu'aux coups de feu innocents tirés sur les lièvres ou les sangliers, ces ennemis naturels de l'homme, présentés par lui à la famille, ainsi que le dit le loup à l'agneau :

« En qualité de rôtis! »

Quand on attend du *monde* au château, les préparatifs commencent huit jours à l'avance. Mais on n'appelle pas du *monde* les sept ou huit amis, dîneurs en permanence d'un bout de l'année à l'autre. Ce qui constitue le *monde*, c'est au moins une vingtaine

d'étrangers, ornés de leurs chevaux, de leurs domestiques, de leurs chiens, le tout nourri, hébergé au tourne-bride par le magnifique châtelain; car ce serait lui faire une offense impardonnable que d'envoyer seulement un roquet à l'auberge. Ce qui existe à dix lieues à la ronde de gibier, de poissons, de volailles, de tout ce qui se mange et se boit, est mis en réquisition plus volontaire que forcée. Les paysans savent que l'*on a du monde* au château, et les denrées y pleuvent. Le bataillon des cuisiniers et des aides plume, écorche, pique, marine; ce sont les noces de Gamache à leur plus haute expression. Les estomacs parisiens ne se figurent pas quelles montagnes de comestibles s'envahissent en pareille occurrence. On dirait qu'on tient les États de Bretagne si délicieusement racontés par madame de Sévigné. C'est presque aussi primitif, mais c'est aussi franc, aussi cordial, aussi peu cérémonieux qu'à cette époque.

Au jour et à l'heure fixés, les convives arrivent en voiture, à cheval, en carriole; tout cela riant, chantant, plaisantant, les cheveux défrisés, les habits couverts de poussière ou de boue, selon le temps qu'il fait, disposés à faire honneur au repas

et à danser jusqu'au matin, de bien bonnes jambes et de bien bon cœur. On s'embrasse, on se félicite, on se raconte les événements de famille et de voisinage, on se confie les petits secrets d'intérieur, les mariages projetés, les premières entrevues, les toilettes débarquées du chef-lieu de la préfecture, et les nouvelles du département.

Le maître et la maîtresse du lieu vont et viennent, expliquent les logements, les chambres doublées, les ménages séparés, les jeunes filles sous l'aile de leur mère. Ensuite, il y a le dortoir des garçons, où la première condition est de ne pas dormir. S'ils sont trop nombreux, on couche le surplus dans la grange, sur la paille; on trouve tout bien, on s'amuse de tout. Le château en entier est envahi, chacun se croit chez soi, on demande à manger si l'on a faim, à boire si l'on a soif; on monte à son appartement, on se déshabille, on se fait beau selon ses goûts, ou bien l'on garde son habit de voyage : liberté, liberté entière et sans restriction. Aussi, quel joyeux tapage de la cave au grenier; que d'éclats de rire! que de projets de *farces,* de courses, de mystifications! On sonne la trompe dans la cour, les chiens aboient, les domes-

tiques se choquent en courant; il n'y a point d'ordre apparent, et pourtant chacun se retrouve; c'est un tohu-bohu général jusqu'au moment impatiemment attendu du dîner. On l'annonce par des cris de joie, et chacun se précipite dans la salle à manger.

La dame du logis place *les gens de conséquence*, les gros bonnets; après cela on se met à sa guise, les jeunes gens avec les jeunes, les amis ensemble, et la gaieté continue. La table est chargée de mets non pas recherchés, mais substantiels, mais succulents, accommodés avec un soin minutieux par d'excellents *cordons bleus* qui, à mon avis, passent tous les Carêmes et tous les Vatels possibles. Les vins exquis, sont d'un âge antédiluvien, on apporte les bouteilles, couvertes des toiles d'araignée classiques, et on les décoiffe avec un zèle qui augmente à chaque santé proposée. Le service n'est ni habile, ni élégant comme à Paris; il est solide en toute manière. De bons gros domestiques, bien gras, bien joufflus, d'humeur excellente, qui rient des plaisanteries qu'ils entendent, que les convives connaissent par leur nom, qu'on appelle d'un bout de la table à l'autre, tou-

jours respectueux bien qu'un peu familiers, bien que mal stylés; ces domestiques qui disent *nous* en parlant de leurs maîtres, qui sont nés dans la maison comme leurs pères et leurs grands-pères et qui y mourront comme eux; leurs intérêts sont ceux de la famille qu'ils servent, ils se feraient tuer sur le seuil pour la défendre, et ils ne prendraient pas un fétu de paille, mais ils ne se laissent manquer de rien, parce qu'ils savent que leurs maîtres l'entendent ainsi.

Après le dîner, on passe dans le salon; on est légèrement échauffé, quelques têtes sont montées, les joies en deviennent plus vives. On chante des chansons au dessert et des rondes en dansant, puis des contredanses, des cotillons, des polkas et des sauteuses. Quelques-uns proposent des charades, qui sont jouées et applaudies avec exaltation jusqu'à deux ou trois heures, souvent plus tard, ce qui ne laisse aux hommes que le temps de changer de costume et de se préparer à la chasse, les uns à courre, les autres à tir. Les intrépides trouvent encore le loisir de jouer entre eux quelques bons tours, ou de courir par les corridors pour troubler le sommeil des paresseux.

Au moment du départ, tous sont réunis; il se fait un tapage à réveiller les sept dormants : la galanterie est impuissante à l'empêcher. Les fusils qu'on essaie, les trompes qu'on débouche, les chevaux qui piaffent, les chiens qui hurlent, les valets qui jurent, tout cela retentit à la fois. Il y a une demi-heure de sabbat épouvantable, après laquelle tout retombe dans le silence; ils s'éloignent pleins d'espoir, vêtus de façon à ne craindre ni accidents, ni fatigue. Leurs habits, leurs grandes guêtres, leurs casquettes et le reste ont vu plus d'une campagne; l'élégance ne les occupe point, la mode encore moins : la commodité est tout pour eux. Ils ne songent à plaire à personne; ils songent à tuer le plus de gibier possible, à courir le plus loin, passer impunément dans les plus mauvais chemins : tels sont leur orgueil et leur vaste ambition.

Pendant leur absence, les femmes dorment, mangent, travaillent, causent, se promènent, *tapottent* le piano, se donnent des recettes de cuisine et d'office, et coulent à fond le chapitre de la toilette. Là, on ne pense que bien secondairement à ce qui occupe les villes, et l'amour hors du mariage est une espèce de phénomène dont on ne parle pas.

Les jeunes filles s'ingénient à chercher le mari qui leur conviendra, et les bonnes ménagères rêvent à leurs enfants, à leur intérieur. Si une éducation brillante, un esprit, une beauté hors ligne surgissent au milieu de cette société simple et unie, on ne l'envie pas, on l'admire; elle est la reine, et les autres s'effacent devant elle.

Le soir, les chasseurs arrivent harassés et crottés souvent, on les reçoit avec plaisir, on ne les plaint pas : on se moque des maladroits, on loue les heureux, on les presse de se débarrasser de leurs fardeaux et de leurs vêtements souillés, pour dîner et danser ensuite : ici la fatigue ne compte point, les *dames* disent :

— Vous vous êtes amusés toute la journée, à présent c'est à notre tour.

Et nul ne se fait prier, et tous consentent, et les jeux redoublent, depuis le *Colin Maillard* jusqu'au *furet*. En remontant chez soi, on rit encore, on se poursuit, on se jette mille plaisanteries, mille provocations; puis l'on rentre, et le lendemain c'est à recommencer.

En cas de pluie, les courses se font dans le château même, et ce ne sont pas les moins amusantes.

On ne craint pas de gâter ses chiffons. Si on se déchire, on fait un point et tout est dit. C'est une surabondance de vie et de gaieté; tant que durent les fêtes, il en est ainsi.

Au moment fixé, l'on se sépare comme on est venu; on retourne à son gîte avec force promesses de se revoir bientôt. Alors les intimités reparaissent, les familles se rapprochent. L'hospitalité ne se ralentit pas, elle se dissémine. On remet tout en ordre au château; on lave, on frotte du haut en bas, et puis on raconte ce qui s'est passé; on rit de souvenir, on prévoit les unions ébauchées, et on se prépare à de nouveaux exploits.

La vie habituelle, je l'ai déjà dit, ce sont sept ou huit commensaux qui changent plus ou moins fréquemment, quelquefois plus, jamais moins. On ne trouve plus ces tables ouvertes, ces *maisons du bon Dieu*, dans notre civilisation égoïste; c'est seulement au fond des provinces reculées que ce type se rencontre encore. Les chemins de fer, en s'étendant, les auront bientôt fait disparaître, avec tout ce qui est primitif, tout ce qui nous reste des usages et des idées de nos aïeux. Le nivellement se fait partout.

Entrons maintenant dans un de ces cottages qui

ne sont ni chaumière, ni manoir, une de ces riantes habitations que vous enviez souvent quand vous les apercevez, en passant, à travers les grands arbres, coquettement penchées au bord des eaux.

Oh! oui, la vie est facile et douce en ces beaux lieux! Le lendemain arrive comme la veille, comme viendra le lendemain encore; les jours s'égrènent semblables à un chapelet de perles dans les doigts blancs et déliés d'une odalisque. Ici l'on ne souffre point, ici les pleurs s'essuient vite quand elles coulent, ici l'on ne regrette pas, l'on espère à peine, l'on attend, car on sait que le temps apportera ses fruits. Ici, peu de projets, du moins pas de ceux qui se renversent; on vit dans le certain, dans le possible pour ce monde; dans l'idéal, dans l'infini pour l'autre; l'imagination est réglée comme les désirs; le devoir est le seul guide, et l'affection est le seul besoin des cœurs.

En entrant, en frappant à l'huis hospitalier qui s'ouvrira pour vous, n'en doutez pas, vous devinez ce que vous allez voir, vous feriez d'avance le portrait des heureux habitants de ce séjour. Ordinairement la propriété est entourée d'une muraille sur laquelle retombent les longues branches du chè-

vrefeuille, de la clématite, du jasmin ou de la glycine; une porte ouvragée ou bien une grille vous laisse apercevoir un parterre bien peigné, émaillé des fleurs de la saison, aux allées sablées, bordées de buis, de petits œillets ou de violettes; quelquefois une cour à l'anglaise, avec son gazon et ses massifs. En face de vous est la maison blanche, aux volets verts, des stores rayés, penchés en avant, des siéges rustiques groupés à côté du perron, des plantes rares sur les marches, dans de jolis vases de faïence à grands dessins bleus. Dès le vestibule, propre et reluisant en ses moindres détails, vous comprenez le soin religieux de l'intérieur, le confort sans la prodigalité, le bien-être sans l'opulence. Il fait bon, il fait tempéré dans ces lieux où tout est bien et où l'excès en aucun genre ne pénètre.

Le salon nous révèle les habitudes et les goûts de ses maîtres. C'est un piano ouvert, c'est un cahier chargé de musique; c'est, à côté de la fenêtre, un chevalet sur lequel une charmante peinture est commencée; c'est un métier à tapisserie où fleurit une couronne de roses, si naturelles qu'on les voudrait cueillir; c'est une broderie à mille trous,

semblable à la dentelle. Plus loin, des livres choisis, de ces ouvrages qu'on lit en famille, où l'esprit et le cœur trouvent leur nourriture, à côté, de bons journaux, de gravures nouvelles, de toutes ces choses que Paris jette à ses sujets, et qui lient ensemble les parties de ce grand tout, appelé la civilisation. Des plumes, de l'encre, du papier, ce qu'il faut pour recueillir les pensées qui s'envolent. Des bouquets montés dans des vases, non de ceux qui coûtent autant que l'ameublement tout entier de ce logis modeste, mais de ceux que l'on peut casser sans avoir le remords d'une ruine, et qui se prêtent à toutes les fortunes.

De la perse, des porcelaines, des tableaux de famille ou des ouvrages d'enfants bien-aimés, forment le seul luxe de cette pièce, dont les portes ouvertes sur le petit parc, laissent arriver à la fois le parfum suave des plates-bandes et l'admirable vue d'une belle campagne. Point d'autres bruits que celui des oiseaux qui gazouillent et voltigent de branche en branche, que celui des cloches des vaches dans les pâturages, ou la voix des bergers qui les rappellent. A côté de cette pièce, toute de représentation, il s'en trouve une autre plus sim-

ple, un ouvroir où les jeunes filles travaillent avec leur mère au linge de la maison, où elles cousent des habits pour les pauvres, et même d'élégantes toilettes pour leurs jours de *gala*. Tout se fait au logis, chacun y est occupé, chacun a sa tâche, et tel est l'ordre admirable qui y règne, que rien n'a l'air ni pénible, ni apprêté. Souvent on entend dans l'escalier, dans le corridor, une de ces chansons que la jeunesse adopte, un de ces joyeux refrains qui nous plaisent davantage que les plus belles fioritures par le sentiment qu'ils expriment. Il y a dans ce petit monde une animation, une gaieté qui font du bien à voir.

Pas la moindre bribe perdue entre les mains des habiles ménagères. On sait donner aux choses une nouvelle forme, pour les présenter sans fatiguer les yeux par la monotonie, ou le goût par la satiété. L'économie stricte se joint à la dépense honorable et ne manque même pas de recherche, mais les limites n'en vont jamais à la superfluité.

C'est l'heure du déjeuner, la famille, les amis que ce toit rassemble, se retrouvent dans la salle à manger, propre, appétissante, embaumée; chacun apporte un visage souriant et reposé par un som-

meil calme. Les baisers, les questions, les poignées de main, les francs regards s'échangent à mesure qu'on arrive. La tenue est soignée sans prétention, nul ne pense à écraser son voisin; si la coquetterie se montre dans les boucles blondes d'une fille de seize ans ou dans le tablier mutin de sa sœur, c'est avec tant d'innocence, qu'elles ne s'en doutent pas elles-mêmes. On se met à table; on parle des projets du jour, des travaux commencés; on parle de la lecture interrompue la veille : on fait des conjectures sur ce que deviendront les héros de l'histoire, on loue ou on critique leurs caractères; on se communique ses impressions.

Les hommes ont parcouru les journaux; ils en donnent les nouvelles, que l'on écoute avec la parfaite indifférence des gens qui sont au port et que les orages lointains ne peuvent atteindre.

— Où en est la guerre?

— Mon Dieu! une victoire de ceux-ci, une défaite de ceux-là.

— Et les chemins de fer, et les fonds?

— Je n'y ai pas regardé.

— Ah! dit la mère avec un soupir, toujours de pauvres gens qui se font tuer, parce qu'on le leur

ordonne; de pauvres familles qui perdent leurs enfants et qui meurent en les pleurant!

Et son regard se mouille et il se promène lentement sur ses fils, qui grandiront, et qui sont là insoucieux, cachés sous son aile.

— Mon ami, continue-t-elle en s'adressant à son mari, cette guerre finira bientôt, n'est-ce pas? et dans dix ans il n'y en aura plus?

Elle est comprise, et, la main tendue vers elle, l'heureux père de ces chers garçons la rassure avec un sourire.

— Quant à la Bourse, elle a baissé, à ce qu'il paraît : que de fous se ruinent!

— Ah! les malheureux! Pourquoi ne pas être satisfaits de ce qu'ils ont, sans chercher à l'augmenter encore?

— A Paris, il y a des pièces nouvelles. On court au dernier opéra.

— Ah! ah! mon ami, as-tu pensé qu'il manque un crochet au colombier; le chat y est encore entré cette nuit.

— Je vais le faire mettre tout de suite. Les jolis pigeons! ils sont blancs et pattus, quel dommage!

La conversation continue ainsi sur les choses

locales, sur les intérêts de la maison, sur ce qui s'y passe ou s'y passera. Les plaisanteries s'en mêlent, de douces moqueries même montent aux lèvres des amis et les font tous rire de ces bons rires de la jeunesse, qu'on regrette tant quand on les a perdus. Des voisins, du prochain, pas un mot : à moins que ce ne soit pour déplorer un malheur, pour s'informer d'une souffrance, pour annoncer une bonne nouvelle : jamais de méchanceté ni de propos.

Le repas fini, on reste ensemble une demi-heure, puis l'on se sépare et le travail commence. Chacun va à l'occupation qui lui plaît ou qui lui est fixée; c'est l'heure de l'étude pour les enfants, celle des écritures ou des surveillances pour le père et la mère; semblables aux abeilles d'une ruche, on voit passer les habitants du cottage, empressés, satisfaits, échangeant une parole amicale ou une question importante. Tout s'anime, tout est fait à l'heure précise et selon que cela doit être.

S'il est au logis une grand'mère, un oncle, un ami étranger à ces rouages, dont il recueille le fruit par le bien-être, c'est l'heure de sa liberté, de ses souvenirs. Avec quelle volupté délicieuse il doit

respirer cet air plein de douce quiétude, si sa jeunesse a été bruyante, s'il a connu les déceptions continuelles, les agitations des grandes villes! Comme il doit se reposer avec transport sous ces ombrages, étendre son cœur au soleil pour le pénétrer de ses rayons et lui rendre la chaleur perdue sous les glaces du monde! On s'enivre alors des mille jouissances dédaignées autrefois : la création entière est en fête autour de nous. On ne se lasse pas d'admirer ces merveilles, que les passions voilent pour nous autres, leurs esclaves, et qui apportent de si grandes pensées aux êtres épurés par la retraite. Il n'est point de magnificences, il n'est point de succès, il n'est point de bonheurs qui vaillent pour l'âme fatiguée, pour les cœurs brisés, le spectacle de la campagne, le silence des champs et la splendeur de la voûte céleste. Dieu seul et ses œuvres apportent la consolation aux douleurs, le calme aux espérances détruites, aux déchirements sans remède.

Auprès de ces invalides du passé, par un contraste charmant, s'épanouissent des fleurs d'avenir; ces enfants, nés dans la maison, élevés sur cette pelouse, dont l'univers entier est cette vallée, dont

les désirs et les regrets se perdent entre les serins envolés, les corbeilles fanées et les promenades retardées par la pluie; ceux-là, comme leurs parents, ne connaîtront de l'existence que le côté favorable. Ils n'useront point leur intelligence à courir après des ambitions impossibles, des joies insensées, des chimères insaisissables. Leurs jours s'écouleront dans cette paix que l'Évangile souhaite aux hommes de bonne volonté; le grand médecin de nos âmes sait bien, lui, que la paix est l'Éden promis à nos misères, et quel Eden que celui d'une famille unie! Que le temps passe vite et heureusement au milieu de ces êtres qui vivent les uns pour les autres, sans s'inquiéter des tempêtes étrangères! En décrivant cette petite ville qui a du bon au milieu de ses travers, ne disais-je pas : C'est l'envie qui me fait parler?

Après le travail, après les occupations du dehors ou du dedans, la cloche sonne : on arrive à table, non pas paré, mais, pour me servir d'une vieille expression très-énergique, *requinqué*. Les robes sont toutes fraîches repassées, les fichus sont assortis, les cravates et les vestes déchiffonnées. On a faim, on mange, on cause encore, on rit toujours, on

rend compte de ses progrès, de sa réussite ou de ses mécomptes : on espère mieux faire le lendemain, ou continuer ce qu'on a fait déjà : l'imagination est remplie de l'agitation de l'étude. On a appris quelque chose d'intéressant qu'on raconte : le père et la mère ont également leurs récits à apporter; les troupeaux, la basse-cour, les vignes, le jardin, tout cela a été vu et soigné. Ce sont les richesses de la famille et on les entretient pour les augmenter.

Viennent ensuite les jeux, les courses dans la prairie, la conversation plus sérieuse, plus intéressante en cueillant un bouquet autour des massifs; les histoires de pêche, de chasse, de promenades, puis une visite du voisinage, les nouvelles du pays échangées sans commentaires, les prévisions pour les récoltes de tous genres, les jeunes chiens qui courent en aboyant, les oiseaux familiers qui béquètent le grain ou la mie de pain répandus pour eux, tout ce tableau champêtre, que ne soupçonnent même pas les belles *dames* et les élégants *messieurs* du boulevard des Italiens!

A la nuit, on rentre, on s'assied autour de la table ronde, à la clarté d'une lampe, pendant que M. le curé, un autre voisin, avec le père ou l'aïeule, commen-

cent une partie de cartes à l'autre bout du salon. La lecture est reprise où on l'a laissée la veille. Les jeunes filles travaillent; ceux des garçons qui ne sont pas couchés déjà, s'occupent ou s'amusent sans faire de bruit. À onze heures, tout s'arrête; on ploie les broderies, on ferme les livres, on serre les cartes et les joujoux; chacun se retire. On va remercier Dieu de la journée si douce et si prospère; on va lui demander ses grâces pour la suivante, et jamais il ne les refuse, ses grâces, aux hommes bons et simples de cœur, à ceux qui tendent la main aux malheureux, à ceux qui l'aiment et le servent en accomplissant les lois qu'il nous a données.

Voilà la vie de la retraite; elle se modifie par chaque saison, mais elle est toujours la même, et de longues années s'écouleront dans ces soins comme se sont écoulées celles qui ne sont plus; et chacun de ces enfants ira fonder une autre oasis avec la famille que Dieu lui enverra. Élevé ainsi, il élèvera ainsi ses fils; s'il a hérité du sens droit de ses parents, il ne cherchera pas à agrandir son cercle bordé de fleurs.

Parmi eux, cependant, une imagination plus vive,

un sang plus bouillant, des idées plus aventureuses, peuvent entraîner un pauvre oiseau loin du nid parfumé. Celui-là viendra goûter de notre vie, il viendra tremper ses lèvres dans cette coupe aux bords de miel, au fond d'absinthe et il en détournera la tête. Plus tard, blessé, meurtri, jetant un œil d'envie et de regrets vers les ombrages paternels, il y retournera peut-être pour panser ses plaies saignantes, pour y lisser son plumage terni; ou si sa chaîne est rivée parmi nous de manière à ne pouvoir la rompre, éternellement ses pensées erreront vers les rivages bien-aimés, éternellement il verra, comme dans un mirage, cette petite maison blanche, ces bosquets, ce repos, cette vie commune et uniforme; éternellement il aspirera à la reprendre, et chaque année apportera un regret de plus...

APPENDICE

QUELQUES TRAITS DE PHYSIONOMIES PARISIENNES PENDANT CES DERNIÈRES ANNÉES.

Les personnalités sont rares en ce moment-ci ; Paris est désert, à notre point de vue du moins ; le monde est éparpillé dans les châteaux. Il faudrait les cent trompettes de la renommée pour raconter ce qui s'y passe. D'ailleurs ce serait manquer au droit des gens.

J'ai lu, je ne sais où, dans quelque journal, une réflexion très-juste. Les sottises d'été ne comptent pas. Ce sont des balles hors de but.

On se rencontre aux eaux, en voyage. On se lie, mon Dieu ! c'est tout simple. A Paris, on ne se parlait pas, c'était tout simple encore, on avait mieux

à faire ; tandis qu'à l'étranger, il semble qu'on soit dans une île déserte, — comme *Robinson*, et le moindre Parisien devient tout de suite un *Vendredi*.

Ces liaisons éphémères se rompent naturellement quand on reprend ses habitudes; on se salue, on se sourit lorsqu'on se coudoie; si l'on n'a pas de mémoire on a des souvenirs. Chacun retourne à sa coterie, et c'est à peine si l'écho de la médisance murmure les deux noms réunis. Nul ne s'en inquiète.

En automne c'est plus grave ; la comédie de château a des retentissements qu'il est rare de pouvoir éviter. Pourtant, avec de l'adresse, on en vient à bout, et l'on escamote les dénoûments.

Nous avons atteint les limites du possible, convenez-en.

Les vieilles femmes gémissent sur la perversité du siècle, et répètent sans cesse, comme l'ont fait avant elles leurs aïeules :

« De mon temps! »

Et de quel ton, et avec quels regards! Que de regrets et peut-être que d'envie dans ces trois mots!

Je me demande si nous aurons l'audace de reprendre cette formule avec nos petites-filles. Avons-

nous *un temps*, nous ? Est-ce *un temps* que le nôtre ?

Les époques, assure-t-on, déteignent sur la littérature; en retournant en arrière, je suis tentée de le croire.

Sous le grand roi, sans remonter plus loin, de grands sentiments, de grandes actions, des amours polis et chevaleresques; nous avons Corneille, Racine, madame de La Fayette, mademoiselle de Scudéry. Molière flagelle des vices adhérents à l'humanité, et qui dureront autant qu'elle. Le génie a sa propre lumière, rien ne reflète sur lui.

La Régence a vu les poésies de la Grange-Chancel et les premiers petits vers de Voltaire, elle a vu Œdipe et ses sous-entendus, elle a édité les fameux *j'ai vu,* que personne ne voulut signer. Or on sait ce que fut la Régence.

Louis XV nous offre les romans de Crébillon fils et compagnie; puis vinrent les philosophes, ces cyniques qui achevèrent par le raisonnement, la démoralisation, commencée par la débauche.

Notre pauvre roi martyr recueillit bien vite les fruits qu'avait semés le XVIIIe siècle dans toutes ses phases.

La Révolution vit naître les bergeries, pour amu-

ser les bourreaux ; mais elle nous donna André Chénier pour célébrer les victimes.

Quant au Directoire, il n'eut pour ainsi dire pas de littérature ; elle fut du moins si médiocre, qu'elle échappe à l'examen. Il précéda le premier Empire et ses épopées. Tout était héroïque, tout était à la gloire : les poëmes, les romances, les tragédies, les opéras !... On passait ses jours sur des chaises, en chérusques et en habits de cour. Malgré cela on pleurait beaucoup, la vie était un adieu perpétuel.

Vint la Restauration : Chateaubriand, Walter Scott, Lamartine, et bien d'autres ouvrent les portes azurées de la poésie et de l'exaltation. Les âmes s'imprègnent de cette atmosphère, où la pléiade de 1830 devait les maintenir pendant nombre d'années. La passion dominait le monde, ce fut la période des extravagances, mais aussi des dévouements, des sentiments désintéressés. Les hommes n'avaient d'autre occupation que celle de nous plaire. Ils faisaient, sans se décourager, le siége des cœurs : rien ne les décourageait pour réussir. Ils ressuscitaient les devises et les traditions des preux : « *Mon Dieu, mon roi, ma dame !* »

Je sais un ancien vainqueur, très à la mode près

de nos mères, et dont le cachet porte encore ces mots : « *Les respecter toutes et n'en aimer qu'une.* » Il est plus fidèle que jamais à cette loi.

L'argent, loin d'être une préoccupation, n'était pas même un moyen, l'ambition s'inspirait de l'amour. On voulait arriver, faire parler de soi, afin de *la* rendre fière et de justifier *son* choix, d'atténuer *ses* remords.

On avait des remords, mesdames, et le bonheur n'étouffait pas la conscience.

Celles qui résistaient — il y en avait beaucoup — avaient un mérite réel, augmenté souvent par les combats qu'elles se livraient, On aimait et on restait pure; on vivait des mois sur un mot, sur un regard, on jouissait délicieusement des hommages muets, que l'on n'encourageait pas, et que l'on craignait de perdre.

Ces gens-là avaient des joies de toutes sortes, dont leur jeunesse a emporté le secret; nous les dédaignons parce que nous sommes incapables de les comprendre, du moins j'en ai peur.

Je ne compte pas recommencer la *Famille Benoîton*. cependant, si je veux dépeindre les jeunes filles, il me faut bien rappeler celles-là. Pour notre monde,

elles sont un peu exagérées, j'en conviens, les nôtres ne parlent pas l'argot si hardiment, elles y font plus de façons ; mais il se peut qu'elles sachent ce que ces autres disent. Elles n'ont plus assurément la modestie, la retenue, apanage de leur âge ; elles entendent et elles voient des choses qui leur ouvrent nécessairement les mauvais côtés de l'intelligence. Elles ne rêvent plus, elles pensent, — ce qui est très-différent ; et plus tard elles calculent.

Pour elles, l'argent est une puissance, elles s'enquièrent de la fortune d'un prétendu, avant de savoir s'il leur plaît. L'homme ne passe qu'après le chiffre.

Cela est ainsi depuis longtemps, et cette maladie endémique du siècle ne faisant qu'augmenter, cela sera ainsi à perpétuité, espérons-le pour la glorification des écus; elle ira jusqu'à l'apothéose.

L'hiver dernier, nous avons vu plusieurs exemples de ces unions bienheureuses, où l'on pèse avant de s'aimer ; nous avons vu bien d'autres événements, nous avons constaté bien d'autres travers, et rien ne sera changé en 1869, — il n'y aura qu'une année de plus.

L'on aura les bals costumés, où les femmes éta-

leront complaisamment les charmes qu'elles n'ont pas.

Ainsi les unes porteront des jupes courtes et des vêtements collants, sous prétexte de jambes, et l'on s'écriera autour d'elles qu'elles ont de vilains pieds, les genoux en dedans et les mollets médiocres. Qu'importe! il se trouvera toujours des flatteurs, des moqueurs ou des sots pour leur faire des compliments; elles n'en croiront pas leurs miroirs, et s'habilleront en Diane chasseresse pour peu qu'on les en prie.

Les autres abuseront de la permission de se décolleter, et fourniront aux curieux des observations ostéologiques dont ceux-ci ne manqueront pas d'abuser.

On ira autour du lac dans des toilettes qui menacent de dépasser l'absurde. On adopte les tailles courtes et les jupes étriquées. Les femmes grasses ressembleront à des ballons gonflés, les maigres à des manches à balais indiscrets.

Les tournures gracieuses, les formes cambrées disparaîtront. On se plantera une épingle au milieu du dos pour rattacher sa ceinture, à l'instar des portraits de 1812.

On continuera à se modeler sur *les dames du lac*, et le succès le plus brillant que puisse obtenir une cocodète, sera d'être appelée *ma biche* ou *mon cœur*, par un gandin de province à son début, qui se trompera d'adresse.

Tous les mondes se mêleront ; mesdemoiselles de l'Olympe connaîtront à fond les secrets des familles, attendu que les hommes causent devant elles comme devant leur ombre, et ne savent rien leur cacher.

En revanche, les jeunes femmes apprendront, par leurs frères et par leurs maris, les faits et gestes des déesses, attendu encore, qu'après le plaisir de les voir, ils n'en connaissent pas de plus doux que celui d'en parler.

Et puis ces dames sont dévorées de curiosité, en ce qui approche le fruit défendu ; elles se font narrer les biographies des astres qui se lèvent. Elles ont leurs préférences et leurs antipathies ; elles s'intéressent aux ruptures et aux raccommodements, — comme les gourmands sans le sou qui mangent leur pain à la fumée.

Car il nous faut en convenir, quelque pénible que soit l'aveu, nous sommes les délaissées, les préférences appartiennent à celles qu'on est contraint

d'appeler nos rivales. Pour ces dernières, les soins, les attentions, les galanteries, pour les vraies *dames* un froid respect, si elles se tiennent un peu sévèrement ; ou un sans-façon, une camaraderie amicale, si elles sont libres et avenantes.

Les femmes de la société sont aux yeux des hommes ou des mannequins ou des garçons.

Elles n'ont qu'à choisir entre ces deux rôles.

Les personnes posées, sérieuses, raisonnables, les repoussent instinctivement. Elles échangent avec elles un salut cérémonieux, quelques mots compassés, des visites rares et courtes ; elles leur semblent *ennuyeuses* et c'est là un vrai crime. — celui qu'ils ne pardonnent pas.

Celles qui rient, celles qui jasent, deviennent leurs confidentes et les amusent en les écoutant. Avec elles il peut être question de chevaux et joyeusetés. Elles n'ignorent ni la langue de l'écurie, ni celle des coulisses, ni celle des boudoirs douteux ; le nouveau vocabulaire parisien leur est familier : elles ne se fâchent ni se scandalisent. On leur secoue la main et le bras à les rompre en les abordant. Ce sont des *gentlemen-riders*, on les traite comme tels.

Les moralistes nous apprennent que les mœurs des familles sont infiniment meilleures qu'il y a trente ans. Je suis tout à fait de leur avis; mais, selon moi, le diable n'y perd rien.

Si les femmes ont moins d'aventures, c'est qu'on songe moins à les entraîner, — excepté les effrontées, celles qu'aucun frein n'arrêtera jamais. Laquelle d'entre nous se laissera prendre aux séductions qu'on lui offre? Les hommes remarquent un visage ou une tournure qui leur plaît, ils se hâtent de le faire comprendre, et cela sans les mille délicatesses qui ôtent à un pareil aveu l'apparence d'un outrage. Au cas où la réponse ne promet pas un prompt dénoûment, ils ne perdent pas leur temps à se plaindre : ils s'en vont.

Le roman ne doit avoir à présent que deux chapitres : la préface et l'épilogue. Tout ce qui les sépare est inutile, la carte du Tendre est déchirée. L'amour, c'est comme les chemins de fer; on ne voyage pas, on arrive.

Vous comprenez alors pourquoi les vertus sont plus solides que jadis. Ces messieurs ne songent point à se faire aimer de nous, *parce que* nous appartenons à la société distinguée, mais *quoique*

nous ne soyons pas nées dans la loge d'un portier et qu'on ne nous appelle pas *Rose-Pompon* ou *Brisquette.*

Il faudrait avoir la rage de mal faire pour écouter de semblables tentateurs.

Je continue mes prophéties, — comme Mathieu de la Drôme ; je me trompe moins que lui, j'en suis sûre.

Les toilettes stupides, je l'ai dit, tyranniseront le bon goût, ainsi que cela se pratique depuis que les étrangers donnent la mode à Paris. Nous imposions nos parures à toute l'Europe autrefois. Maintenant nous subissons des volontés exotiques et ces importations achèvent de nous tourner la tête. Nous nous laissons transformer en pantins et en poupées, sans la moindre opposition. Plus une chose est extravagante et ridicule, plus vite elle est adoptée. Cela ressemble à une gageure. Nous en fournirons de nouvelles preuves la saison prochaine.

Vous verrez encore augmenter la vogue de la diva des faubourgs. Elle sera reçue, désirée, fêtée dans les meilleurs salons; — si toutefois sa voix ne se perd pas. On lui fera chanter devant des jeunes

filles d'autres *Sapeurs* ou d'autres *Femmes à barbe*. Celles-ci les écouteront et les applaudiront sans broncher, c'est si amusant!

Le monde a ses façons de juger dont il est impossible de préciser les motifs. Il proscrit et il accueille suivant son caprice. Tous les anathèmes s'accumulent sur telle personne, un peu légère, un peu compromise peut-être, — et toutes les portes s'ouvrent devant telle autre, assez hardie pour braver les propos.

N'avons-nous pas vu l'hiver passé une femme dont le mari est absent, se présenter partout, suivie d'un Vendredi, sans qu'aucune prude lui en fasse un crime?— en face d'elle du moins, car par derrière on la déchirait à belles dents.

Est-ce parce qu'elle a des pierreries royales? est-ce parce qu'elle porte des costumes excentriques? est-ce parce que toutes les chroniques la prônent et que son nom s'imprime au moins deux fois par jour dans les journaux? Ceci est un problème à résoudre; peut-être en aurons-nous le mot au prochain carnaval.

Il est question de jouer la comédie dans plusieurs maisons. Ce sera le plaisir à la mode; on cherche

des pièces inédites, on répète des rôles du grand répertoire pour se donner de l'habitude ; on prend des leçons de très-savants professeurs ; messieurs et mesdames de la Comédie-Française seront très-demandés. Les cocodès et les cocodètes aspirent aux lauriers de la scène. Les applaudissements les enivrent d'avance.

C'est une étrange variation de l'espèce parisienne que ces cocodès. On n'avait encore rien vu qui leur ressemblât ; en les étudiant de près on découvre chez eux tant de contrastes qu'on ne sait comment les définir.

Ils ne ressortent ni des gandins, ni des lions, ni des dandys, ni d'aucuns de leurs prédécesseurs. Leurs prétentions, leurs habitudes, tout est différent.

Un vrai cocodès ne peut pas être un homme d'esprit, ce n'est pas un sot non plus ; ils ont une sorte d'intelligence qui leur est propre et qui leur suffit. Leur conversation tourne dans un cercle qu'ils s'imposent, ou qu'ils acceptent ; pour eux les quatre fins de l'homme sont dans les nouvelles du jour, dans la pièce d'hier, dans la course d'aujourd'hui, dans le souper de demain.

Il n'est pas nécessaire d'être beau, mais il est indispensable d'avoir un ridicule quelconque : on doit prêter à rire aux gens sensés afin de prendre le droit de mépriser leurs jugements.

Le costume n'est pas un uniforme; chaque cocodès s'habille comme il lui plaît, pourvu que ce ne soit pas comme les autres. Ils ont inventé les raies au milieu de la tête, les gros boutons, les gilets ouverts, ils quittent leurs modes quand elles se vulgarisent et s'efforcent de renchérir sur les folies de la saison passée, pour mieux étonner celle qui va s'ouvrir.

On leur doit ces charmantes expressions, ces superfétations du dictionnaire qui s'introduisent en plaisantant d'abord, et qui peu à peu prennent droit de cité. Ils dînent tard, ils se montrent en tel et tel lieu, ils fréquentent moins que les autres hommes les danseuses et les lorettes, et cachent davantage leurs relations ; ils ont une réputation à ménager.

Les cocodètes ne sont point du tout ce qu'on pourrait croire, et la première règle de leurs statuts est la conservation de la foi conjugale, — aux apparences près.

Elles peuvent se donner les semblants d'une

faute, à condition qu'elles ne la commettront pas.

Ceci est bizarre, pourtant cela est; ou du moins elles en affichent si haut la certitude, qu'à moins d'être impoli on est forcé de les croire. Une cocodète est tenue d'avoir mauvais ton, de vivre avec les cocodès comme on vit entre palefreniers. Elle a des *bonjour*, *cher* pour chacun d'eux; elle ne se gêne pas plus à leur égard qu'ils ne se gênent au sien. Une familiarité touchante les unit, sans que pour cela on ait l'air de songer à mal.

Les maris sont parfaitement reçus dans l'association; leur présence est une égide : on ne se soucie pas du qu'en dira-t-on? puisqu'ils sont là. Ainsi les dîners, les promenades, les parties de toutes sortes, — où souvent on franchit les bornes de la convenance, — sont rangés au nombre des plaisirs innocents, puisque les maris les partagent et que rien ne leur est caché.

On cite une foule de traits de ce genre, on en citera d'autres, je les enregistrerai désormais. L'autre jour, une des plus influentes de la congrégation était couchée par terre, en travers de la cheminée, fumant *un cigare* et causant avec quatre ou cinq de ses collègues masculins; elle se balançait, commu

si le roulis d'un vaisseau l'eût secouée; une visite arriva; c'était une douairière, étonnée de se trouver à pareille fête.

— Ah! pardon, madame, dit la maîtresse du logis, je ne me contraignais pas, nous sommes entre nous!

La douairière emporta très à tort, à ce qu'il paraît, de mauvaises pensées. Elle a raconté le fait qui m'est revenu, et ne veut pas croire qu'on se donne de telles licences lorsqu'on n'en profite pas.

Ce serait en effet très-niais, si c'était plus méritoire. Quant à moi, je ne doute pas de la pureté immaculée de ces relations. Ils se connaissent si bien entre eux que je les défie de s'aimer.

Tout le monde est occupé des étrennes et l'imagination se concentre sur ce problème: recevoir beaucoup et donner peu.

Les habiles simplifient la question; ils restent à la campagne et avec quelques bagatelles ils s'en tirent. Les niais qui sont à Paris ont des obligations d'amitié, de reconnaissance, de craintes, — d'antichambres même, — à n'en plus finir.

Il y a ceux à qui on donne, parce que l'on a peur

d'eux et qu'on n'ose pas supprimer la redevance. C'est la fable du Minotaure de Crète : on lui offre une jeune fille, pour l'empêcher de manger les autres.

Il y a ceux qui ont obligé, qui peuvent obliger encore ; on leur fait la part belle, on en a besoin !

Mon Dieu ! que cette phrase est ignoble et pénible à prononcer ! « — Je ménage monsieur un tel, parce que j'ai besoin de lui. »

L'intérêt sera-t-il donc toujours le maître du monde? Ne dira-t-on jamais la vérité en face, sans offenser celui qui l'écoute ! Il faut flatter jusqu'à son domestique, quand on redoute de le voir partir et qu'on le sait ombrageux.

Le tout à cause du saint principe de l'égalité.

Ceux qui le prônent le plus, sont ceux qui le pratiquent le moins. Ils ont inventé à leur usage un code politique et social qui leur permet tout ce qu'ils souhaitent et défend aux autres de les imiter. Je vous parlais de Tartuffe tout à l'heure; c'est dans ce monde-là qu'on le retrouve, non pas sous le masque de la religion, mais sous celui des libres penseurs et des apôtres du progrès.

Les vices se déplacent, ils ne meurent pas.

Après l'hypocrisie, si commune, hélas! nous avons l'ostentation, nous avons les millionnaires qui font mettre dans les journaux le montant de leurs aumônes, afin que nul n'en ignore; ces mêmes millionnaires refuseraient peut-être un morceau de pain à un malheureux qui ne prendrait pas la trompette pour le publier.

La prescription de l'Évangile est bien plus belle et bien plus noblement charitable. « — Votre main gauche doit ignorer ce que fait votre main droite, » a dit le Christ.

Ces millionnaires ont de bonnes raisons pour ne pas accepter l'Évangile : leur condamnation s'y trouve à chaque page, et puis... et puis... il y aurait bien des choses à dire là-dessus.

La société, ainsi que vous le savez, est dispersée dans les châteaux. On en cite quelques-uns où l'on s'amuse beaucoup, d'autres où l'on s'amuse trop. Qu'on ne m'en veuille point pour ce mot qui m'échappe, il ne me convient pas de le rétracter.

On m'a raconté des aventures qui le justifient; certains manoirs semblent remplis de tous les Benoîtons de l'univers. Cocodès et cocodètes y triomphent, on y parle l'argot le plus pur, on y chante le

répertoire de Thérésa, on y danse comme le samedi à l'Opéra. Les toilettes sont au-dessus de toutes les descriptions et les robes n'ont plus de mystères pour les regards.

Voici le dernier bulletin que j'ai reçu sur les joies champêtres de l'automne.

On a décidé que l'hiver serait mémorable en ce genre. On secouera plus fortement que jamais l'arbre des préjugés, tant pis pour ceux qui se trouveront dessous, ils n'auront pas le droit de crier si on les assomme.

Ces dames ont pour la chasse un costume semi-masculin, elles courent à pied et à cheval les guérets et les bois, avec la légèreté d'Atalante et de la reine Thalestris, à la tête de ses amazones. Elles sont intrépides plus que les hommes, très-paresseux, très-nonchalants et dont l'ardeur se consume dans les gains du jeu et de la Bourse. Ils poursuivent l'argent bien plus que le gibier.

On rentre, on s'habille, on dîne, on cause cheval et meutes, on discute les journaux et le cours des rentes, on dit du mal du prochain, on se moque de ses *amis*. On danse sans entrain, si la danse est gracieuse et convenable, mais si quelqu'un risque

un pas aventuré, aussitôt les yeux brillent, les visages s'illuminent, la joie est sur toutes les physionomies, on ne s'amuse plus que comme cela.

Le théâtre est aussi fort à la mode, en villégiature. Les pièces choisies sont celles du Palais-Royal, des Variétés et des Bouffes ; en un lieu que je pourrais nommer, on a été tout près de représenter la *Belle Hélène*. Le rôle de mademoiselle Schneider devait être rempli par une fort grande dame, qui a une très-belle voix et qui est fort jolie ; tout était arrangé, on allait commencer les répétitions, l'arrivée inattendue d'un mari importun a tout dérangé : « Je suis absolument opposé à l'exhibition des maillots, » a-t-il dit. Il a stimulé le courage de ses *confrères*, qui, de guerre las, avaient consenti. Le spectacle n'a pas eu lieu. On a proposé ensuite des comédies des Français, du Gymnase, convenables et jolies, ces dames ont refusé et déclaré qu'elles ne joueraient pas. On a dû y renoncer faute d'acteurs : une personne qui se respecte ne peut pas se montrer dans ces *antiquailles*. Telle est la raison qui a fait autorité dans cette grave circonstance.

On raconte une autre aventure, plus sérieuse, qui pourrait amener une grande perturbation dans

un ménage, au retour de la campagne. De mauvais plaisants, avec un bon goût parfait, auraient éventé le secret d'une pauvre femme, d'une charité trop hospitalière envers un des rares jeunes gens de la société qui soient élevés comme leurs pères et qui en conservent les us et coutumes; c'était une passion charmante, une *antiquaille* aussi! l'amoureux se fût laissé écraser la main dans une porte, plutôt que de jeter un cri et de compromettre sa dame adorée, vénérée comme une divinité.

Ceci ne pouvait être accepté par une réunion *civilisée* d'à-présent. On les a épiés, on les a surpris regardant la lune et contrefaisant Roméo et Juliette. Ce joli scandale a fort amusé les cinq ou six petits messieurs qui l'avaient médité. La châtelaine a témoigné un vif mécontentement dès quelle en a été informée; elle a exigé un silence complet, elle a fait jurer qu'on n'ébruiterait pas la découverte; le serment a été si bien tenu que j'ai appris le fait d'un des témoins. On se demande ce que cela adviendra.

— Il faut bien passer son temps à la campagne, disait ce grand flandrin de vicomte, à qui j'adressais une morale au sujet de la mauvaise action. Que diable voulez-vous qu'on invente lorsqu'on n'a ni le

club, ni l'Opéra, pour se délasser des révérences et des mensonges qu'on est obligé de faire dans les salons? Nous avons trouvé ce petit drame facile à jouer, et nous ne l'avons pas laissé échapper; il en résultera probablement deux ou trois duels, car notre Amadis n'a pas pris la plaisanterie en douceur, et quand on ne pensera plus à l'aventure, nous nous retrouverons sous un prétexte quelconque. Un combat de chevaliers pour les dames ! ajouta-t-il, en haussant les épaules.

Ce mot *passe-temps* est fort élastique, il sert de prétexte à beaucoup de sottises, et ceci n'est pas nouveau : il en a été de même dans tous les temps. Un écrivain a dit cette grande vérité : — « Une femme qui s'ennuie est capable de tout! ».

Rien de plus vrai ; nous venons d'en avoir la preuve : une veuve très-riche, qui a été belle, a fort décemment pleuré le défunt pendant quelques mois:

Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande!

a dit le Bonhomme. Celle-ci a consciencieusement rempli d'abord son rôle d'Arthémise, elle s'est reti-

rée du monde, elle s'est enveloppée de crêpes noirs, et son esprit était plus noir que ses crêpes.

Un beau matin du mois de juin, elle s'éveilla par un temps splendide. Le soleil étincelait, les fleurs ouvraient leurs corolles comme des cassolettes embaumées, les oiseaux chantaient, tout était fête et gaieté autour d'elle, et pourtant une tristesse invincible remplissait son cœur. Elle était seule!

Pour la première fois depuis son veuvage, ses pensées se détournèrent de celui qu'elle avait perdu, et retombèrent sur elle et sur sa situation. Elle regretta son mari d'une manière différente et plus égoïste; elle se repentit d'avoir écarté tout le monde; elle sentit qu'elle ne pleurerait plus, mais qu'elle allait s'ennuyer.

L'amour-propre l'empêcha de rappeler ses courtisans; c'était nier l'éternité de la douleur, si pompeusement affichée; elle avait trop étalé ses larmes!

Cet ennui qu'elle redoutait l'envahissait de toutes parts; elle était prête à perdre patience, lorsque le diable lui envoya une consolation: un joli jeune homme de vingt-cinq ans, qu'on lui adressait de l'étranger pour qu'elle le patronât à Paris. Celui-là,

n'avait pas été banni comme les autres, on pouvait bien l'admettre sous un prétexte aussi plausible.

Il vint, il fut reçu; il revint encore, et puis encore: elle ne s'ennuya plus. Et enfin, elle lui donna son cœur et ses millions. Elle ne sait pas, la pauvre femme, que les années qui les séparent comptent double; elle ne s'en apercevra que trop tôt! Dans peu de temps elle sera vieille, et, si elle ne l'aime pas assez pour se dévouer complétement à son bonheur, elle souffrira cruellement.

On ne veut pas prévoir ces hypothèses-là. Quand on fait une sottise, on ferme exprès les yeux et les oreilles; on n'écoute ni conseils ni pressentiments; on se jette dans le gouffre, et quand on est au fond, les bords sont trop hauts : on ne remonte plus!

Les femmes ont ainsi des moments dans leur existence qui sont difficiles à passer. Lorsque tout ce qui les entoure les force à s'avouer qu'elles ne sont plus jeunes, elles doivent prendre un parti quelconque et changer leurs habitudes. Les personnes d'un grand esprit, d'un grand cœur ou d'une raison exceptionnelle, trouvent en elles-mêmes l'appui nécessaire à leur abdication. C'est abdiquer que de vieillir!

Mais celles dont toutes les pensées, toutes les actions se sont portées vers la frivolité ; celles dont l'occupation unique a été le plaisir, la toilette, la coquetterie, et la... le reste! que deviennent-elles? Elles n'ont pas assez de foi pour se faire dévotes; elles s'ennuieraient de la science ou des arts. La plupart d'entre elles se jettent dans la méchanceté; ne pouvant plus occuper la scène, elles sifflent les acteurs, et surtout les actrices, — à qui elles ne pardonnent pas de les remplacer, et qu'elles n'accepteront jamais que comme doublures.

Il est cependant des exceptions, et l'arrière-ban de 1830 nous en offre aujourd'hui un exemple.

Parmi les prêtresses valides de la mode d'alors, il s'est formé deux cours de consolation.

L'une, qui se compose d'une duchesse, de deux marquises et d'une banquière célèbre, se raccroche au passé de tout son pouvoir. Ces dames ont une mémoire terrible pour elles et pour les autres ; elles se souviennent tant qu'elles croient y être encore et qu'elles essayent de se le persuader. Leurs chimères se prolongent et varient à l'infini. Hélas! les dieux sont sourds à leurs plus douces paroles, leurs regards sont émoussés dans l'Olympe,

elles descendent de ses splendeurs, à la façon de Diane, et se contentent des Endymions de contrebande que le hasard leur amène.

C'est là tout ce qui leur reste : *Sic transit gloria mundi!*

L'autre camp est plus nombreux, et, pour celles qui le composent, ces sortes de déchéances, ces illusions chauves et boiteuses ne leur rappellent que des regrets. Elles ont besoin de plus d'émotions réelles. Ce cénacle est moins aristocratique, bien qu'il s'enorgueillisse d'une ambassadrice et d'une princesse. Le reste appartient à la finance de Louis-Philippe, aussi les écus tiennent-ils le premier rang dans leurs ébats. Cette phalange dorée se console autour d'un tapis vert.

Les nuits et même les jours se passent au jeu. Elles ont le matin et le soir les cartes à la main. Des ruisseaux de louis sont pour elles le fleuve du Léthé : elles oublient ! Mon Dieu ! que je suis mythologique ! C'est que je ne découvre pas, dans le temps présent, de comparaisons pour ces grandeurs écoulées. Je deviens lyrique malgré moi ; quand il s'agit de pareilles divinités, on ne peut les chanter que dans le style d'Homère. Leurs exploits ont rempli

le monde comme ceux des héros de Troie. Un poëme épique sur cette époque là, — et même sur celle-ci, — serait drôle pourtant! Qui le fera?

L'espèce féminine nous présente en ce monde des variations fort curieuses. Je ne puis m'empêcher de les esquisser.

Une catégorie fait nombre de recrues: ce sont les femmes littéraires; toutes veulent écrire, toutes se mettent de l'encre à leurs jolis doigts roses. Nous voyons surgir une foule de volumes portant soit des vrais noms, soit des pseudonymes, émanés de femmes plus ou moins connues, plus ou moins bien placées, mais faisant partie de la société.

Michel Lévy ne suffit pas aux visites et aux confidences qu'il reçoit. Le succès a quelquefois — rarement — couronné ces muses improvisées. Les chastes, les mystiques, n'ont obtenu que des suffrages restreints et spéciaux, il en est de plus hardies qui tranchent dans le vif du cœur et de la vérité; celles-là sont déjà classées parmi les écrivains, et s'il leur plaisait de se faire connaître, les applaudissements les attendent.

L'auteur du *Péché de Madeleine*, par exemple, appartient à cette sphère d'élite.

La majeure partie des romancières inédites se compose de créatures malades d'esprit, inquiètes, incomprises, passez-moi le mot ; il est suranné, tout le monde le comprend aujourd'hui ; ce que l'on demande est si facile à expliquer ! Ces pauvres êtres sont dépaysés au milieu du positivisme qui nous entoure, il leur faut à tout prix des émotions, leurs jours s'écoulent avec une monotonie désespérante et désespérée; elles déversent sur le papier le trop-plein de leurs âmes, leur écritoire se remplit des larmes qu'elles versent, en songeant qu'elles sont condamnées au repos à perpétuité.

Toujours le même programme, toujours la toilette, le déjeuner, les visites, quelques occupations domestiques, la promenade au bois, le dîner, le théâtre, le raout ou le bal, les parures à recommencer à leurs heures ; c'est tout.

Jamais de palpitations, jamais d'attentes, jamais de frayeurs, jamais de regards épiés, jamais de mains serrées furtivement entre deux portes, jamais de dangers courus, de dévouements prodigués, jamais de passions enfin, et l'on a soif pour tout cela.

Toujours un mari qui vous embrasse sur le front,

en vous retrouvant le matin, et qui vous dit d'un air distrait :

— Avez-vous bien dormi, ma chère? Que faites-vous aujourd'hui? Moi je monte mon nouveau cheval et je dîne au club.

Ou bien des fantômes d'attentifs qui s'écrient en l'apercevant :

— Oh! madame, le bel attelage! je ne vous le connaissais pas; tout cela est très-*chic*. Vous êtes diantrement jolie aujourd'hui. Votre robe vient de chez Worth, n'est-ce pas? Le modèle a été inventé pour Césarine; il lui avait promis de ne pas le copier, mais vous êtes une privilégiée.

Le point de comparaison le plus flatteur selon ces messieurs, pour une honnête femme, c'est une Césarine; celles qui n'apprécient pas cet honneur sont traitées de bégueules.

Il doit y avoir, dans le langage du jour, un terme pour remplacer celui-là. Je ne le connais pas : je l'avoue à ma honte,

Que faire d'une imagination ardente, d'une nature tendre parmi ces gens-là? Si la désolée se concentre,

elle étouffe, et où s'épancher! Il ne lui reste donc que sa plume; elle invente, elle trompe ainsi sa dévorante inquiétude. Elle peint l'amour sans but, sans objet, qu'elle éprouve, elle crayonne des héros dont le modèle n'est nulle part autour d'elle. Elle est aimée en effigie, cela lui fait prendre patience et lui donne du courage.

Voilà pourquoi tant de femmes, oisives et riches, écrivent aujourd'hui. C'est le mirage dans le désert!

Je ne parle pas ici des mères que leur affection inspire. Celles-là ont le bon esprit de se concentrer dans le devoir et dans la nature, celles-là ont un bonheur tout fait, et leurs livres ne sont que de la prévoyance. Les leçons écrites se gravent mieux dans la mémoire, on peut les relire et on ne les oublie pas.

Les prudes sont rares maintenant; c'est ordinairement un brevet de chute ou d'abandon que la pruderie, je ne dis pas un brevet de repentir, au moins! Si on se repent, en pareil cas, c'est de ne pouvoir recommencer. La véritable vertu est indulgente pour les autres et sévère pour son propre compte. Elle excuse toujours et n'accepte pas la

médisance, même sous bénéfice d'inventaire. Elle sait par expérience combien

> ......Il faut combattre avec son propre cœur,
> Ce combat douloureux, dont gémit le vainqueur.

Elle excuse les faibles qui succombent et ne les condamne pas.

Je connais des vanités qui se contentent autrement. Leur ambition se borne à être citées dans leurs journaux. Elles brûlent d'apprendre à toute la terre la couleur de leurs chiffons, l'éclat de leur bijoux. Elles reçoivent, et font des dépenses folles uniquement pour voir leur nom imprimé, avec une kyrielle d'épithètes flatteuses. C'est un besoin et une satisfaction immense, elles feraient des bassesses pour l'obtenir.

Leur diplomatie est mise en jeu, afin de séduire les journalistes, elles les engagent à dîner, les plus fins morceaux sont pour eux, elles les prônent, elles les fascinent. Parmi ces gourmandes de publicité, quelques-unes ne se bornent pas à la divinisation de leurs toilettes, elles visent plus haut. C'est une exception, on en citerait plusieurs exemples néanmoins.

Elles veulent tout embrasser; les gens qui les louent doivent dire non-seulement qu'elles sont belles et bien mises, maîtresses de maison parfaites, qu'elles donnent des festins et des fêtes sans rivales, — mais encore qu'elles sont : poëtes, musiciennes, peintres, comédiennes, sculpteurs, écrivains. Elles produisent des chefs-d'œuvre dans tous ces genres, la Providence leur a donné toutes les aptitudes. On expose leurs tableaux, on exécute leurs opéras, on joue leurs pièces, elles jouent elles-mêmes, — malheureusement !

Que de secrets pourraient révéler la petite porte et l'escalier dérobé de leur hôtel ; ils voient furtivement passer de pauvres jeunes gens qui leur vendent, à ces avides de gloire, les talents qu'elles n'auront jamais. Elles les marchandent encore ? Elles sont avares ! quelques-unes les payent en sourires, ce que nos pères appelaient de la monnaie de singe, cette monnaie-là est d'un cours très-haut sur la place.

Les reines de Paris sont de plus en plus les étrangères. Notre monde, si méticuleux pour les Françaises, ouvre ses portes à deux battants à tout ce qui arrive de loin. Les noms qu'on ne saurait pro-

noncer surtout ont un succès ébouriffant. On ne demande ni d'où viennent ces oiseaux de passage, ni quels sont leurs antécédents, ni quelle est leur famille. Jeunes, jolies, élégantes, riches surtout, on les accueille; sauf à faire des exécutions comme l'année dernière, si l'histoire du passé est trop accidentée.

C'est là une des particularités bizarres de la bonne compagnie parisienne. Elle s'engoue de ce qu'elle ne connaît pas, de ce qui brille: elle s'engoue même de ce qu'elle connaît et qui a le don de lui plaire. Elle accepte du cuivre pour du vrai, si la couche d'or qui le recouvre est épaisse, et cela, en n'ignorant pas qu'elle est trompée. Elle efface de son souvenir ce qu'elle ne veut pas qu'on lui rappelle.

On entoure, on gâte des femmes qu'on ferait chasser par ses gens, si elles étaient nées sous notre ciel. L'indulgence qu'on a pour elles ne s'explique pas, rien ne les excuse: ni les entraînements du cœur, ni les nécessités de l'indulgence; tout se réunit, pour les accuser, au contraire, car tout aurait dû les arrêter; elles ont plus que des devoirs, si c'est possible, elles ont des obligations, — rien n'y fait!

Certains pays semblent avoir le monopole de ces magnifiques dégradations. La Révolution n'a encore rien changé aux traditions de ce genre. Les grandes dames qui se démocratisent, y ajoutent chapitres sur chapitres, elles réunissent les deux écoles. On en voit même qui, dans leur enthousiasme, cumulent leurs sentiments et ne croient jamais trop faire pour les défenseurs de la patrie et de la liberté. Leur bonté n'est pas exclusive, nous en avons de hauts et curieux exemples. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier :

« Les lauriers ne garantissent pas plus de la foudre que les oliviers pacifiques. Elle frappe partout. »

Décidément le monde vit de peu. Il n'a encore pour ainsi dire pas donné signe de présence. Il y a dans l'air quelque chose qui empêche de s'amuser, qui retient les gens chez eux, une crainte, un malaise, je ne sais quoi, on ne peut pas se mettre en train. Quelle en est la cause ?

Est-ce ce temps exceptionnel et stupide?

Je ne sais. La révolution est partout, nul ne veut être ce qu'il est : jusqu'à l'hiver qui se fait une chose sans nom. Ce n'est ni le chaud, ni le froid,

ce n'est pas non plus le printemps, ni l'automne, — c'est de la boue. Cela vous prend sur les nerfs et cela vous donne envie d'injurier quelqu'un.

Paris est maussade, il a dépensé de l'argent au premier janvier, il le regrette, il songe à des économies pour réparer la brèche. Les étrennes aujourd'hui sont ruineuses, il ne s'agit plus d'un cornet de bonbons achetés au *Fidèle berger,* comme du temps de nos pères. Il y a l'exposition des étrennes, comme celle de la corbeille de mariage, elles sont *signées* et chacun veut faire honneur à sa signature.

On expose tout à présent, rien n'est caché: le mauvais, tout comme le bon, s'étalent.

Nous sommes menacés pour cet hiver, paraît-il, d'exhibitions de tous les genres. Jamais les robes n'ont été aussi décolletées qu'elles vont l'être. Nous en avons déjà l'exemple au théâtre, où les *cascadeuses* sont mises de façon à faire rougir les éhontées. N'y a-t-il donc pas de police de mœurs pour empêcher cela?

A propos de *cascadeuses*, ce qui se passe est heureux: en voici deux qui se querellent, qui s'inju-

rient, pourquoi ? je ne me soucie guère de le savoir. Tout de suite les journaux s'emparent de cette bataille comme d'un événement. Ils ouvrent leurs colonnes à une correspondance qui n'a même pas le piquant de l'esprit, ils nous racontent les faits et gestes de ces amazones, comme si cela pouvait intéresser quelqu'un. On a beaucoup parlé des signes du temps, il n'en est pas de plus positifs et de plus déplorables que l'attention portée sur de pareils faits. Il n'y a même pas là émulation de valeur. C'est antipathie de femmes et rien de plus. En quoi cela regarde-t-il le public et que penser d'une époque où des feuilles en vogue ramassent ces duels de boudoir et les commentent ?

De tous temps, certes, il y a eu des rivalités féminines, de tous temps elles se sont traduites par des termes et des gestes risqués, dans une certaine classe. Mais la cour et la ville ne s'en occupaient que si les héroïnes avaient acquis le droit de faire parler d'elles par leur célébrité. Mademoiselle Clairon eut maille à partir avec mademoiselle Dumesnil, elles eurent chacune leur coterie et leurs partisans. Mais d'abord, c'était pour l'art, c'était pour des rôles qu'on se disputait, et puis ces reines

de tragédies conservaient une certaine dignité dans leurs attaques.

Mademoiselle Clairon surtout ne descendait pas du trône, elle eût volontiers parlé en alexandrins.

Nous n'en sommes plus là, convenez-en, et nous n'y reviendrons plus. Aussi l'idée des bals masqués, aux Italiens, pour ressusciter ceux de l'Opéra, est-elle absurde et ne produira-t-elle absolument rien qu'un fiasco, très-probablement.

Je ne veux pas être un oiseau de mauvais augure et je n'attaque point le succès de l'entreprise; au point de vue positif, je soutiens seulement que le vrai monde n'ira guère là, ou même pas du tout. Depuis que les habitudes de bonne compagnie ont disparu, le bal masqué est devenu impossible pour les femmes de la société. Il n'y a plus de plaisanteries innocentes et convenables. Essayez-vous donc, sous le masque, à quelques drôleries un peu excentriques. On vous répondra une grossièreté. Soyez gaie, on sera ignoble. On n'a plus d'esprit qu'avec de gros mots. Le dictionnaire des sous-entendus, jadis si feuilleté, n'a que des pages blanches.

La veille des Rois, le verglas a vu des événements de plus d'un genre. Il y avait bal à l'Opéra et l'on

ferait un volume avec les anecdotes qui se racontent sur cette nuit mémorable. J'en sais une très-inédite, très-difficile à vous faire connaître, sans désigner les masques, et que j'ai grande envie de vous dire pourtant. C'est le cas d'invoquer la science des sous-entendus, j'essayerai.

Une jolie femme, assez à la mode, blonde *naturellement*, mariée depuis trois ans, habite pendant l'automne un château assez loin de Paris. N'en demandez pas plus sur son signalement, je ne m'expliquerai pas davantage, j'ajouterai néanmoins un renseignement. Ce n'est pas une cocodète, elle a des habitudes assez réservées.

Quant au mari, c'est un bon garçon, très-jovial, très-amateur de tout ce qui amuse. Allant au club, à l'Opéra, aux avant-scènes des petits théâtres, soupant volontiers, connaissant tous les chevaux et toutes les princesse du bas-empire, qui l'accueillent avec distinction, il est riche et généreux. Il aime sa femme au fond, il l'estime, mais elle l'ennuie, parce qu'elle écoute impatiemment ses histoires de coulisses et d'écurie et qu'il lui plairait davantage d'être l'héroïne d'un roman en propre original.

Si vous ne devinez pas les noms, je n'y saurai

que faire; c'est déjà plus clair que je ne voudrais.

Eh bien donc, cette jeune femme, que nous désignerons par la lettre Z... était encore au jour de l'an dans sa terre, parfaitement seule, ne pouvant pas mettre le nez à la fenêtre, à cause de la pluie qui noyait les allées du parc. Son mari l'avait quittée vers le 15 décembre, sous prétexte de faire préparer un très-joli petit hôtel qui leur appartient, et d'acheter des chevaux pour sa femme. Le tête-à-tête conjugal le séduit peu, et il s'arrange volontiers de façon à l'abréger.

Madame Z... trouvait le temps horriblement long; elle lut dans une gazette que les bals de l'Opéra étaient superbes cette année; il lui prit une envie enragée de le savoir par expérience. Elle avait reçu le matin un mot de son seigneur et maître: il était en Normandie, chez un sportman, pour ses acquisitions; elle pouvait faire une fugue de vingt-quatre ou de trente-six heures, nul ne saurait rien, elle apaiserait sa fantaisie et viendrait reprendre son coin de feu, avec des souvenirs à s'y raconter du moins. C'est une occupation.

Elle n'avait aucune envie de mal faire, je le certifie. C'était le désœuvrement et la curiosité, les

deux ennemis les plus terribles de la vertu, qui la poussaient. La jeune femme ne s'amusa pas à réfléchir : elle partit le 5 au matin, arriva à Paris dans la journée, se logea à l'hôtel, loin de son quartier, envoya chercher un domino chez le premier faiseur, dîna seule dans sa chambre, et, vers les une heure, demanda un remise, pour la conduire en ce lieu de perdition qu'elle brûlait de voir.

Munie d'avance de son billet, elle entra sans difficultés ; la foule était écoulée. Elle s'enveloppait d'un immense camail, qui dissimulait à ravir sa taille, on ne la remarqua guère, chacun était occupé ; elle grimpa lestement jusqu'à la loge qu'elle avait fait louer, et regarda de tous ses yeux.

Le spectacle l'amusa d'abord ; elle n'avait pas d'idée de ce tohu-bohu, de cette bousculade, qui lui fit l'effet d'une vision fantastique. Cependant, comme c'était toujours la même chose, elle se décida à se promener, espérant rencontrer quelque aventure, intriguer, faire de l'esprit et de la malice. Elle coudoya plusieurs hommes de sa connaissance et n'osa pas les accoster. Les gens qui lui parlèrent la voyant seule, l'effrayèrent ; il lui prit un dégoût et une envie invincible de s'enfuir. Elle partit sans

avoir échangé un mot avec personne, se demandant comment on pouvait désirer un pareil plaisir, et trouvant amer le fruit défendu.

Pendant qu'elle était à l'Opéra, le temps avait changé, le verglas tombait sans interruption, et transformait le pavé en un vaste miroir. Elle arriva sans encombre au bout du passage. Quelques pierrots lui jetèrent bien en passant des gaudrioles, auxquelles elle ne prit pas garde; puis elle se hâtait de rejoindre son remise, qui l'attendait sur le boulevard.

Elle se trouva fort empêtrée, elle qui ne se savait jamais seule, et que ses gens conduisaient respectueusement jusqu'à sa voiture; cependant, munie de son numéro, elle espéra s'en tirer et s'avança courageusement sur l'asphalte.

Elle n'eut pas fait un pas que dix voix s'élevèrent pour l'arrêter.

— N'allez pas plus loin, vous tomberez!

Madame Z... aperçut plusieurs piétons qui semblaient marcher sur des coquilles de noix, et qui glissaient à qui mieux mieux.

— Mais, s'écria-t-elle, il faut que je rentre; il le faut. J'ai là ma voiture; je veux partir.

Cinq ou six bohêmes l'entourèrent; ils entreprirent la discussion de l'affaire, ils essayèrent de lui prouver qu'elle ne pouvait pas songer à la retraite par un temps semblable; elle voyait bien que les voitures ne marchaient pas; il fallait retourner au bal; il y avait folie de tenter la mort.

A tout cela elle répondait :

— Je veux m'en aller. Je payerai ce qu'on voudra, mais qu'on me ramène chez moi.

Elle eût volontiers pleuré de dépit et d'impatience.

Ces mots : je payerai ce qu'on voudra, firent ouvrir l'oreille au plus aviné de la bande. Il lui demanda le numéro de sa voiture et se chargea de voir ce qu'on pourrait faire. On avait établi des ateliers de maréchaux sur la chaussée, on ferrait à glace les chevaux de bonne volonté; peut-être le sien serait-il du nombre.

En effet, après un quart d'heure qui lui parut un siècle, l'homme revint avec le véhicule et le bucéphale, que l'on traînait par la figure et qui faisait une piteuse mine.

— Si vous voulez vous risquer, madame, et me bien payer ma peine, nous allons essayer de mar-

cher; ce sera long et dangereux, je vous en préviens.

Elle n'hésita pas, donna dix francs au commissionnaire, et sauta dans le coupé.

On se dirigea, tout en trébuchant, vers la place de la Madeleine. A chaque pas le cheval s'arrêtait, glissait, tombait, se relevait : c'était une misère! La pauvre femme se faisait un mauvais sang! elle maudissait son escapade, qui ne lui avait procuré que de l'ennui et qui tournait si mal. Elle eût donné bien des choses pour être dans son lit, bien chaudement chez elle. Elle se fût ennuyée aussi; mais quand on s'ennuie dans son droit, légalement, on est forte.

Parvenu au coin de la Chaussée-d'Antin, l'animal, éreinté, tomba tout de bon et ne se releva plus; il avait au moins la jambe cassée. Le cocher s'arrachait les cheveux; madame Z... en eût fait volontiers autant. Il fallait descendre évidemment; s'en aller seule, à pareille heure, s'exposer à se casser le cou; l'alternative n'était pas riante.

Nul ne venait à leur aide, on avait bien assez à songer à soi; le cocher maugréait contre sa pratique, qui, descendue sur l'asphalte, se demandait

avec une terreur extrême ce qu'elle allait devenir.

Tout à coup deux hommes surgissent, les pieds enveloppés de linge et s'appuyant sur de grosses cannes. Ils glissent bien un peu pourtant, il se soutiennent. Ils rient et plaisantent, comme des gens de bonne humeur. Ils avisent cette femme éplorée, cet homme qui se lamente, le cheval qui se débat; ils s'approchent et offrent leurs services. En les voyant de plus près, en entendant la voix de celui qui s'adresse à elle, madame Z... recule de trois pas, elle a reconnu son mari.

Elle se trouve à l'angle de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, le réverbère l'éclaire; M. Z... qui examine sa tournure et qui découvre un domino de fort bon air, lui adresse la parole avec beaucoup de politesse, lui offre ses services et la prie de lui dire s'il peut lui être bon à quelque chose.

Le premier mouvement de la jeune femme avait été tout à la frayeur, le second fut un grand soulagement; elle avait son protecteur légitime, elle n'avait plus rien à craindre. Elle lui avouerait tout, son crime n'était pas bien grand; il lui pardonnerait d'autant plus qu'il n'avait pas la conscience très-nette. Elle allait tout de suite se dévoiler, lors-

que l'idée de s'amuser aux dépens de son mari lui passa par la tête; elle se dédommagerait de ses déconvenues.

Il fallait ne pas parler surtout, afin de ne pas être reconnue; elle répondit donc par des signes fort gracieux, par des révérences, aux offres obligeantes de son chevalier, et, lui montrant la porte du restaurant Bignon, elle lui fit comprendre qu'elle désirait y entrer.

— A vos ordres, madame, dit M. Z..., assez étonné de ce mutisme.

Il se dirigea vers l'escalier des cabinets, où elle s'engagea résolûment derrière lui. L'ami de M. Z..., pendant ce temps, s'empressait près de la pauvre bête, qui gisait sur la neige. Ils sortaient du club et s'en allaient à l'Opéra, voir un peu et chercher quelques soupeurs. L'homme marié se crut le plus favorisé des deux, il espéra que son camarade aurait assez de savoir-vivre pour ne plus s'inquiéter de lui et le laisserait tout à sa bonne fortune improvisée.

Il se fit ouvrir un petit salon; la dame montra en pantomime qu'elle voulait écrire; on apporta le nécessaire, elle traça en caractères impossibles,

avec une orthographe de cuisinière ou de chinoise, ces simples mots :

— Ne pas comprendre du tout français.

M. Z..., en les lisant, fit une singulière mine; cependant, pour l'originalité du fait, il voulut voir comment se passeraient les choses et tâcher de savoir à quelle catégorie de femme il avait affaire.

La première question était celle du souper; il fit ouvrir des huîtres; on en présenta à la dame, qui s'empressa de les accepter et témoigna par ses gestes sa satisfaction. Elle avait faim, ce coquillage était de son goût.

M. Z..., de plus en plus embarrassé, appela à son aide toute sa mémoire et toute la science acquise à l'Opéra par son habitude des ballets. Il se livra à une mimique effrénée, pour supplier d'abord *sa convive* d'ôter son masque, ses gants; il reçut un refus péremptoire et majestueux qui ne le rebuta pas.

On apporta un souper de Lucullus, des primeurs, tout ce qu'il y avait d'élégant et de cher, des vins exquis; la dame savoura tout, témoigna sa satisfaction par des ronronnements de chatte et des

gazouillements d'oiseaux; rien n'était plus charmant et plus stérile.

La nuit se passait. Le soupirant était de fort mauvaise humeur et se proposait de garder pour lui cette aventure sans précédents. Il se demanda bien si on ne se moquait pas de lui ; mais se jura d'avoir le mot de l'énigme.

Madame Z... le connaissait assez pour comprendre que l'instant du dénoûment était venu et qu'il fallait lancer la dernière scène. Au moment où son mari y pensait le moins, elle s'approcha de la fenêtre, regarda le temps et, se retournant vers lui, elle dit comme s'ils eussent été dans leur salon :

— Il pleut à verse, vous n'avez pas votre voiture, comment allons-nous nous en aller ?

— Hein ! s'écria M. Z... en repoussant sa chaise. L'obélisque entrant par la fenêtre ne l'eût pas plus étonné, plus terrifié. Une explication s'ensuivit. Madame Z... raconta tout; elle eut de l'esprit, elle fut étincelante; son mari n'en revenait pas; il n'eut pas la force de la gronder, ni de la plaindre, et dit naïvement à sa femme :

— Mais, ma chère amie, je ne te connais pas, pourquoi n'es-tu pas toujours comme ça ?

Ceci fut la morale de l'histoire. Elle est vraie de tout point. Ce n'est pas un proverbe d'Octave Feuillet, bien que cela y resemble. C'est une de ces pages de la vie, plus romanesque souvent que les romans. Peut-être le ménage Z... en sera-t-il plus heureux, peut-être, au contraire, le mari et la femme se garderont-ils des rancunes mutuelles de leur escapade. Je ne réponds de rien, les secrets du cœur sont si inconnus!

Les sermons du Père Hyacinthe ont été plus suivis que les bals. Il a vivement intéressé, il a soulevé beaucoup de controverses; a-t-il touché, a-t-il converti quelqu'un? Je ne sais. Il parle, selon moi, beaucoup plus à l'esprit, au raisonnement, qu'au cœur. Il fait des discours, non pas des homélies à la façon de nos grands orateurs d'autrefois. Son succès a été complet. Cependant je sais de bons curés de campagne, sans littérature, sans éloquence, qui m'ont tiré des larmes des yeux, en les écoutant parler à leurs ouailles, tandis qu'en entendant le Père Hyacinthe, on réfléchit, on n'est pas ému, on n'a pas envie de prier, on admire le talent de l'homme, le prêtre est presque effacé. — Me fais-je bien comprendre?

Pour moi, les meilleurs sermons sont ceux qui font tomber à genoux un incrédule, et s'écrier du fond de son âme, avec des sanglots :

« — Mon Dieu! pardonnez-moi mes fautes, je crois en vous et je vous aime! »

Je voulais vous dire quelques petites méchancetés. me voilà arrêtée dans mon essor par ces saintes paroles et par le souvenir qu'elle évoquent. Ce sera pour un autre jour.

J'ajouterai pourtant une réclamation à laquelle j'attache beaucoup de prix.

Pourquoi, depuis quelque temps, les journaux s'acharnent-ils après les chiens? Pourquoi les calomnient-ils? Pourquoi cherchent-ils à nous effrayer par la crainte perpétuelle de la rage? N'avons-nous pas perdu assez d'illusions, faut-il encore nous ôter celle-là? Faut-il que nous perdions notre confiance, même en ces derniers amis?

J'en ai l'âme toute triste. On se réfugiait dans la tendresse des chiens, quand les déceptions brisaient le cœur, voilà qu'on n'osera plus les aimer, dans la crainte d'être mordu?

A qui croire donc ici-bas?

On se plaint de l'excentricité des toilettes, de la

rage qu'ont ces dames de se teindre les cheveux et de la magnifique annonce qui est faite au sujet des nattes d'or, que nos élégantes vont arborer?

Ceci n'est pas une nouveauté, il n'y a rien de nouveau sous le soleil; les Romaines de la décadence en faisaient de même, lisez les historiens et les satiriques, nous en sommes revenus aux temps où la barbarie débordait de toutes parts, à force de raffiner la civilisation.

On verra donc les femmes avec des perruques d'or, comme le soleil dans les ballets de Louis XIV. On prétend même qu'elles se coloreront, comme l'année dernière les petits chiens, en bleu, en rose, en vert, suivant la fantaisie. L'or se réservera pour la cour, apparemment.

Elles ne s'en croiront pas moins belles, je vous en réponds, et il se rencontrera des complaisants pour venir les bras arrondis, la bouche en cœur, leur jurer qu'elles sont adorables.

On adore toujours ce qui est inconnu.

Les robes plates sont positivement inconvenantes, indécentes et disgracieuses, plus je les vois, plus j'en suis convaincue. Elles mettent en saillie tous les défauts de taille : les grosses ressem-

blent à des boules, les maigres à des manches à balais. C'est étriqué, c'est traître, cela rend impossible les atermoiements employés par la coquetterie. Depuis Ève et la feuille de vigne aucun vêtement n'a rendu de plus mauvais services aux imperfections humaines.

Et l'on nous soutiendra que les femmes savent ce qui leur sied!

Cela n'est pas vrai, elles ne consultent que la mode et s'affublent selon ses caprices, en faisant taire leur miroir, elles le trouvent impertinent. La mode ordonnerait de se planter des queues de lapin sur la tête en manière de plumes, qu'elles les accepteraient, et avec reconnaissance encore.

Il ne surgira donc pas une personne d'esprit qui se moquera du qu'en dira-t-on et qui n'adoptera que ce qui lui convient?

Je voudrais être une grande dame pour essayer cela, et, une fois le grelot attaché, d'autres suivraient, j'en suis sûre. Elles s'apercevraient qu'elles sont plus jolies sous le drapeau de l'indépendance et elles le tiendraient haut et droit.

Malheureusement aucune d'elles n'aura ce caprice-là, non pas à cause des hommes, mais à cause de

leurs rivales, qui ne manqueraient pas de les épiloguer et de se railler d'elles. Or, c'est là ce qu'elles ne sauraient pas braver.

Les salons ne sont pas gais, il semble qu'on se batte les flancs pour s'amuser, on a l'air d'accomplir une tâche, on danse languissamment, on ne s'anime qu'en discutant n'importe quoi, la politique surtout. Point de ces fêtes dont on parle et qui font époque. Quelques sauteries *maigres*, quelques concerts, des réunions panachées, l'ennui partout.

On a beau varier les figures du cotillon, appeler à son secours des engins de toutes sortes, c'est curieux, sans être drôle, et hors la question d'amour-propre pour celui qui conduit, la valse ne s'anime pas davantage pour cela. Ce qui domine et ce qui règne, c'est la lassitude, *tous* sont blasés sur *tout*. Hélas! que c'est triste et que deviendrons-nous si cela dure!...

La rage de la comédie continue, on en monte partout. Il y en a d'inédites et de connues. La société foisonne d'écrivains et de compositeurs, il n'est pas un cercle un peu du bel air qui n'en compte au moins deux ou trois.

Le succès est assuré d'avance et c'est encore une

perfidie du monde, il casse les encensoirs sur le nez de ceux qui se mettent en évidence afin de se gausser d'eux, quand ils ne peuvent l'entendre. Il y aurait une curieuse étude à faire là-dessus, sous ce titre déjà employé bien qu'éternellement vrai :

— « Ce que l'on dit et ce que l'on pense. »

Madame de Sévigné parlait des dessous de cartes, il y en aurait de jolis à présent si l'on recommençait à jouer ce jeu, dont nos pères se divertissaient spirituellement. Nous y mettrions de la méchanceté et je suis sûr qu'on emporterait le morceau. Ils n'avaient que des ongles, nous avons des griffes.

Plusieurs de ces dessous de cartes sont curieux, nous pouvons les déchiffrer ensemble, si vous voulez.

Je vous signale d'abord un ménage, un jeune ménage, — à quoi bon parler des vieux ! — Tout le monde croit à une union fortunée entre les deux époux.

Retournez les cartes et vous verrez !

Madame est jolie, blonde comme les épis. Monsieur est blond également, il a une belle taille, il est distingué et spirituel, il passe pour raisonnable, on ne le voit pas courir dans les quartiers

suspects, il va dans le monde, cause avec les hommes, fait quelques robbers de wisth, regarde beaucoup, parle peu, les douairières le citent à leurs fils comme modèle, les jeunes femmes le représentent à leurs maris comme le parangon de toutes les vertus.

Quand on rentre chez soi, la gracieuse Cérès est fatiguée, elle a beaucoup dansé, beaucoup coqueté, beaucoup babillé. Une femme d'esprit la définit ainsi.

— C'est un grelot, elle fait du bruit et elle est vide.

Chacun se retire sans échanger d'observations. On dort comme on peut, on se lève, on fait sa toilette et puis l'on se retrouve au déjeuner. Devant les gens tout est au mieux; on suit une conversation sur tous les sujet possibles. Dès qu'on est seul, un mur de glace s'élève entre les deux conjoints, — comme on dit au tribunal.

On ne s'embrasse pas, on ne trouve pas un mot à se dire, quelques phrases banales et pressées s'échangent sur les projets indispensables. Ces gens-là se détestent, c'est évident.

Pourquoi ?

Je ne sais comment vous l'apprendre. Si nous étions encore au XVIe et au XVIIe siècle, je n'y ferais point de façon, cela s'avouait comme toutes les incommodités de l'espèce humaine. Aujourd'hui nous sommes devenus fort bégueules en paroles, et pourtant nous nous faisons gloire d'être mal élevés. On ne supporterait pas les mystères de cet intérieur. Mystères très-cachés et que je connais néanmoins.

Devinez, cherchez parmi les causes de séparation, celles qui, toutes physiques, n'entachent ni le caractère, ni la moralité, ni l'intelligence.

La jeune mariée est très-nerveuse, très-délicate, elle a aussi été fort gâtée; elle ne put retenir une exclamation malencontreuse, qui ne lui a point été pardonnée. Depuis lors, et cela date des premiers jours de la lune de miel, les époux vivent comme des indifférents. L'antipathie augmente chaque jour entre eux, plus elle devient vive, plus elle se cache, jusqu'au jour où elle éclatera et nous amènera, sans nul doute, un beau petit procès. On ne le plaidera pas à huis clos, soyez tranquille, la pudeur n'a point à s'en offenser.

Cette comédie se joue depuis deux ans, les acteurs appartiennent au plus haut monde, vous

les coudoyez, vous les recevez, vous allez chez eux. Ils liront ces lignes peut-être et se demanderont comment j'ai pu être instruite d'un secret si bien dissimulé.

Autre dessous de cartes à peu près aussi inédit :

Une personne assez riche, d'une humeur un peu farouche, fille unique, a fait comme la dédaigneuse dans Lafontaine, elle a refusé des partis excellents d'abord, sortables ensuite, elle en est maintenant aux coureurs de dots. Elle approche de la trentaine, elle devient couperosée, ses dents s'allongent, on jurerait qu'elle veut happer les gens. Elle se lasse de l'isolement, elle gronde sans cesse ses domestiques, rend la vie dure à sa mère, qui n'en peut mais, court incessamment après les printemps enfuis, — hélas ! ils ne reviendront plus !

L'année dernière elle a rencontré chez une de ses parentes, à la campagne, un jeune homme de province, un avocat, homme d'esprit et de bonnes manières. Il lui a plu, elle ne l'a pas laissé voir ; il n'a pas osé, ou n'a pas voulu prétendre à sa main. Les obstacles ont augmenté cette flamme ; bref, à son retour à Paris, elle a déclaré au parent qui fut son

tuteur, qu'elle avait choisi le susdit avocat et qu'elle n'épouserait que lui.

Elle appartient à une grande famille, le tuteur et la mère ont poussé les hauts cris, elle persiste. Ils se refusent à avertir le provincial, qui ne se doute pas de son bonheur, et qui peut-être le refusera. Elle répond que si on ne parle pas, elle écrira elle-même. C'est un amour révolté. Les choses en sont là.

Voici donc Paris et la province maintenant :

On ne trouve plus guère de tables ouvertes, *des maisons du bon Dieu* dans notre civilisation avancée. C'est seulement au fond des départements reculés que ce type se rencontre encore. Les chemins de fer les auront bientôt fait disparaître, avec tout ce qui est primitif, tout ce qui nous reste des usages et des idées de nos aïeux. Le nivellement se fait partout. Est-ce un bien? Est-ce un mal?

Moi, champion du passé, mes sympathies ne sont pas douteuses; chaque fleuron antique, arraché à la couronne de notre vieille France, est pour mon cœur un regret véritable; je ressemble au vieillard de Walter Scott pleurant sur les tombes des Puritains, et passant sa vie entière à les entretenir, à les soigner, pour empêcher leur ruine. Hélas!

A quoi servent les regrets et les larmes devant cette faulx impitoyable qui détruit tout! Que lui opposer? rien que la soumission et la patience. La volonté de Dieu est immuable; il ordonne, tout obéit, courbons la tête et attendons.

FIN

TABLE

Imprimerie D. Bardin, et Cie, à Saint-Germain

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

CHARLES DE BERNARD	vol.
LES AILES D'ICARE	1
UN BEAU-PÈRE	2
L'ÉCUEIL	1
LE GENTILHOMME CAMPAGNARD	2
GERFAUT	1
UN HOMME SÉRIEUX	1
LE NŒUD GORDIEN	1
LE PARATONNERRE	1
LE PARAVENT	1
PEAU DU LION ET CHASSE AUX AMANTS	1

HENRI CONSCIENCE	vol.
UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES	1
AURÉLIEN	2
L'AVARE	1
BATAVIA	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1
LE BOURGMESTRE DE LIÉGE	1
LE CANTONNIER	1
LE CHEMIN DE LA FORTUNE	1
LE [illegible]	1
[illegible]EUR DES GRÈVES	1
LE DÉMON DE L'ARGENT	1
LE DÉMON DU JEU	1
LES DRAMES FLAMANDS	1
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE	1
LE FLÉAU DU VILLAGE	1
LE GANT PERDU	1
LE GENTILHOMME PAUVRE	1
LA GUERRE DES PAYSANS	1
LE GUET-APENS	1
HEURES DU SOIR	1
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	1
LE JEUNE DOCTEUR	1
LA JEUNE FEMME PALE	1
LE LION DE FLANDRE	2
LA MAISON BLEUE	1
MAITRE VALENTIN	1
LE MAL DU SIÈCLE	1
LE MARCHAND D'ANVERS	1
LE MARTYRE D'UNE MÈRE	1
LES MARTYRS DE L'HONNEUR	1
LA MÈRE JOB	1
L'ONCLE ET LA NIÈCE	1
L'ONCLE JEAN	1
L'ONCLE REIMOND	1
L'ORPHELINE	1
LE PAYS DE L'OR	1
LA PRÉFÉRÉE	1
LE REMPLAÇANT	1
LE SACRIFICE	1
LE SANG HUMAIN	1
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2
LA SORCIÈRE	1
LE SORTILÈGE	1
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1
LE SUPPLICE D'UN PÈRE	1
LA TOMBE DE FER	1
LE TRIBUN DE GAND	1
LES VEILLÉES FLAMANDES	1
LA VOLEUSE D'ENFANT	1

FÉLICIEN MALLEFILLE	vol.
MARCEL	1
MÉMOIRES DE DON JUAN	2
MONSIEUR CORBEAU	1

OUIDA	vol.
DEUX PETITS SABOTS	1

A. DE PONTMARTIN	vol.
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX	1
CONTES ET NOUVELLES	1
LA FIN DU PROCÈS	1
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE	1
OR ET CLINQUANT	1
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE	1

LOUIS REYBAUD	vol.
CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE	1
CÉSAR FALEMPIN	1
LA COMTESSE DE MAULÉON	1
LE COQ DU CLOCHER	1
LE DERNIER DES COMMIS VOYAGEURS	1
ÉDOUARD MONGERON	1
L'INDUSTRIE EN EUROPE	1
JÉROME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques	1
JÉROME PATUROT à la recherche d'une position sociale	1
MARIE BRONTIN	1
MATHIAS L'HUMORISTE	1
MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS	1
PIERRE MOUTON	1
SPLEND. ET INFORT. DE NARCISSE MISTIGRIS	1
LA VIE A REBOURS	1
LA VIE DE CORSAIRE	1

Le catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

[illegible]